

SHAKESPEARE.

TOME QUATORZIÈME

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

TOME QUATORZIEME.

A PARIS;

Chez l'AUTEUR, cul-de-fac Saint-Dominique, près le Luxembourg;

Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Auguftins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BEAUCOUP DE BRUIT
POUR RIEN.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

DOM PÉDRE, *Prince d'Arragon.*
LÉONAT, *Gouverneur de Messine.*
DOM JUAN, *frère naturel de Dom Pédre.*
CLAUDIO, *jeune Seigneur de Florence, favori de Dom Pédre.*
BÉNÉDIC, *jeune Seigneur de Padoue, aussi favori de Dom Pédre.*
BALTASAR, *domestique de Dom Pédre.*
ANTONIO, *frère de Léonat.*
BORACHIO, *confident de Dom Juan.*
CONRADE, *ami de Borachio.*
DOGBERRY. } *Deux bas-Officiers du Guet, sots & impertinens Bouffons.*
VERGY. }
HÉRO, *fille de Léonat.*
BÉATRICE, *niéce de Léonat.*
MARGUERITE. } *Deux femmes de Héro.*
URSULE. }
Un RELIGIEUX, *un* MESSAGER. *Le* GUET, *un* GREFFIER *de Ville*, *un* GREFFIER *d'Eglise*, *& autres.*

La Scène est à Messine dans la Sicile.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène repréſente une Cour en terraſſe devant le Palais de LÉONAT.

LÉONAT *paroît liſant une Lettre. Il eſt accompagné d'un Officier chargé d'un Meſſage de Dom* PÉDRE. HÉRO *&* BÉATRICE *les ſuivent.*

LÉONAT.

CETTE Lettre m'annonce que ce ſoir Dom Pédre d'Arragon ſera arrivé dans Meſſine.

LE DÉPUTÉ.

Au moment où je vous parle, il doit en être fort

près. Nous n'en étions pas à trois lieues, lorſque je l'ai quitté.

LÉONAT.

Combien avez-vous perdu de guerriers dans cette affaire déciſive ?

LE DÉPUTÉ.

Très-peu d'Officiers de grade & pas un homme de nom.

LÉONAT.

C'eſt une double victoire, quand le vainqueur ramène au camp ſes bataillons entiers. Je lis ici, que Dom Pédre a comblé d'honneurs militaires un jeune Officier nommé Claudio.

LE DÉPUTÉ.

Bien mérités de ſa part. Mais le Prince auſſi l'a bien récompenſé. — Claudio a ſurpaſſé les promeſſes de ſon âge; avec les traits & la douceur d'un Ange (†) il a fait les exploits d'un Lion. Oh! il a paſſé de bien loin l'attente & toutes les eſpérances : én un mot, ce que je déſeſpère de vous rendre, il l'a exécuté.

(†) Agneau.

LÉONAT.

Claudio a ici dans Messine un oncle, à qui ces nouvelles vont donner bien de la joie.

LE DÉPUTÉ.

Je lui ai déja remis des lettres : comme elles l'ont ravi ! J'étois témoin de sa joie. Elle étoit si excessive, que pour paroître modeste & intéressante, elle avoit en vérité besoin d'être (†) mêlée de quelques signes d'amertume.

LÉONAT.

Il a donc laissé couler des larmes ?

LE DÉPUTÉ.

En abondance.

LÉONAT.

C'est le soulagement d'un bon cœur trop plein de sentiment. Il n'est point d'ames plus candides & plus honnêtes, que celles dont le visage se montre ainsi

(†) De tous les transports de la joie, celui qui est accompagné de larmes est le moins choquant pour les autres. Comme il porte avec lui un signe d'affliction & de peine, il adoucit l'envie qu'excite ordinairement la vue du grand bonheur d'autrui. *Warburton.*

inondé de pleurs. Ah! qu'il vaut bien mieux pleurer de joie, que de masquer de ses larmes une joie perfide!

BÉATRICE.

Je vous supplierai de m'apprendre, si le Signor Montanto (†) revient de la guerre ici ou non.

LE DÉPUTÉ.

Je ne connois point ce nom, Madame. Nous n'avions à l'armée aucun Officier de marque connu sous ce nom.

LÉONAT.

De qui vous informez-vous, ma niéce?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du Seigneur Bénédic de Padoue.

LE DÉPUTÉ.

Oh! Madame, il est revenu; & tout aussi plaisant, tout aussi gai qu'il ait jamais été.

(†) *Montanto*, en Espagnol est un large sabre de bataille à deux poignées, & qu'on donne comiquement au caractère d'un Bravache. *Warburton.* C'étoit aussi un des termes anciens des Salles d'Escrime. *Steevens.* *Béatrice* désigne par-là *Bénédic* comme un fanfaron, un matamore.

BÉATRICE.

Il fit, le printems dernier, courir des billets (†) dans Messine. C'étoit *de par Bénédic* un cartel à Cupidon, à qui décocheroit le mieux ses fléches. Certain plaisant, établi chez mon oncle, qui lut ce défi, répondit sous le nom emprunté de Cupidon. Il accepta le duel en tout genre de combat. — Ah! de grace, combien a-t-il exterminé, dévoré d'ennemis dans cette guerre? Dites-moi simplement combien il en a tué? Car j'ai promis de manger, comme un Cannibale, tous les morts de sa façon.

LÉONAT.

En vérité, ma niéce, vous provoquez trop le Seigneur Bénédic; mais il saura bien se défendre: n'en doutez pas, il est bon pour vous.

LE DÉPUTÉ.

Il a servi, Madame, avec beaucoup d'éclat dans cette campagne.

(†) Il étoit d'usage parmi les Gladiateurs d'afficher des billets, portant des défis au combat pour un prix marqué. L'expression de l'original *at the flight*, ne signifie autre chose qu'une fléche courte & émoussée par la pointe. *Steevens.*

BÉATRICE.

Oui, vous aviez des vivres gâtés par la pluie ou la vétusté, & il vous a aidé à les consumer. C'est à table un brave héros; il a un vaillant estomac!

LE DÉPUTÉ.

Madame, il n'est pas moins bon soldat au champ de bataille.

BÉATRICE.

Bon dans l'alcove d'une Dame; mais en face d'un homme, qu'est-il?

LE DÉPUTÉ.

C'est un brave devant un brave, un homme en face d'un homme. Il est paîtri de toutes les vertus qui honorent un militaire.

BÉATRICE.

Vous dites bien; il en est paîtri (†) en effet: quant à ses qualités d'homme, il en a sur-tout une.... Mais passons; nous sommes tous pécheurs & fragiles.

(†) Le mot *Stuffed*, qui signifie *étoffé*, *paîtri*, & anciennement un *Cuckold*, réveille cette dernière idée dans l'esprit de Béatrice, qui décemment s'arrête, & ne l'énonce pas.

LÉONAT.

Seigneur Officier, je vous conjure de ne pas juger mal de ma niéce. Il règne une eſpèce de guerre enjouée, entr'elle & le Seigneur Bénédic. Jamais ils ne ſe rencontrent, ſans qu'il y ait entr'eux quelque eſcarmouche d'eſprit.

BÉATRICE.

Hélas ! le pauvre homme ne gagne rien à cela. Dans notre dernier aſſaut, les quatre cinquièmes (†) de ſon eſprit reſtèrent à demi éclopés ſur la place, & déformais le pauvre Sire n'en a plus qu'une foible parcelle pour ſon uſage. Or ſi elle lui donne encore aſſez d'inſtinct pour éviter le danger (§), laiſſons-la lui comme l'unique différence qui le diſtingue de ſon palefroi : car c'eſt le ſeul bien qui lui reſte & qui lui donne encore quelque droit au nom de créature raiſonnable. — Et quel eſt ſon frère d'armes maintenant ? Car chaque ſemaine il ſe donne un nouveau compagnon militaire, qu'il jure d'aimer à jamais.

(†) Par analogie aux cinq ſens, aux cinq portes qui donnent l'entrée aux idées. *Johnſon.*

(§) Ou pour ſe tenir chaudement, expreſſion proverbiale. *Steevens.*

LE DÉPUTÉ.

Eſt-il poſſible ?

BÉATRICE.

Poſſible ? Rien ne lui eſt plus facile : ſes affections reſſemblent aux formes de ſon chapeau, dont le moule change à chaque mode.

LE DÉPUTÉ.

Madame, je le vois bien, ce Gentilhomme n'eſt point inſcrit ſur vos tablettes.

BÉATRICE.

Oh ! non ; ſi je trouvois jamais ſon nom ſur quelque feuillet, je brûlerois tout le livre. — Mais dites-moi donc, je vous prie, quel eſt ſon frère d'armes ? N'avez-vous pas dans vos bandes quelque jeune écervelé qui veuille faire avec lui un voyage au pays où l'on ſe damne ?

LE DÉPUTÉ.

Il ſe plaît ſur-tout dans la compagnie du noble Claudio. Ils ne ſe quittent point.

BÉATRICE.

Bonté du Ciel ! il s'attachera à lui comme une teigne. On le gagne, on le prend plus promptement

que la peste : & quiconque en est pris, extravague à l'instant. Que Dieu protége le Seigneur Claudio ! Si par malheur il est *pris* du Bénédic, il lui en coûtera dix mille pistoles pour s'èn guérir.

LE DÉPUTÉ *souriant.*

Je veux, Madame, vous faire ma cour & parvenir à être de vos amis.

BÉATRICE.

Courage, Signor, vous vous y prenez bien !

LÉONAT.

Pour vous, ma chère niéce, je ne crois pas que vous perdiez jamais la raison.

BÉATRICE.

Non, tant que la canicule ne viendra pas en Janvier.

LE DÉPUTÉ.

J'entends le bruit des chevaux : c'est sûrement Dom Pédre.

SCÈNE II.

DOM PÉDRE *entre, accompagné de* CLAUDIO, *de* BÉNÉDIC, *de* BALTASAR *&* *de* DOM JUAN.

DOM PÉDRE.

NOBLE Léonat, vous venez vous-même chercher les embarras. Le monde est dans l'usage d'éviter avec grand soin les occasions de dépense. Mais vous, vous courez généreusement au devant.

LÉONAT.

Jamais la fâcheuse importunité n'entra chez moi sous la forme de votre Excellence; après le départ d'un hôte importun, la liberté revient & le remplace; mais vous, quand vous partez de ma maison, le regret s'y établit & le bonheur me quitte.

DOM PÉDRE.

Vous vous présentez à ce fardeau de trop bonne grace. (*Il salue Héro.*) Je ne crois pas me tromper, c'est là votre fille.

LÉONAT.

Sa mère du moins me l'a dit plus d'une fois.

BÉNÉDIC.

Aviez-vous lieu d'en douter, pour lui faire si souvent cette demande ?

LÉONAT.

Nullement, Seigneur Bénédic ; car alors vous n'étiez encore qu'un enfant.

DOM PÉDRE.

Ah ! la botte a porté. Vous êtes touché, Bénédic. Nous pouvons juger, par la réponse de Léonat, de ce que vous valez à présent que vous êtes un homme. (*en considérant Héro*) En vérité ses traits nomment son père. Vivez heureuse, Madame, vous êtes l'image vivante d'un père plein d'honneur.

(*Dom Pédre s'éloigne avec Léonat.*)

BÉNÉDIC.

Si le Seigneur Léonat est son père, je gage tout Messine, qu'elle n'auroit pas sur ses épaules une tête aussi ressemblante à lui, qu'elle l'est elle-même.

BÉATRICE.

Je m'étonne que le Seigneur Bénédic ne se re-

bute point de parler. Perſonne ne prend garde à lui.

BÉNÉDIC.

Ha, ma belle dédaigneuſe, quoi! vous vivez encore ?

BÉATRICE.

Et comment la dédaigneuſe mourroit-elle, lorſqu'elle trouve à ſes dédains un aliment auſſi inépuiſable que l'illuſtre Bénédic? La galanterie même la plus déterminée ne peut tenir en votre préſence; il faut qu'elle finiſſe par le dédain.

BÉNÉDIC.

La galanterie eſt donc une volage. — Oui, elle eſt femme. — Mais tenez pour certain que, vous ſeule exceptée, je ſuis chéri de toutes les Dames, & je voudrois que mon cœur ſe laiſsât perſuader d'être un peu moins tigre pour elles; car franchement je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

O bonheur précieux pour les Dames de Sicile! Sans cela elles auroient en leſſe un fade & ennuyeux ſoupirant de plus. Graces en ſoient rendues au Tout-puiſſant & au calme de mon ſang! Sur ce point, j'avoue que je tiens un peu de votre humeur.

J'aime mieux entendre mon petit chien japper après un corbeau, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDIC.

Que Dieu vous maintienne toujours dans ces ſentimens! Ce ſeront quelques honnêtes gens de plus dont le viſage échappera aux égratignures.

BÉATRICE.

Je connois certains viſages que la griffe d'une Dame ne pourroit guères endommager.

BÉNÉDIC.

Gentille perruche, on vous a ſifflée.

BÉATRICE.

Cet oiſeau avec mon babil vaut mieux qu'un butor avec le vôtre.

BÉNÉDIC.

Je voudrois bien que mon palefroi eut la vîteſſe de votre langue & une auſſi longue haleine. — Allons; au nom de Dieu, continuez votre rôle; moi, j'ai fini.

BÉATRICE.

Je vous ſais par cœur: vous finiſſez toujours par

une épigramme à quatre jambes (†). (*Dom Pédre & Léonat s'avancent*)

DOM PÉDRE.

Voici le précis de notre entretien. — Seigneur Claudio & Seigneur Bénédic, Léonat que j'aime & que j'honore, mon digne ami Léonat nous a tous invités. Je lui dis que notre séjour chez lui sera au moins de trois semaines; il conjure le sort d'amener quelque événement qui puisse nous y retenir davantage. Je jurerois que ses vœux ne sont point hypocrites & qu'ils partent du fond de son cœur.

LÉONAT.

Votre Excellence en l'affirmant ne feroit point parjure. (*à Dom Juan*) Souffrez que je vous félicite, Seigneur. La paix vous réunit au Prince votre frère. Agréez mes hommages & l'offre de mes services.

DOM JUAN.

Je vous remercie : je ne suis point un homme à longs discours (§); je vous remercie.

(†) Elle entend, une comparaison de bête, grossière, brutale.

(§) Le Poëte par ce trait marque le caractère sombre & noir de Dom Juan; en le peignant ennemi de tous les usages reçus de la politesse sociale. *Hawkins.*

LÉONAT.

LÉONAT.

Plaît-il à votre Excellence, de nous montrer le chemin ?

DOM PÉDRE.

Léonat, donnez-moi la main ; nous entrerons ensemble. (*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE III.

CLAUDIO, BÉNÉDIC *seuls.*

Bénédic, avez-vous remarqué la fille du Seigneur Léonat ?

BÉNÉDIC.

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai apperçue.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une jeune personne bien intéressante & bien modeste ?

BÉNÉDIC.

Me questionnez-vous sur son compte, là, en honnête homme, pour savoir le jugement impartial & sincère que j'en porte ; ou bien voudriez-vous m'en-

tendre parler, ſuivant ma coutume, comme le tyran déclaré de ſon ſexe ?

CLAUDIO.

Non: je vous prie, donnez-moi votre jugement ſimple & raiſonnable.

BÉNÉDIC.

Hé bien, en conſcience, elle me paroît trop petite pour un grand éloge, trop brune pour un éloge brillant (†). Toute la grace que je peux lui accorder, c'eſt de dire, que ſi elle avoit d'autres traits que ceux qu'elle a, elle ne feroit pas belle; & avec ceux que je lui vois, elle ne me plaît pas.

CLAUDIO.

Vous me croyez monté ſur le ton du badinage. De grace, dites-moi ſincèrement, comment vous la trouvez.

BÉNÉDIC.

Voulez-vous en faire emplette, que vous demandez ſon prix ?

CLAUDIO.

Les tréſors du monde entier ſuffiroient-ils à payer un pareil bijou ?

(†) *Fair*, ſignifie auſſi *blond*, & eſt oppoſé à *brune*.

BÉNÉDIC.

Oh sûrement, & même encore un riche étui pour le mettre. — Mais parlez-vous sérieusement; ou prétendez-vous vous moquer de nous & venir me débiter que l'amour, qui est aveugle, a des yeux de linx, & que Vulcain étoit un excellent Charpentier (†)? Allons, dites-nous, sur quel ton il faut chanter, pour être d'accord & en mesure avec vous.

CLAUDIO.

Cette jeune Beauté est à mes yeux la plus douce & la plus aimable que j'aie jamais vue.

BÉNÉDIC.

Je vois encore très-bien sans lunettes, & je ne lui vois point tous ces appas. Tenez, vous avez ici sa cousine; guérissez-la du démon qui la possède, & elle l'emporte en beauté sur votre Nimphe, autant que l'aurore du premier jour de Mai sur

(†) C'est-là le sens de Tollet. Suivant Steevens cela veut dire : « Voudriez-vous me persuader à moi, dont l'opinion sur ce point est bien connue, que vous pouvez être amoureux, sans être aveugle, & jouer avec la flamme de la beauté, sans être brûlé ? En un mot nous débiter des choses impossibles & contradictoires ? »

le dernier jour de Décembre ; mais j'eſpère que vous n'avez pas l'intention de vous faire époux ; y ſongeriez-vous ?

CLAUDIO.

Hier j'euſſe répondu, *non.* Aujourd'hui je douterois de moi-même, ſi la jeune Héro conſentoit d'être mon épouſe.

BÉNÉDIC.

Quoi ? en êtes-vous à ce point ? d'honneur ? Quoi, n'eſt-il donc pas un homme au monde qui veuille porter ſon bonnet paiſiblement & ſans ombrage ? Ne reverrai-je de ma vie un garçon de ſoixante ans ? Allez, puiſque le joug vous plaît, courez y ſoumettre votre tête, portez-en la triſte empreinte, & paſſez les Dimanches même dans le jeûne & les ſoupirs (†). — Mais voilà Dom Pédre qui revient vous chercher lui-même.

(†) Alluſion à la manière dont les Puritains obſervoient le jour du Sabbat, qu'ils paſſoient dans les ſoupirs & les gémiſſemens, & autres pratiques hypocrites de dévotion. *Steevens.*

SCÈNE IV.

Les mêmes.

DOM PÉDRE *entre avec toute ſa ſuite.*

DOM PÉDRE.

QUEL myſtère vous arrêtoit donc ici, que vous ne nous avez pas ſuivis au Palais de Léonat?

BÉNÉDIC.

Je voudrois que votre Excellence m'imposât la loi de parler.

DOM PÉDRE.

Je vous l'ordonne, ſur votre vœu d'obéiſſance & de fidélité.

BÉNÉDIC.

Vous entendez, Seigneur Claudio? Je puis être auſſi diſcret qu'un muet de naiſſance, & c'eſt là l'idée que je voudrois vous donner de moi. — Mais, *ſur ma fidélité:* remarquez-vous ces mots? — *Sur ma fidélité.* — Le Comte eſt amoureux, Seigneur. De qui? Ce ſeroit maintenant à votre Excellence à me faire la queſtion. Obſervez, comme la réponſe

eſt laconique. — D'Héro, la fille laconique (†) de Léonat.

CLAUDIO.

Si la choſe étoit, il vous auroit déja révélé mon ſecret.

BÉNÉDIC.

Il nous dit du ton des vieux contes. *Cela n'eſt pas, cela n'étoit pas.* Mais en vérité, Dieu vous garde que cela arrive !

CLAUDIO.

Si ma paſſion ne change pas bientôt, Dieu me garde que la choſe n'arrive pas !

DOM PÉDRE.

Je dirai comme vous, ſi vous l'aimez. Car la jeune perſonne mérite bien qu'on l'aime.

CLAUDIO.

Vous parlez ainſi pour me ſonder, Seigneur ?

DOM PEDRE.

Sur mon honneur, j'exprime ma penſée.

(†) Il a dit qu'elle étoit petite.

CLAUDIO.

Et sur la foi de mon cœur, j'ai exprimé la mienne.

BÉNÉDIC.

Et moi, par ma foi présente & passée, je dis aussi ce que je pense.

CLAUDIO.

Je sens, que je l'aime.

DOM PÉDRE.

Je sais, qu'elle en est digne.

BENÉDIC.

Qu'elle soit aimée, qu'elle soit aimable, je ne le sens ni ne le sais. Tel est mon avis. On me jetteroit dans un brasier ardent, que mon opinion existeroit encore dans ma cendre.

DOM PÉDRE.

Vous fûtes toujours rebelle au sentiment; vous nâquites hérétique & reniâtes la beauté.

CLAUDIO.

Et jamais il n'a pu soutenir son rôle, qu'aux dépens de sa conscience.

BÉNÉDIC.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie. Je lui adresse aussi mes humbles remercimens, pour m'avoir mis au jour. Mais toutes voudront bien me pardonner, si je refuse de prendre le collier du grand Ordre, & si je me contente de mes cheveux sans aigrette étrangère. Comme je ne veux pas faire aux femmes l'affront de me défier d'une seule, je veux me donner à mon tour le droit de ne me fier à aucune; & la peine que je m'impose, dont je ne me porterai que mieux, c'est de m'obliger à vivre garçon.

DOM PÉDRE.

Avant que je meure, je vous verrai pâle d'amour.

BÉNÉDIC.

De maladie, de faim ou de colère, Seigneur; mais jamais d'amour. Prouvez-moi, que l'amour me coûte plus de sang qu'un flacon de vin ne m'en sauroit rendre, & alors je vous permets avec la plume d'un Auteur d'*Elégies* de me crever les yeux, & de me suspendre à la porte d'un temple de débauche comme l'enseigne de l'amour aveugle,

DOM PÉDRE.

Soit : si vous rétractez ce vœu, vous fournirez un texte brillant à la satire.

BÉNÉDIC.

Point de grace : que dans ce hameau les filles m'attachent au joli arbre de Mai, pour me viser à l'arbalête (†). Celle qui m'aura touché, gagnera le ruban & sera nommée la Diane de la chasse.

DOM PÉDRE.

Allons : le tems en décidera : avec le tems le Buffle sauvage en vient à porter le joug.

(†) Equivalent de cette phrase qui est dans l'Anglais. « Qu'on me mette dans une bouteille comme un chat, que tout le village me tire, & que celui qui me frappera, soit frappé sur l'épaule & appellé *Adam.* » — Voici comme Steevens explique les allusions de cette phrase. Dans quelques Provinces d'Angleterre, on enfermoit autrefois un chat, avec de la suie dans une bouteille de bois, semblable à la gourde dans laquelle les Bergers mettent leur boisson, & on la suspendoit à une corde. Celui qui pouvoit en briser le fond en courant, & être assez adroit pour échapper à la suie & au chat qui en tomboient alors, étoit le héros de ce divertissement cruel. — Adam-Bell étoit un compagnon de Robert-Hood, & un célèbre Arbalêtrier.

BÉNÉDIC.

J'en félicite le Buffle ſauvage ; mais ſi le ſenſé Bénédic porte jamais un joug, de votre main tranſplantez ſur mon chef l'arme du Buffle, & alors qu'on me drappe en groteſque ; &, en lettres auſſi groſſes que celles où l'on écrit, *ici bon cheval à loüer*, faites tracer ſous ma figure ; *ici vous voyez Bénédic l'homme marié.*

CLAUDIO.

Si jamais vous l'êtes ; je veux vous voir jaloux juſqu'à la rage.

DOM PÉDRE.

Bon ! Cupidon n'a pas encore épuiſé ſon carquois dans Veniſe la galante (†) (*en le montrant du doigt.*) Il tremblera dans peu du friſſon d'amour.

BÉNÉDIC.

Je m'attends auſſi-tôt à un tremblement de terre.

DOM PÉDRE.

Eh bien, temporiſez juſqu'à l'heure fatale ; mais

(†) Tous les Ecrivains modernes s'accordent à repréſenter Veniſe, comme les anciens repréſentoient Chypre. *Warburton.*

à cette heure-ci, Seigneur Bénédic, entrez chez Léonat, rendez-lui mes civilités, & dites-lui que je ne manquerai point de me trouver au ſouper; car j'apprends qu'il a fait les apprêts d'une grande fête.

BÉNÉDIC.

Cet ordre me ſuffit : je me connois aſſez d'acquit pour une pareille ambaſſade. — Et ainſi je vous recommande......

CLAUDIO.

A la garde de Dieu, daté de mon palais; ſi j'en avois un.....

DOM PÉDRE.

Le ſix de Juillet, votre féal ami, Bénédic.

BÉNÉDIC.

Ne raillez pas, ne raillez pas; vous hachez parfois votre diſcours, & les parties en ſont ſi mal couſues, qu'on voit le fil au travers. Ainſi avant de parler, examinez dans votre conſcience, ſi vos ſarcaſmes ne vous touchent pas le premier.

(Bénédic ſort & Dom Pédre d'un ſigne congédie tous ſes ſuivants.)

SCÈNE V.

DOM PÉDRE & CLAUDIO.

CLAUDIO *ſe précipitant dans les bras de Dom Pédre.*

MON Prince, votre Excellence peut maintenant faire mon bonheur.

DOM PÉDRE.

Je vous livre mon amitié; inſtruiſez-la, & vous verrez combien elle eſt docile à retenir une leçon qui tend à votre bonheur, quelque difficile qu'elle puiſſe être.

CLAUDIO.

Sauriez-vous, Seigneur, ſi Léonat a des fils?

DOM PÉDRE.

Il n'a d'autre enfant que Héro. Elle eſt ſon unique héritière: vous ſentez-vous du penchant pour elle, Claudio?

CLAUDIO.

Ah! Seigneur, quand pour vous rejoindre à cette guerre enfin terminée, je traverſai Meſſine, je vis Héro; mais je ne la vis alors que de l'œil

d'un soldat qui sentoit naître un goût dans son cœur, & qui avoit une bien autre tâche à remplir que celle de conduire ce goût naissant jusqu'au degré où il change de nom & devient amour. Je reviens aujourd'hui dans Messine, & ces pensées guerrières échappées de mon sein laissent mon cœur vacant. A leur place viennent en foule les tendres & doux désirs ; tous me répètent combien est belle la jeune Héro, & me disent que je sentis du goût pour elle, avant de partir pour la guerre.

DOM PÉDRE.

Vous voilà bientôt amant parfait. Déja vous fatiguez l'oreille de votre confident, d'un volume de paroles. Si vous aimez Héro, hé bien, aimez-la. J'ouvrirai votre ame à cette Belle & à son père, & vous aurez l'objet de vos vœux. N'est-ce pas dans ces vues que vous m'entamez une si belle histoire?

CLAUDIO.

Quel doux remède vous offrez à l'amour! A son premier aspect, vous nommez le mal & touchez du doigt la blessure. De peur que mon penchant ne vous parût trop soudain, je m'étendois

en longs discours, pour justifier les causes qui le firent naître.

DOM PÉDRE.

Et pourquoi faut-il que le pont soit plus large que la rivière? Le meilleur titre pour demander, c'est la nécessité d'obtenir. Ne voyez-vous pas que tout ce qui peut ici vous servir, se prépare le plus heureusement? En deux mots, vous aimez; & je veux vous servir & vous secourir utilement. — Je sais qu'on nous apprête un bal cette nuit. Sous un déguisement, & empruntant votre nom, j'écarterai votre Amante de la foule; je dirai à la belle Héro que je suis Claudio, & j'épancherai mon cœur dans son sein. Je captiverai son oreille par l'énergie & l'ardeur de mon récit amoureux; ensuite je vais aussi-tôt en faire l'ouverture à son père; & pour conclusion, vous obtenez Héro. Allons de ce pas mettre ce plan en exécution. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

La Scène repréſente le Palais de LÉONAT.

LÉONAT *&* ANTONIO *paroiſſent.*

LÉONAT.

Hé bien, mon frère, où eſt mon neveu votre fils? A-t-il aſſemblé ces Muſiciens?

ANTONIO.

Il en eſt vivement occupé. — Mais, mon frère, j'ai à vous apprendre une nouvelle, à laquelle vous n'avez sûrement pas rêvé encore.

LÉONAT.

Eſt-elle bonne?

ANTONIO.

C'eſt l'événement qui la nommera bonne ou mauvaiſe; mais elle s'annonce bien, elle offre à l'œil une heureuſe perſpective. Le Prince & le Comte Claudio ſe promenant tout à l'heure ici vers cette allée ſombre qui borde-mon verger, ont été ſecrettement entendus par un de mes gens. Le Prince

découvroit au Comte qu'il aimoit ma niéce votre fille; il se proposoit de lui déclarer son amour cette nuit pendant le bal, & s'il la trouvoit consentante, il projettoit de saisir sa bonne fortune, & de s'en ouvrir, sans tarder, à vous-même.

LÉONAT.

L'homme qui vous a dit ceci, a-t-il un peu d'intelligence?

ANTONIO.

C'est un garçon adroit & rusé. Je vais le faire appeller, vous l'interrogerez vous-même.

LÉONAT.

Non, non. Regardons la chose comme un songe, jusqu'à ce qu'elle se montre elle-même. Je veux seulement en prévenir ma fille, afin qu'elle s'attende à l'entretien, s'il a lieu, & soit mieux préparée à sa réponse. (*Plusieurs Valets traversent la terrasse.*) [*Léonat continuant de parler à Antonio.*] Allez devant & avertissez-la, (*s'adressant à un des passans.*) Mon cher, vous savez ce dont vous êtes chargé (*à un autre qui passe.*) Mon ami, je vous demande pardon: venez avec moi, & j'emploierai vos talens (*à un troisiéme.* Mon cher, daignez m'aider dans ce moment d'embarras. (*Tous sortent.*)

SCÈNE

SCÈNE VII.

La Scène représente un Appartement du Palais de LÉONAT.

DOM JUAN *est assis d'un air sombre tournant le dos à la porte ; des lumières brûlent sur une table éloignée ; on heurte à la porte ; on ouvre ,* CONRADE *entre derrière* DOM JUAN, *sans que* DOM JUAN *lève les yeux.*

CONRADE.

SEIGNEUR, par quel bisarre contraste êtes-vous retiré chez vous ? D'où vous vient cette tristesse extrême ?

DOM JUAN.

Comme la cause de mon chagrin n'a point de bornes, ma tristesse est aussi sans mesure.

CONRADE.

Vous devriez écouter la raison.

DOM JUAN.

Et quand je l'aurai écoutée, quel fruit m'en reviendra-t-il ?

CONRADE.

Si elle ne remédie pas au mal présent, du moins donne-t-elle la patience pour le supporter.

DOM JUAN.

Je m'étonne qu'étant né, comme tu le dis, sous le signe de Saturne, tu veuilles appliquer un topique moral à un mal désespéré. Je ne puis (†) dissimuler ce que je suis, ni ce que je sens. Il faut que je sois triste, lorsque j'en ai sujet. Je ne sais point sourire aux bouffonneries d'aucun homme. Je veux manger, lorsque mon estomac l'exige, sans attendre le loisir de personne; dormir, lorsque je me sens assoupi, & ne jamais veiller pour les intérêts d'un autre; rire lorsque j'ai de la joie, & ne flatter jamais le caprice de mon semblable.

(†) C'est ici un des traits de nature de Shakespeare; une ame envieuse & insociable, trop orgueilleuse pour donner du plaisir aux autres, & trop sombre pour en recevoir, s'efforce toujours de cacher sa malignité aux autres & à elle-même, sous l'apparence de la simplicité d'un caractère franc & uni, ou sous un air de dignité & d'indépendance. *Johnson.*

CONRADE.

Oui : mais vous ne devez pas montrer votre caractère à découvert, que vous ne le puissiez sans blâme & sans obstacles. N'aguères vous avez pris les armes contre Dom Pédre, & il vient de vous rendre ses bonnes graces & son affection ; il est impossible que vous preniez racine dans son amitié, si vous ne prenez vous-même les soins qui peuvent la faire croître. C'est à vous à la cultiver & à régler la température propre à en mûrir les fruits.

DOM JUAN.

J'aimerois mieux être la chenille de la haie, que d'être rose & briller par les bienfaits de mon frère (†). Mon humeur se trouve mieux du dédain général, que du soin de me composer un extérieur & une apparence propres à ravir l'amour des hommes. Si l'on ne peut me nommer un flatteur honnête homme, du moins on me doit le titre d'ennemi franc & naturel. Oui, l'on se fie à moi, mais c'est en me donnant des entraves : on m'affranchit, mais l'anneau de la

(†) Dom Juan conserve toujours sa sombre & sauvage indépendance ; il aimeroit mieux vivre la vie obscure & sauvage de la nature, que de devoir à son frère l'élévation & l'éclat des honneurs de la Société.

chaîne me reste attaché. Ainsi j'ai résolu de ne point chanter dans ma cage. Si ma bouche n'étoit emmuselée, je voudrois mordre. Si j'étois libre, je voudrois agir à mon gré. Jusque-là, laisse-moi rester ce que je suis. Ne cherche point à me changer.

CONRADE.

Ne pouvez-vous tirer aucun parti de votre mécontentement ?

DOM JUAN.

Je prétends en tirer tout le parti possible ; c'est ma seule ressource. — Qui vient à moi ?

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

BORACHIO *entre.*

DOM JUAN.

QUELLES nouvelles, Borachio ?

BORACHIO.

J'arrive ici d'un grand souper. Léonat traite le

Prince votre frère, avec un appareil royal, & je puis vous donner connoiſſance d'un mariage projetté.

DOM JUAN.

Eſt-ce une baſe ſur laquelle on puiſſe fonder quelque méchanceté ? Nomme-moi l'inſenſé, qui eſt ſi impatient de ſe fiancer à l'inquiétude.

BORACHIO.

Cet inſenſé n'eſt rien moins que le bras droit de votre frère.

DOM JUAN.

Qui ? l'élégant, le merveilleux Claudio ?

BORACHIO.

Lui-même.

DOM JUAN.

Fameux Chevalier ! A qui, à qui ? Sur quelle Belle jette-t-il les yeux ?

BORACHIO.

Devinez. — Sur Héro, la fille & l'héritière de Léonat.

DOM JUAN.

Vraiment, la Belle eſt précoce & printanière ! Et comment le ſais-tu ?

BORACHIO.

Employé dans mon art à parfumer une ſalle humide,

j'ai vu venir à moi Claudio & le Prince se tenant par la main. Leur conférence étoit sérieuse. Je me suis caché derrière la tapisserie; de-là je les ai entendu concerter ensemble, que le Prince demanderoit Héro pour lui-même, & qu'après l'avoir obtenue, il la céderoit à Claudio.

DOM JUAN.

Venez, venez, suivez-moi; cette découverte peut devenir un aliment utile à mon ressentiment. Cet atôme éclos & grandi dans un matin a toute la gloire de ma chûte. Si je puis lui nuire de quelque côté, je travaille pour moi en tout sens. Vous êtes deux hommes sûrs: vous me servirez.

CONRADE.

Jusqu'à la mort, Seigneur.

DOM JUAN.

Allons nous rendre à ce grand festin: leur fête est d'autant plus brillante, qu'ils m'ont subjugué. Je voudrois que celui qui prépare les mets, eût un peu de mon ame. Hé bien, irons-nous ébaucher les mesures que je dois prendre?

BORACHIO.

Nous accompagnerons votre Seigneurie. (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Salle du Palais de LÉONAT.

LÉONAT, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE, MARGUERITE & URSULE.

LÉONAT.

Vous n'aviez pas Dom Juan à votre table ?

ANTONIO.

Je ne l'ai point vu.

BÉATRICE.

De quel œil repoussant & dur est doué ce Gentilhomme! Je ne le regarde jamais, sans éprouver des palpitations & des aigreurs une heure après (†).

(†) *Heart-Burn*, aigreurs d'estomac qui viennent d'une

HÉRO.

Il paroît d'un tempérament fort mélancolique.

BÉATRICE.

Un Cavalier parfait feroit celui qui tiendroit le jufte milieu entre Dom Juan & Bénédic. L'un reffemble trop à une ftatue qui ne dit mot, l'autre au fils aîné de ma belle voifine, qui babille fans ceffe.

LÉONAT.

Ainfi moitié de la langue de Bénédic dans la bouche de Dom Juan, & moitié de la mélancolie de Dom Juan fur le front de Bénédic.

BÉATRICE.

Avec bon pied, bon œil & pleine bourfe d'or, mon oncle, c'en feroit affez à un homme pour

humeur trop acide qui le brûlent. Béatrice l'attribue ici aux regards aigres & durs de Dom Juan. *Johnfon.* Les Phyfionomiftes difent que les traits de l'ame marquent leur empreinte fur le vifage, & que chaque trait caractériftique du vifage dénote les paffions de l'ame qui y correfpondent. Socrate avouoit la certitude de cette fcience, en avouant de lui-même que cette façon de juger étoit vraie quant à fon naturel, quoiqu'elle fût fauffe quant à fon caractère. *Mrs Griffith.*

gagner telle femme qui soit au monde, pourvu que l'homme sût lui plaire.

LÉONAT.

Vous, ma chère nièce, vous ne gagnerez jamais un époux, tandis que vous donnerez carrière à votre langue.

ANTONIO.

En effet, elle est trop méchante.

BÉATRICE.

Le trop est un peu trop. Je me corrigerai chemin faisant. Car il est dit, qu'à mutine créature le Ciel donne de courtes armes (†); mais à celle qui l'est trop, il ne lui donne rien du tout.

LÉONAT.

Ainsi pour être trop rétive, vous n'obtiendrez rien du Ciel.

BÉATRICE.

Ah! qu'il ne m'envoie jamais de mari; & pour éviter cette malédiction, je le prie à genoux chaque matin & chaque soir. Le moyen de souffrir au-

(†) *Dat Deus immiti cornua curta bovi.*

près de ſoi le muſeau barbu d'un époux! J'aimerois mieux ſommeiller ſous un maſque de laine (†).

L É O N A T.

Vous pourriez rencontrer un époux au menton liſſe & ſans duvet.

B É A T R I C E.

Eh, qu'en pourrois-je faire? Le coëffer de mes rubans & en faire une Demoiſelle de ma ſuite? Celui qui porte barbe n'eſt plus un enfant; & celui qui n'en a point, eſt moins qu'un homme. Or le premier n'eſt pas mon fait; & quant au ſecond, je ne ſuis pas le ſien. Ainſi je céderois tous mes droits ſur tout le troupeau d'ours barbus pour moins de ſix deniers, & j'aime mieux mourir vieille fille (§).

(†) C'eſt-à-dire, vivre dans une inſomnie inquiète, ou dans la plus étroite misère.

L É O N A T.

(§) Allez donc en enfer, ma niéce, vous pourvoir.

B É A T R I C E.

Non, j'irai ſeulement juſqu'à la porte, & là viendra au devant de moi Pluton, qui, comme un vieux mari, des cornes

ANTONIO.

Folies, pures folies. (*à Héro*) Je crois avec confiance, ma niéce, que vous vous laisserez guider par votre père.

BÉATRICE.

Oui, sans doute, c'est le devoir de ma cousine de faire une belle révérence, & de dire : *mon père, comme il vous plaira.* Mais cousine, à bon compte, que le Cavalier soit aimable & bien tourné. Sans quoi, doublez la révérence & dites : *mon père ; comme il me plaira.*

LÉONAT.

J'espère bien un jour vous pourvoir aussi d'un mari, ma niéce.

---

sur la tête, me dira : « Allez au Ciel, Béatrice ; il n'y a point ici de place pour vous autres pucelles ; » & alors je vous laisse-là mes singes (†) : & je vais trouver S. Pierre, & lui demander entrée dans les Cieux. S. Pierre me montre la place, où sont les jeunes Bacheliers, & j'y vais prendre la mienne, pour vivre dans la joie, tant que le jour dure.

(†) Tel est le sens de cette phrase, « j'aimerois mieux conduire les singes en enfer ; » tirée de ce proverbe, *les vieilles pucelles conduisent les singes en enfer.* Gray.

BÉATRICE.

Non pas avant que la Providence faſſe les maris d'une pâte plus fine & plus déliée qu'une terre groſſière. N'y a-t-il pas de quoi déſeſpérer une femme, de ſe voir régentée par un bloc d'argile hautaine, d'être obligée de rendre compte de ſes actions & de ſa vie à un mannequin entêté & préſomptueux? Non, mon oncle, je ne veux point de maître. Les enfans d'Adam ſont mes frères, & ſincèrement je tiens pour péché, de me marier avec mon parent.

LÉONAT *à Héro.*

Ma fille, ſouvenez-vous des avis d'un père. Si le Prince vous fait quelques inſtances de ce genre, vous avez votre réponſe.

BÉATRICE.

Si l'on ne vous fait pas la cour à propos, couſine, la faute en ſera dans la muſique & le défaut d'uniſſon. Si le Prince devient trop importun, dites-lui qu'on doit ſuivre en tout une meſure, & ainſi par un pas de danſe, ſoufflez-lui ſa réponſe. Ecoutez bien, Héro: la triple affaire de courtiſer, d'épouſer & de ſe repentir, eſt une gigue (†) écoſſoiſe, un

(†) Danſe très-vive & précipitée.

menuet & une ſarabande. Les premières propoſitions & le début ſont ardens & précipités, comme la gigue écoſſoiſe, & tout auſſi bizarres. Enſuite l'himen grave & composé dans ſa marche eſt un menuet antique, & grave & auguſte. Après ſuit le repentir qui de ſes deux jambes écloppées tombe dans la langueur d'une ſarabande & boîte de plus en plus, juſqu'à ce qu'il tombe dans ſa foſſe.

LÉONAT.

Ma niéce, vous voyez les choſes du plus mauvais côté.

BÉATRICE.

J'ai d'aſſez bons yeux, mon oncle, pour diſtinguer une tour en plein midi.

LÉONAT.

Voici les maſques. (*à Antonio*) Allons, mon frère, faites placer.

SCÈNE II.

La Scène s'élargit & représente plusieurs Pièces du Palais de LÉONAT; *dans le milieu est une Galerie préparée pour le Bal. Les Personnages passent & repassent de salle en salle suivant les circonstances.*

DOM PÉDRE, CLAUDIO, BÉNÉDIC, BALTASAR, DOM JUAN, BORACHIO, MARGUERITE, URSULE, *& une foule d'autres paroissent en habit de bal & masqués.*

DOM PÉDRE *abordant Héro & la prenant par la main.*

DAIGNEREZ-VOUS, Madame, vous promener un moment avec un Cavalier qui vous aime?

HÉRO.

Pourvu qu'il s'annonce agréablement, qu'il se promène doucement & sur-tout silencieusement, j'accepte son bras, & sur-tout si je me promène à l'écart.

DOM PÉDRE.

Et vous aimerez que ce soit moi qui vous accompagne?

HÉRO.

Je pourrai vous le dire, quand cela me plaira.

DOM PÉDRE.

Et quand vous plaira-t-il de le dire?

HÉRO.

Lorsque vos traits me plairont. Mais Dieu nous préserve que le dessous ressemble à l'enveloppe (†)!

DOM PÉDRE.

Mon masque ressemble au toît de Philémon; un Dieu se cache dans l'intérieur.

HÉRO,

En ce cas, c'est un Dieu logé sous le chaume (§).
(*Héro & Dom Pédre s'éloignent.*)

DOM PÉDRE.

Parlez bas, si vous parlez d'amour. (*Marguerite avec Baltasar.*) (†)

(†) L'Anglais dit: en ce cas, votre masque doit être couvert de chaume.

(§) Que le luth ressemble à l'étui.

(†) Tout le Dialogue de Marguerite avec Baltasar, Steevens le donne à Marguerite, & Bénédic qui la quitte & va chercher

BALTASAR *s'avançant.*

Ah, que ne suis-je aimé de vous!

MARGUERITE.

Je ne vous le souhaite pas pour l'amour de vous-même. J'ai mille défauts.

BALTASAR.

Nommez-en un.

MARGUERITE.

Je récite tout haut mes prières.

BALTASAR.

Vous m'en plaisez davantage. L'Auditoire peut répondre, *ainsi soit-il.*

MARGUERITE.

Veuille le Ciel me joindre à un bon danseur!

BALTASAR.

Ainsi soit-il!

d'autres masques. — Cela est indifférent. Baltasar est représenté comme un homme fort laconique, & qui ne parle que par monosyllabes.

MARGUERITE.

MARGUERITE.

Et l'ôter de ma vue, quand la danse sera finie. Clerc, répondez.

BALTASAR.

Tout est dit; le Clerc a sa réponse. (*Ils s'éloignent: Ursule s'avance avec Antonio.*)

URSULE.

Je vous connois de reste; vous êtes le Seigneur Antonio.

ANTONIO.

Encore une fois, je ne suis point celui que vous dites.

URSULE.

Ne vous connois-je pas au balancement de votre tête?

ANTONIO.

A dire la vérité, je le contrefais un peu.

URSULE.

Il n'est pas possible de le contrefaire si bien, à moins d'être lui; & voilà sa main séche (†), d'un bout

(†) Une main séche passoit autrefois pour le signe d'un tempérament froid.

à l'autre. Allez, c'eſt vous-même, c'eſt vous-même.

ANTONIO.

Encore une fois, je ne ſuis pas ce que vous dites.

URSULE.

Bon, bon; croyez-vous qu'on ſe méprenne à l'éclat de vos ſaillies? Le mérite peut-il ſe cacher? Je vous le répète; c'eſt vous, c'eſt Antonio. Les Graces percent toujours le voile dont elles veulent ſe couvrir, & je finis-là. (*Ils ſe perdent dans la foule. Béatrice paroît avec Bénédic.*)

BÉATRICE.

Vous ne voulez donc pas m'apprendre qui vous a dit cela?

BÉNÉDIC.

Non; vous me pardonnerez ma diſcrétion.

BÉATRICE.

Ni me dire qui vous-êtes?

BÉNÉDIC.

Pas pour le moment.

BÉATRICE.

On a donc prétendu que j'étois dédaigneuſe, &

que je puisois mon esprit dans les *Cent Nouvelles-Nouvelles* (†). Allons : c'est le Seigneur Bénédic qui vous a dit cela.

BÉNÉDIC.

Quel est cet homme ?

BÉATRICE.

Oh ! je suis sûre, qu'il vous est parfaitement connu.

BÉNÉDIC.

Pas du tout, vous pouvez m'en croire.

BÉATRICE.

Comment, il ne vous apprêta jamais à rire ?

BÉNÉDIC.

De grace, quel est-il ?

BÉATRICE.

C'est le Bouffon du Prince, un fat insipide à mourir. Tout son talent consiste à débiter d'absurdes

(†) Le Livre auquel Shakespeare fait allusion, est une traduction des *Cent Nouvelles-Nouvelles*, dont l'original fut publié à Paris, en lettres noires, avant 1500, qu'on attribue à une Reine de Navarre. Il y en avoit déja une traduction Angloise, avant le tems où vivoit Shakespeare. *Steevens.*

médifances. Il n'y a que de jeunes débauchés, fans mœurs, qui puiffent fe plaire en fa compagnie ; & encore, grace à la malice & à l'impiété de fes propos, & non à fon efprit, il a le fecret de leur plaire d'abord & enfuite de les infulter. On rit de lui une minute, & on le bâtonne celle d'après. Je fuis sûre qu'il eft dans le bal. Oh ! je voudrois bien qu'il fût venu m'agacer.

BÉNÉDIC.

Dès que je connoîtrai ce Cavalier, je lui ferai part de vos bontés.

BÉATRICE.

N'y manquez pas, n'y manquez pas. Que pourra-t-il faire ? Efcarmoucher de loin, rompre deux ou trois traits avec moi. Mais que fes efforts ne foient point remarqués, qu'ils paffent fans caufer un fourire ; voilà mon homme qui tombe auffi-tôt dans une profonde mélancolie. Une perdrix en fauve fon aîle : car l'infenfé ne foupe pas ce foir-là. — Avançons : Il faut fuivre la foule qui nous mène. (*On entend de la mufique en dedans.*)

BÉNÉDIC.

Dans toutes les chofes bonnes à fuivre.

BÉATRICE.

D'accord. Si elle me conduit vers quelque mauvais pas, je la quitte au premier détour. (*Ils s'écartent tous deux.*)

SCÈNE III.

DOM JUAN, BORACHIO & CLAUDIO *se trouvent seuls dans la salle.* CLAUDIO *est à l'écart.*

DOM JUAN.

SUREMENT mon frère est amoureux d'Héro ; je l'ai vu tirant le père à l'écart pour lui déclarer sa passion. Les Dames suivent la Belle, & il ne reste qu'un seul Masque.

BORACHIO.

Et ce Masque est Claudio ; je le reconnois à sa démarche.

DOM JUAN *arrêtant Claudio.*

Seriez-vous le Seigneur Bénédic ?

CLAUDIO.

Vous ne vous trompez point, je le suis.

DOM JUAN.

Seigneur, vous êtes fort avancé dans les bonnes graces de mon frère; il eſt épris de Héro. Je vous prie de le diſſuader de cet engagement. Héro n'eſt point d'une naiſſance égale à la ſienne. Vous pouvez ici faire l'action d'un homme honnête.

CLAUDIO.

Comment ſavez-vous qu'il l'aime?

DOM JUAN.

Je l'ai entendu lui jurer ſon amour.

BORACHIO.

Et moi auſſi: il juroit à la belle de l'épouſer cette nuit.

DOM JUAN *bas à Borachio.*

Viens; rapprochons-nous du buffet. (*Dom Juan & Borachio ſe retirent.*)

CLAUDIO *ſeul.*

Ainſi je réponds ſous le nom de Bénédic; mais c'eſt de l'oreille de Claudio que j'entends ces fatales nouvelles! Rien n'eſt plus certain. Le Prince fait ſa cour à Héro pour ſon compte. Dans toutes les affaires humaines, l'amitié ſe montre fidèle, hormis dans les

intérêts de l'amour & les affaires du cœur. Profitons donc de la leçon : que tout cœur amoureux n'emploie que fa propre voix pour interprète. Que l'œil fenfible négocie feul pour lui-même, & refufe à jamais les fecours d'un Agent. La Beauté eft une enchantereffe, & la bonne foi qui s'expofe à fes charmes, s'amollit & fe diffout dans la paffion (†). C'eft une vérité dont la preuve s'offre à toute heure, & dont je me défiois fi peu ! Adieu donc, trop chère Héro !

SCÈNE IV.

CLAUDIO. BÉNÉDIC *revient dans un autre habillement, frappant fur l'épaule de* CLAUDIO.

BÉNÉDIC.

Le Comte Claudio ?

(†) Allufion aux figures de cire, que les Sorcières expofoient devant le feu pour exercer leurs prétendus fortiléges fur la perfonne que ces figures repréfentoient. *Steevens.*

Et auffi à une ancienne opinion fuperftitieufe, que le Sorcières changeoient l'eau & le vin en fang. *Warburton.*

CLAUDIO.

Oui, lui-même.

BÉNÉDIC *ôtant son masque.*

Voulez-vous me suivre ? Marchons.

CLAUDIO.

Où ?

BÉNÉDIC.

A vos propres affaires, Comte, vers la rivière ; au pied du premier saule pour en couper une guirlande. Comment voulez-vous la porter ? Est-ce à votre cou, comme la chaîne dorée d'un Usurier annobli (†), ou sous le bras, au lieu d'aiguillette ; comme l'écharpe d'un Capitaine ; de façon ou d'autre vous en devez porter une. Car le Prince a fait la conquête de votre Héro.

CLAUDIO.

Je lui souhaite beaucoup de bonheur avec elle.

(†) Apparemment, dit Johnson, que du tems de Shakespeare, ces chaînes étoient la parure des Citoyens opulens ; l'usure étoit alors un sujet fréquent de satyres pour les Poëtes, & les Marchands étoient les principaux usuriers du siécle. *Steevens.*

BÉNÉDIC.

Vraiment, vous prenez le ton des honnêtes bergers: voilà leur mot en livrant leurs agneaux vendus. — Mais auriez-vous cru que Dom Pédre vous eût servi de cette manière?

CLAUDIO *avec humeur.*

De grace, laissez-moi.

BÉNÉDIC.

Oh! vous ressemblez à l'aveugle, qui frappe celui qui n'en peut mais. C'est l'enfant qui vous a dérobé votre gâteau, & vous battez la borne (†).

CLAUDIO.

Puisqu'il ne vous plaît pas de me laisser, je vous laisse, moi. (*Il sort.*)

(†) Allusion à une histoire de Lazarille de Tormes.

SCÈNE V.

BÉNÉDIC.

HÉLAS ! pauvre tourtereau blessé, bientôt on te trouvera blotti dans le creux de quelque vieux hêtre. — Mais voyez donc... que Dame Béatrice me connoisse si bien..... & pourtant me connoisse si mal ! Le bouffon du Prince ! Ah ! il se pourroit bien qu'on m'honorât de ce titre, parce qu'on me voit jovial.— Non, je suis trop prompt à me faire injure à moi-même. Je ne passe point pour tel. C'est l'esprit méchant, quoique ingénieux de Béatrice, qui donne sa langue pour l'organe du public, & lui prête ce qu'elle dit seule. Fort bien, je me vengerai de mon mieux.

SCÈNE VI.

BÉNÉDIC. DOM PÉDRE *entre démasqué.*

DOM PÉDRE.

HA ! Bénédic, où trouverai-je le Comte ? L'avez-vous vu ?

BÉNÉDIC.

Ma foi, Seigneur, je viens de jouer le rôle de Dame renommée. J'ai trouvé le Comte se promenant ici mélancolique comme une masure dans le fond d'un bois. (†) Je lui dis, & je crois avoir dit vrai, que vous avez surpris le cœur de ce (§) jeune objet de ses vœux. Puis je lui offre de l'accompagner droit au pied d'un saule, soit pour

(†) Dans le premier Chapitre d'Isaïe, on lit : ce qui reste de la fille de Sion, est comme une cabane dans un vignoble, comme une loge nocturne dans un jardin de concombres. Ces loges pour garder les melons & les concombres, sont en grand nombre dans Alep. *Steevens.*

(§) Bénédic parle ici de Héro comme si elle étoit présente sur la Scène. Peut-être qu'elle & Léonat devroient entrer avec Dom-Pédre. Quand Héro entre, ou parle d'elle, comme si elle venoit avec Claudio seul.

lui treſſer une guirlande comme à un amant délaiſſé, ou pour lui fournir un faiſceau de verges, comme pour un homme qui mériteroit d'être châtié.

DOM PÉDRE.

D'être châtié! Et quelle eſt ſa faute?

BÉNÉDIC.

La ſottiſe d'un écolier, qui dans ſa joie d'avoir ſurpris un nid ſous la feuillée, a la ſimplicité de le montrer à ſon camarade, & celui-ci le vole.

DOM PÉDRE.

Voulez-vous nommer faute une marque de confiance? La faute eſt au voleur.

BÉNÉDIC.

Et cependant il n'eût pas été mal-à-propos qu'on eût préparé & les verges & la guirlande. Le Comte eût pris la guirlande pour lui; & les verges... il en eût fait donner à votre Excellence. Car c'eſt vous qui avez volé ſon nid d'oiſeau.

DOM PÉDRE.

Je ne veux qu'apprendre à chanter à ces deux tourtereaux, & les rendre enſuite au légitime maître.

BÉNÉDIC.

Si le chant de vos élèves s'accorde avec votre langage, en conſcience votre vol eſt honnête.

DOM PÈDRE.

A propos, la jeune Béatrice vous prépare une querelle. Le Cavalier qui danſoit avec elle, lui a dit combien vous la maltraitiez tous les jours.

BÉNÉDIC.

Moi! oh! c'eſt bien elle qui m'a maltraité à toute outrance. Un bloc inſenſible ne l'eût pas pu ſouffrir. Un chêne décrépit, n'ayant plus qu'une feuille verte, eût été tenté de lui répondre. Mon maſque même commençoit à prendre vie & à s'animer contre elle. Elle a oſé me dire, ſans ſe douter qu'elle parloit à moi, que j'étois le bouffon du Prince, & que j'étois plus inſipide, plus froid qu'un grand dégel. C'étoit un flux de ſarcaſmes ſur ſarcaſmes avec une volubilité intolérable. J'en ſuis reſté immobile & ſtupéfait, comme un homme en butte aux traits de toute une armée qui le viſe. Ses propos ſont des poignards; chaque mot vous aſſaſſine. Si ſon ſouffle étoit auſſi terrible que ſes expreſſions, il lanceroit la mort juſqu'au pôle. — Eût-elle tous les biens dont Adam fut

le maître, avant qu'il eût transgressé, je ne voudrois pas d'elle pour mon épouse. Hercule fila près d'une femme; celle-ci lui eût fait tourner la broche & auroit mis sa massue en copeaux pour attiser le feu. Allons; ne me parlez pas d'elle, c'est une Furie (†) infernale sous une parure de Nymphe: plût à Dieu que quelque habile Exorciste daignât la conjurer! Car tant qu'elle sera sur cette terre, l'enfer est pour l'homme un asyle de paix & de repos sacré; & je crois que l'on ne péche qu'afin d'y arriver plutôt, & de s'éloigner de ce monde & d'elle; tant la peine, le trouble & l'horreur suivent par-tout ses pas!

SCÈNE VII.

CLAUDIO, BÉATRICE, LÉONAT & HÉRO *paroissent sans masques.*

DOM PÉDRE.

REGARDEZ, la voici qui vient.

(†) Até, n'est pas proprement une des Furies, mais la Déesse de la vengeance. *Steevens*.

BÉNÉDIC.

Voulez-vous promptement m'envoyer au bout du monde pour votre ſervice ? Je vais aux antipodes ſous le plus léger prétexte dont vous voudrez colorer mon voyage. Je cours vous ramaſſer une paille ſur le dernier grain de ſable qui termine l'Aſie, vous chercher la meſure du pied du Prête-Jean (†) arracher un poil de la barbe du grand Cham, négocier quelqu'ambaſſade chez les Pigmées, plutôt que de ſoutenir un entretien de trois paroles avec cette Harpie. De grace, votre Excellence n'a-t-elle donc nul emploi à me confier, pour me délivrer d'elle ?

DOM PÉDRE.

Nul autre que de vous retenir ici, comme bonne compagnie.

BÉNÉDIC.

Adieu. Vous avez céans un mets, qui n'eſt pas de mon goût, (*à l'oreille du Prince en montrant Béatrice*) Seigneur. Je ne puis ſoutenir cette langue infernale.

(†) Souverain de l'Abyſſinie.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

BÉATRICE.

DOM PÉDRE.

Je vous apprends, Madame, que vous avez perdu le cœur du Seigneur Bénédic.

BÉATRICE.

Il eſt vrai, Prince, qu'il me le prêta jadis pendant quelques heures, & je le lui payai avec uſure; je jouai le double contre le ſimple. Il me regagna ſon cœur avec des dés pipés. Ainſi votre Excellence à raiſon de dire que je l'ai perdu.

DOM PÉDRE.

Vous l'avez atterré, Madame, vous l'avez atterré.

BÉATRICE.

Je ſerois bien fâchée qu'il prît un jour ſa revanche ſur moi, Seigneur; je craindrois trop d'être mère de ſots enfans. — Je vous préſente le Comte Claudio que vous m'avez chargé d'amener.

DOM PÉDRE.

DOM PÉDRE.

Hé bien, qu'avez-vous? D'où vient cette triſteſſe?

CLAUDIO.

Seigneur, je ne ſuis point triſte.

DOM PÉDRE.

Qu'êtes-vous donc, malade?

CLAUDIO.

Ni malade, Seigneur.

BÉATRICE.

Le Comte n'eſt ni triſte, ni malade, ni ſain ni gai. — Mais vous êtes poli, Comte, doux & poli comme une orange, & tirant un peu ſur ſa teinte jalouſe.

DOM PÉDRE.

Sérieuſement, Madame, je crois votre blaſon fidèle, & cependant ſi Claudio eſt tel, je veux bien lui donner ma parole d'honneur, que ſes ſoupçons ſont indiſcrets & injuſtes. — Approchez, j'ai fait le ſiége en votre nom; & la belle Héro s'eſt rendue. Je viens de ſonder ſon père; il donne ſon agrément. C'eſt à vous maintenant à marquer le jour du mariage, & à Dieu à vous rendre heureux.

LÉONAT.

Comte, recevez ma fille de ma main, & avec elle ma fortune. Son Excellence a fait l'accord, & tous les bons cœurs y applaudiſſent.

BÉATRICE.

Parlez, Comte, c'eſt votre tour.

CLAUDIO

Le ſilence eſt l'interprête le plus éloquent de la joie. Je ne ſerois que foiblement heureux, ſi je pouvois marquer la meſure de mon bonheur. (*à Héro*) Si vous êtes à moi, Madame, je ſuis à vous, je m'y dévoue tout entier, & ſoupire après l'échange de votre cœur contre le mien.

BÉATRICE.

Parlez, ma couſine, ou ſi votre bouche s'y refuſe, fermez la ſienne par un baiſer, & ne le laiſſez pas parler lui-même.

DOM PÉDRE.

En vérité, Madame, vous avez un cœur bien heureuſement formé pour la joie.

BÉATRICE.

Oui, Seigneur, & je l'en remercie. C'eſt un petit

étourdi qui laiſſe toujours de côté les ſoucis & l'inquiétude. (*Montrant Claudio & Héro qui ſe parlent.)* Regardez. Ma couſine lui dit à l'oreille, qu'il eſt fort bien logé dans ſon cœur.

CLAUDIO.

Et c'eſt en effet ce qu'elle me dit, chère couſine.

BÉATRICE.

Bon dieu ! Voilà donc encore une alliance. — Chacun trouve ſon gîte en ce monde ; il n'y a que moi qui reſte à la belle étoile (†). Il eſt tems que j'aille m'aſſeoir dans un coin, & y crier : *hélas ! par pitié, un mari.*

(†) *To go to the World.* Entrer dans le monde, ſignifie ſe marier, s'établir : mais, quelle ſera l'oppoſition de cette phraſe avec *Sun-burnt*, brûlé du Soleil ? Johnſon penſe qu'on pourroit lire *Wood*, au lieu de *World*, & cela ſignifieroit alors, chacun trouve un abri, & moi je reſte à l'injure des vents & du ſoleil. *The neareſt Way to the Wood*, le plus court chemin au bois, eſt une expreſſion équivalente à celle-ci, Les plus courts moyens pour arriver à ſon but. On dit d'une femme qui finit par épouſer un parti pire que ceux qu'elle a d'abord refuſés, qu'elle a traverſé le bois, & qu'elle y a pris à la fin un bâton tortu.

Steevens penſe que *Sun-burnt*, peut ſignifier : j'ai perdu ma beauté, & ne ſuis plus un objet fait pour attirer un mari.

DOM PÉDRE.

Aimable Béatrice, je veux vous en donner un de ma main.

BÉATRICE.

J'aimerois mieux en avoir un de la main de votre père. Votre Excellence n'auroit-elle point un frère qui lui reſſemble ? Votre père s'entendoit parfaitement à faire d'excellens maris... ſi une pauvre jeune fille pouvoit atteindre juſqu'à eux.

DOM PÉDRE.

Voudriez-vous de moi, Madame ?

BÉATRICE.

Non, Prince, à moins d'en avoir un ſecond pour les jours ouvrables de la ſemaine. Votre Excellence eſt d'un trop grand prix pour qu'on diſpoſe d'elle tous les jours. J'implore ſon pardon, mais je fus formée pour dire toujours des folies & rien de ſolide.

DOM PÉDRE.

C'eſt votre ſilence qui m'offenſeroit. La gaieté eſt la parure qui vous ſied le mieux. Vous nâquites dans une heure joyeuſe.

BÉATRICE.

Non ſûrement, Seigneur, ma mère ne la trouva

pas telle. Mais une étoile danſoit alors ſans doute, & je nâquis ſous ſon aſpect. Couſin & couſine, que Dieu vous donne le bonheur!

LÉONAT.

Ma niéce, allez veiller un moment à ces détails que je vous ai confiés.

BÉATRICE *ſe rappellant.*

Ah! je vous demande pardon, mon oncle; j'y vole; (*faiſant une révérence au Prince*) avec le pardon de votre Excellence. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IX.

DOM PÉDRE.

VOILA, ſans contredit, une Dame d'humeur enjouée. Elle pétille de vivacité.

LÉONAT.

Il eſt vrai, Seigneur, que la mélancolie eſt un élément qui domine peu dans ſa perſonne. Elle n'eſt ſérieuſe que quand elle dort, encore pas toujours. J'ai oui dire à ma fille, que ſouvent Béatrice, tout

au milieu d'un ſonge noir, ſe réveilloit au bruit de ſes éclats de rire.

DOM PÉDRE.

Elle ne peut ſouffrir qu'on lui parle d'époux.

L'ÉONAT.

Oh! du tout. Elle ſe mocque de tous les Amans qui lui font la cour, & leur ferme la bouche.

DOM PÉDRE.

Ce feroit une merveilleuſe femme pour Bénédic.

LÉONAT.

Ah! Seigneur, s'ils étoient mariés une ſemaine entière, ils parleroient, ils parleroient au point d'en perdre la raiſon.

DOM PÉDRE.

Comte Claudio, quand vous propoſez-vous de vous rendre à l'Autel?

CLAUDIO.

Demain, Seigneur: le tems ſe traîne ſur des échaſſes, juſqu'à ce que l'Amour ait vu ſes rites accomplis.

LÉONAT.

Non, mon cher fils, différons juſqu'à lundi. Il

termine la huitaine, & ce tems eſt même trop court pour que tous les apprêts répondent à mon envie.

DOM PÉDRE.

Ha! Claudio; à un ſi long délai vous ſecouez la tête; mais je vous proteſte que ces jours d'attente ne pèſeront ſur aucun de nous; je veux dans l'intervalle entreprendre un des travaux d'Hercule. C'eſt de faire gravir enſemble au Seigneur Bénédic & à la Dame Béatrice la montagne d'Amour (†). Ils trouveroient au bout le mariage, & je ſerois jaloux de former cette union. D'après le plan que je vous tracerai, vous voulez bien tous les trois me prêter vos ſecours?

LÉONAT.

Prince, comptez ſur moi; duſſai-je paſſer dix nuits dans l'inſomnie.

CLAUDIO.

Seigneur, j'en dis autant.

DOM PÉDRE.

Et vous auſſi, aimable Héro?

(†) La phraſe originale dit ſimplement: *les amener & avoir l'un pour l'autre une montagne d'affection*, c'eſt-à-dire, une grande doſe d'amour. *Steevens.*

HÉRO.

J'accepte de bon cœur tout emploi décent, pour procurer à ma cousine la main d'un époux digne d'elle.

DOM PÉDRE.

Et des hommes que je connois, Bénédic n'est pas celui qui promet le moins; je puis lui donner cet éloge, il est d'un sang illustre, d'une valeur reconnue, d'une honnêteté à l'épreuve. Suivez mes leçons, & je vous donnerai le moyen de convertir votre cousine, & de la disposer à recevoir de l'amour pour Bénédic; tandis que moi soutenu de mes deux amis, je me charge d'opérer sur Bénédic. En dépit de son esprit mutin & de son palais blazé, je veux qu'il s'enflamme pour Béatrice. Si nous pouvons réussir, Vénus a un fils inutile: toute sa gloire nous appartiendra, comme aux seuls Dieux de l'Amour. Entrons tous, & je vous expliquerai mon projet.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Le Scène repréſente un autre Appartement du Palais de LÉONAT.

DOM JUAN *à Borachio:*

C'EST une affaire concluë, Claudio épouſe la fille de Léonat.

BORACHIO.

Oui, Seigneur, mais je puis traverſer cette affaire.

DOM JUAN.

L'obſtacle, l'entrave, la machination, telle qu'elle ſoit, feront un baume pour mon cœur. Je ſuis malade de la haine que je porte à cet homme, & tout ce qui pourra contrarier ſes amours, avancera mon bonheur.—Comment feras-tu pour empêcher leur union?

BORACHIO.

Ce ne ſera pas par des voies honnêtes, Seigneur; mais elles feront ſi ſecrettes, qu'on ne pourra me rien reprocher contre l'honnêteté.

DOM JUAN.

Vîte, dis-moi comment.

Je crois vous avoir confié, Seigneur, il y a près d'une année, combien j'étois dans les bonnes graces de Marguerite, suivante d'Héro.

DOM JUAN.

Je m'en souviens.

BORACHIO.

Je puis, à une heure indue de la nuit, la montrer & la retenir au balcon de l'appartement de sa Maîtresse.

DOM JUAN.

Et quelle vertu prêtes-tu à ton idée, pour qu'elle puisse couler ce mariage à fond?

BORACHIO.

Le poison qu'elle contient, c'est à vous à l'extraire, Seigneur. Allez trouver le Prince votre frère, ne craignez point de lui dire qu'il compromet son honneur, en donnant à l'illustre Claudio, dont vous considérez hautement la personne, une vraie prostituée, une vile créature telle que Héro.

DOM JUAN.

Quelle preuve en fournirai-je?

BORACHIO.

Une preuve assez forte pour abuser le Prince, tourmenter Claudio, perdre Héro, & tuer Léonat; avez-vous quelqu'autre vue à remplir?

DOM JUAN.

Pour le plaisir de les mettre tous au désespoir, il n'est rien que je n'entreprenne.

BORACHIO.

Allons donc, trouvez-moi une heure propice pour attirer seuls & à l'écart Dom Pédre & Claudio. Dites-leur que vous savez que Héro m'aime tendrement. Affectez un zèle empressé pour le Prince & pour le Comte, comme si vous veniez conduit par l'intérêt que vous prenez à l'honneur d'un frère qui a formé ces nœuds, à la réputation de son ami qui se laisse ainsi tromper par les dehors séducteurs de cette fille hypocrite.... que vous avez découvert être fausse. Difficilement ils le croiront sans preuve; offrez-en une qui ne sera pas moins, que de me voir à la fenêtre de la chambre d'Héro; entendez-moi dans la nuit appeller Marguerite, du nom de sa Maîtresse, & cette Héro prétendue me nommer Claudio (†). Ame-

(†) Claudio doit naturellement être indigné d'entendre sa Maîtresse appeller un autre Amant de son nom. C'est aggraver,

nez-moi vos deux témoins pour obſerver & entendre cette ſcène, la nuit même qui précédera le mariage projetté. Car juſques-là je veux ſi bien ménager l'affaire, que l'abſence d'Héro même conſpirera pour vous, & ſa déloyauté paroîtra ſi viſible, que le ſoupçon ſera nommé certitude; & au Diable la fête avec tous ſes apprêts.

DOM JUAN.

Quelque revers poſſible que l'événement puiſſe amener, je prétends ſuivre ton deſſein. Agis avec adreſſe en diſpoſant bien tous les reſſorts, & ton ſalaire eſt de mille ducats.

BORACHIO.

Soyez vous-même ferme & décidé dans l'accuſation, & mon adreſſe n'aura pas à rougir.

DOM JUAN.

Je vais de ce pas m'informer du jour de leur mariage. (*Ils ſortent*).

par une injuſtice réfléchie & inſultante, la perfidie de ſa conduite. Et il ne peut pas douter que la perſonne qu'il appelle Claudio eſt en effet Borachio, parce que Dom Juan eſt ſuppoſé l'avoir informé, lui & Dom Pédre, que Borachio étoit l'Amant favoriſé. *Steevens.*

SCÈNE XI.

La Scène représente le Verger de LÉONAT; *avec des Grottes & des Allées sombres.*

BÉNÉDIC *paroît avec un* PAGE.

BÉNÉDIC.

PAGE?

LE PAGE.

Seigneur?

BÉNÉDIC.

Sur la fenêtre de ma chambre est un livre; apporte-le-moi dans ce verger.

LE PAGE.

Me voilà déja ici, Seigneur.

BÉNÉDIC.

Je le vois bien, mais je voudrois qu'après avoir été là, tu fusses déja de retour ici. (*Le Page sort*). Je suis toujours étonné (†) qu'un homme qui voit

(†) L'étrange métamorphose que l'Amour fait en nous dans notre caractère, nos manières, nos affections, est bien peinte

combien eſt ſot celui qui ſe dévoue à l'amoureuſe flamme; après avoir ri de cette folie dans autrui, puiſſe lui-même enſuite conſentir à ſervir de texte à ſa propre fable, en s'offrant pieds & poings liés à l'Amour; & cet homme, c'eſt Claudio. J'ai vu le tems où il ne connoiſſoit d'autre muſique, que le fifre & le tambour : aujourd'hui ſon oreille ne voudroit plus entendre que le flageolet & la muſette. J'ai vu le tems qu'il eût marché dix milles pour voir une bonne armure : à préſent il veillera dix nuits pour méditer ſur la façon d'une écharpe nouvelle (†). Il avoit coutume de parler ſimplement dans le genre de la choſe, & ſuivant ſon objet, comme un honnête homme & un ſoldat : maintenant le voilà puriſte,

ici. D'après ces réflexions, Bénédic fait un retour ſur lui-même & s'examine ſur cet article. Il fait comme la plupart des hommes, qui, avant que leurs cœurs ſe trouvent pris, ſe font un vain portrait de la perſonne incomparable, qui ſeule pourra triompher de leur froideur & de leurs principes ; & qui ne laiſſent rien de leur future Amante, au choix du Ciel même, que peut-être la couleur de ſes cheveux. *Mrs Griffith.*

(†) Nous ſommes auſſi biſarres dans nos modes, que cet Anglais qu'on repréſente nud avec une paire de ciſeaux dans la main, & ne pouvant ſe décider ſur la façon dont il doit tailler ſon habit. *Steevens.*

ses phrases ressemblent à un festin bisarre, composé de plats étranges & recherchés. Se pourroit-il qu'en voyant comme je vois, je me visse jamais métamorphosé comme lui? Je ne sais qu'en dire; mais je pense que non. Je ne jurerois pas qu'un beau matin l'Amour ne sût me transformer en huître stupide ; mais j'offre le serment, qu'avant qu'il ait fait en moi cette métamorphose, il n'en fera jamais un sot tel que le Comte. Une femme est belle, & cependant je me sens toute ma raison. Une autre est vertueuse, je me sens de même encore. Une autre est spirituelle, & je me sens toujours raisonnable. Non, jusqu'au jour qui m'offrira une femme favorisée de toutes les graces, aucune ne possédera ma faveur. Cette femme sera riche, ce point est sûr; sage, ou je ne veux point d'elle; vertueuse, ou jamais je ne marchanderai sa main; belle, or je ne regarderai jamais son visage; douce, ou ma réponse est: « femme, ne m'approche pas »; noble, ou je n'en donnerois pas un ducaton: de gracieux entretien; excellente Musicienne; & pour ses cheveux, oh! ils seront de la couleur (†) qu'il plaira à Dieu.—Ha! voici le Prince

(†) Peut-être Shakespeare fait-il allusion à la coutume fort usitée de son tems, de teindre ses cheveux. *Steevens*.

& Monſieur l'*Amour.* (†) Il faut me cacher dans le bois. (*Il ſe retire de côté ſur le devant du Bocage.*)

SCÈNE XII.

DOM PÉDRE, LÉONAT, CLAUDIO & BALTASAR.

DOM PÉDRE, *aſſez haut pour que Bénédic entende.*

Si nous allions dans le bois, ſous le feuillage, y répéter cet air ſi tendre? Parlez, amis, qu'en penſez-vous?

CLAUDIO.

Seigneur, très-volontiers. — Qu'elle eſt calme cette ſoirée! On diroit que tout fait ſilence pour favoriſer l'harmonie.

DOM PÉDRE *bas.*

Voyez-vous ce bocage, où Bénédic s'eſt caché?

CLAUDIO.

Oh très-bien, Seigneur: la muſique finie, nous ſaurons attraper ce renard aux aguets.

(†) Comme nous dirions M. Céladon.

DOM

DOM PÉDRE *haut.*

Baltasar, où êtes-vous? Je voudrois essayer ici l'effet de votre nouvelle Romance.

BALTASAR.

O grace, grace, mon Prince; ne forcez point une voix aussi enrouée que la mienne à faire un double affront à la Musique.

DOM PÉDRE.

Jetter un voile modeste sur ses perfections, c'est la preuve du grand talent. Chantez, je vous en supplie, & n'exigez pas de moi des prières.

BALTASAR.

Puisque vous parlez de prières, je chanterai: maint Amant adresse ses vœux à un objet qu'il n'en juge pas digne, & pourtant il prie, il presse, & jure qu'il aime.

DOM PÉDRE.

C'est assez de paroles; je vous prie, donnez-nous cet air. Allons; ou, s'il vous plaît de disserter plus long-tems, mettez le reste en notes.

BALTASAR.

Avant d'écouter mes notes, notez ma notice; c'est

qu'il n'y a pas une de mes notes qui mérite d'être notée.

DOM PÉDRE.

Hé, mais ce font de doubles croches que fes paroles, *notes, notez, notice!* (*Baltafar prélude, on l'accompagne.*)

BÉNÉDIC *bas en avançant fa tête.*

Oh l'air divin! — Déja l'ame du Chanteur eft ravie. (*Ici les inftrumens s'accordent.*) N'eft-il pas bien étrange, que ces fibres, tirées d'animaux ftupides, aient le magique pouvoir de faire fortir hors de l'homme fon ame tranfportée? Allons, préfentez-moi la taffe, & prenez tout mon or, quand vous aurez fini.

BALTASAR *chante cette Romance.*

Belles, ceffez : ah! ne foupirez plus :
Dans tous les tems, l'homme nâquit volage;
Un pied fur mer, l'autre fur le rivage;
Jamais un cœur n'eut fes vœux affidus.

Sans nul regret, fans pouffer un foupir,
Laiffez partir ces Amans infidèles.
Quittez, quittez ces plaintes éternelles,
Oubliez-les & chantez le plaifir.

Consolez-vous de vos vaines douleurs
Jeunes Beautés, que l'Amour a trahies;
Le premier jour qui vit roses fleuries,
Vit les Amans volages & trompeurs.

DOM PÉDRE.

Voilà, sans compliment, une jolie chanson!

BALTASAR.

Oui, Prince, & un mauvais Chanteur.

DOM PÉDRE.

Ah! non, non; vous chantez vraiment assez bien pour un cas de nécessité. (*Bas à Baltasar.*)

BÉNÉDIC *à part.*

Si un dogue eût osé heurler ainsi, ils l'auroient pendu sans miséricorde. Je prie Dieu, que sa méchante voix ne présage point de désastre: j'aurois bien mieux aimé entendre la chouette nocturne, au hasard d'encourir toute l'influence de l'augure.

DOM PÉDRE.

Vous m'entendez, Baltasar; procurez-nous, je vous en prie, des Musiciens d'élite, la nuit prochaine: nous voulons les rassembler tous sous la fenêtre d'Héro.

BALTASAR.

Les meilleurs qu'il me ſera poſſible.

DOM PÉDRE.

Adieu, penſez-y. (*Baltaſar ſort.*) Léonat, approchez. Que me diſiez-vous donc aujourd'hui, que votre niéce Béatrice avoit conçu de l'amour pour Bénédic ?

CLAUDIO *bas à Dom Pédre.*

Bien; droit au gîte; j'y vois ſa tête. (*haut*) Je ne l'aurois jamais crue ſuſceptible de tendres ſentimens pour un homme.

LÉONAT.

Ni moi; mais le merveilleux du fait, c'eſt qu'elle raffole ainſi du Seigneur Bénédic, lui que dans ſes propôs & ſa conduite antérieure, elle parut toujours déteſter.

BÉNÉDIC *à part.*

Eſt-il poſſible? Le vent ſouffle-t-il de ce côté?

LÉONAT.

En confidence, Seigneur, tout ce que j'ai lieu d'en penſer, c'eſt qu'elle l'aime à la rage. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer à quel point.

DOM PÉDRE.

Cette tendresse pourroit n'être qu'une feinte de sa part.

CLAUDIO.

Votre soupçon est assez vraisemblable.

LÉONAT.

Une feinte ? Bon Dieu ! jamais passion feinte ne ressembla de si près à une passion véritable ; son amour se manifeste dans tous ses mouvemens.

DOM PÉDRE.

Oui ? Et quels en sont donc les symptômes visibles ?

CLAUDIO *bas.*

Courage, il va mordre à l'hameçon.

LÉONAT.

Quels symptômes, Seigneur ? Vous la verrez assise...
Et son état alors, ma fille vous l'a peint.

CLAUDIO.

En effet, elle me l'a peint.

DOM PÉDRE.

Quel état, quel état, je vous prie ? Vous m'éton-

nez : j'aurois jugé ſa fierté inacceſſible à tous les aſſauts de la tendreſſe.

LÉONAT.

J'aurois juré auſſi qu'elle devoit l'être, Seigneur; ſur-tout pour Bénédic.

BÉNÉDIC *à part.*

Je prendrois ceci pour un leurre qu'on m'apprête; ſi cette tête en cheveux blancs ne le racontoit pas. Sûrement la tromperie ne peut ſe cacher ſous un front ſi vénérable.

CLAUDIO *bas.*

Il avale à grands traits le poiſon; redoublez.

DOM PÉDRE.

A-t-elle laiſſé voir ſa tendreſſe à Bénédic?

LÉONAT.

Non, & elle proteſte qu'elle ne l'avouera jamais; c'eſt là ſon tourment.

CLAUDIO.

Rien n'eſt plus vrai. Héro nous l'atteſte. *Quoi*, dit-elle, écrirai-je à un homme que j'ai ſi ſouvent accablé de mes dédains, *que je l'aime?*

LÉONAT.

Voilà ce qu'elle se dit, lorsqu'elle veut commencer à lui écrire. — Elle se lève vingt-cinq fois par nuit, s'oublie sur sa chaise, déshabillée, transie, jusqu'à ce qu'elle ait écrit une feuille de papier. — Héro me rend compte de tout.

CLAUDIO.

En parlant de feuille de papier, vous me rappellez un badinage que tantôt votre fille nous a conté.

LÉONAT.

Ha, oui. Quand elle eut écrit, voulant plier le feuillet, elle trouva les noms de *Béatrice* & *Bénédic*, s'embrassant sur les deux feuillets.

CLAUDIO.

C'est cela même.

LÉONAT.

Alors elle mit sa lettre en mille pièces (†), s'emporta contre elle-même sur son peu de réserve. — « Moi! » prévenir celui que je sais devoir se rire de mes » avances! Je mesure son orgueil sur le mien. Je me

(†) En mille demi-sols : *a farthing*, & *haff-penny*; pour menues pièces, menues parcelles. *Steevens.*

» rirois de lui, s'il venoit à m'écrire; oui, quoique
» je l'aime, je m'en rirois encore. »

CLAUDIO.

Puis elle tombe à deux genoux, pleure, sanglotte; se frappe le sein, s'arrache les cheveux; elle implore, maudit l'amour, & s'écrie: *cher Bénédic.... O Dieu! donne-moi la patience.*

LÉONAT.

Oui, voilà l'histoire de sa vie, suivant le rapport d'Héro; & les transports, les extases de l'amour l'ont réduite à un tel point.... Sa cousine craint de lui voir porter sur elle-même une main désespérée. — Ce que je vous dis, est à la lettre.

DOM PÉDRE.

Si elle s'obstine à faire un secret de sa passion à Bénédic, ce seroit un bien qu'il en fût instruit par quelqu'autre.

CLAUDIO.

A quoi bon? Ce seroit un jeu pour lui, & il tourmenteroit la pauvre infortunée.

DOM PÉDRE.

S'il en étoit capable, qui l'écarteleroit vivant, feroit

une œuvre méritoire. Béatrice eſt jeune, belle & déclarée vertueuſe par la calomnie même.

CLAUDIO.

Ajoutez, qu'elle eſt remplie de ſageſſe & de raiſon.

DOM PÉDRE.

Dans tous les points, ſi vous en exceptez un, ſon amour pour Bénédic.

LÉONAT.

Oh! Seigneur, quand ſageſſe & fragilité combattent dans un corps ſi tendre, nous avons dix preuves pour une que la nature a la victoire: je m'afflige pour elle, & à plus d'un titre, comme ſon oncle & ſon tuteur.

DOM PÉDRE.

Que n'a-t-elle tourné ſon tendre penchant ſur moi! Vous m'auriez vu mettre à l'écart toutes autres conſidérations, & faire de votre niéce la moitié chérie de moi-même. Je vous en prie, informez Bénédic de ſa conquête, & ſachons ce qu'il dira.

LÉONAT.

Eſt-ce le parti que je dois prendre? Qu'en penſez-vous?

CLAUDIO.

Héro croit que sûrement ſa couſine en mourra; car Béatrice aſſure qu'elle mourra, ſi Bénédic ne l'aime point, & qu'elle mourra cent fois encore, avant de lui laiſſer voir ſon amour; & s'il lui adreſſe ſes vœux, elle mourra encore, plutôt que de deſcendre d'une ligne de ſa morgue accoutumée.

DOM PÉDRE.

Elle a raiſon; s'il la voyoit jamais faire les offres de ſon amour, je ne répondrois pas qu'elle n'en fût dédaignée. Vous connoiſſez l'homme; ſon tour d'eſprit eſt mépriſant.

CLAUDIO.

Il eſt bien fait de ſa perſonne.

DOM PÉDRE.

Et doué d'une phyſionomie heureuſe, on ne peut le nier.

CLAUDIO.

Entre Dieu & ma conſcience, j'ai bonne idée de ſon jugement.

DOM PÉDRE.

Et par fois il laiſſe échapper quelques étincelles qui reſſemblent bien à de l'eſprit.

LÉONAT.

Et je le crois vaillant.

DOM PÉDRE.

Comme Hector, & j'en suis garant. Vous pouvez citer sa prudence dans la conduite d'une querelle; car il l'évite avec une grande réserve, ou s'il la suit, c'est avec une frayeur vraiment chrétienne.

LÉONAT.

Si l'homme est craignant Dieu, par une suire nécessaire son humeur doit être pacifique; & s'il est forcé de sortir de sa paix, il doit entrer dans la querelle à regret & en tremblant.

DOM PÉDRE.

Ainsi en use-t-il. Car il a la crainte du Seigneur; quoiqu'on ne l'en soupçonne guère aux épigrammes assez fortes qu'il lance çà & là. Croyez, que je plains votre niéce. — Irons-nous chercher Bénédic & lui apprendre qu'il est aimé?

CLAUDIO.

Ne lui en parlons jamais. Laissons Béatrice user son malheureux amour à force de conseils & de prudence.

LÉONAT.

Non, cela eſt impoſſible, elle dévoreroit plutôt ſon cœur.

DOM PÉDRE.

Eh bien, attendons que votre fille nous en apprenne davantage; juſques-là laiſſons ce feu ſe rallentir. J'aime Bénédic. Je ſouhaiterois que portant ſur lui un œil modeſte, il daignât s'avouer qu'il mérite peu la ſociété d'une ſi belle compagne.

LÉONAT.

Vous plaît-il de rentrer, Seigneur? Le ſouper eſt prêt.

CLAUDIO *bas.*

Si d'après ceci le galant ne ſe paſſionne pas pour elle, je n'en croirai jamais à mes idées.

DOM PÉDRE *du même ton.*

Que le même filet ſerve pour Béatrice. Votre fille nous a promis de le tendre, en ſe faiſant aider de ſes femmes. La Comédie ſera plaiſante, quand chacun d'eux jouira de la paſſion de l'autre, & que cependant il n'en ſera rien; telle eſt la ſcène que je prépare & qui ſe paſſera en pantomime. — Députons Béatrice vers lui, pour le preſſer de venir nous joindre à table.

SCÈNE XIII.

BÉNÉDIC *sort du bois & s'avance; regardant si personne ne le voit.*

C'EST peut-être un tour qu'on me joue (†); leur conférence avoit pourtant un ton sérieux & bien naturel. — La vérité du fait, ils la tiennent d'Héro. — Tous semblent plaindre la tendre Béatrice. — Il paroît que sa passion est au comble. — M'aimer! — Cela mérite d'être payé de retour. — J'ai entendu

(†) Le stratagême dont on use pour donner de l'amour à Bénédic & à Béatrice, qui commence dans la Scène précédente, & qui finit à la première Scène du troisième Acte, est très-ingénieux & fait pour réussir. La méthode la plus sûre qu'on puisse employer pour inspirer une passion à une personne, c'est de lui faire connoître la prédilection qu'une autre a pour elle. — La promptitude & la facilité avec laquelle nous courons nous prendre au piége nous-mêmes, avec l'espèce de logique que nous employons pour faire paroître l'effet d'une mûre délibération, ce qui n'est qu'une résolution soudaine, est bien développée dans le Monologue que débite ici Bénédic, après que Dom Pédre, Claudio & Léonat ont joué leur rôle, à son égard, comme supposant qu'il est absent, & qu'il n'est pas à portée de les entendre. *Mrs Griffith.*

à quel point on me blâme. Ils disent, que je m'enflerai d'orgueil, si j'entrevois que l'amour vienne d'elle.—Ils disent aussi, qu'elle mourra plutôt que de donner un signe de tendresse. — Je ne pensai jamais au mariage. — Je ne dois point montrer d'orgueil. — Heureux ceux qui entendent leur censure, & peuvent en profiter pour se corriger! — Ils disent, que la Dame, est belle : c'est une vérité. De cela, j'en puis répondre. — Et vertueuse, rien de plus sûr; je ne saurois le contester. — Et très-sensée en tout — excepté dans son foible pour moi. — De bonne foi, ce trait ne fait par l'éloge de son jugement, & pourtant ce n'est pas une folie de sa part; car je prétens moi-même l'aimer horriblement. — Il se pourra, qu'on lance sur ma peau quelques sarcasmes, quelques mauvais quolibets, parce qu'on m'a toujours vu me railler du mariage. Mais quoi? le goût ne change-t-il jamais? Tel aime dans sa jeunesse une liqueur, qu'il ne peut souffrir dans ses vieux jours. Des sentences, des sornettes, tous ces traits de l'esprit que la voix décoche, tiendront-ils un homme en respect & l'empêcheront-ils de suivre le chemin qui le tente? —Non, non, il faut que le monde soit peuplé. Quand je m'avisai de dire, que je vivrois garçon, je ne pensois pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié.

Voilà Béatrice qui vient ici! — Par ce beau jour; c'eſt une charmante Perſonne! — En effet, je découvre en elle quelques ſymptômes d'amour.

(*Béatrice paroît.*)

SCÈNE XIV.

BÉNÉDIC, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Contre mon gré, l'on me députe pour vous inviter à venir au feſtin.

BÉNÉDIC.

Aimable Béatrice, je vous remercie de la peine que vous daignez prendre.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner ce remerciement, que vous n'en venez de prendre à le faire. — S'il y avoit eu quelque peine pour moi, je ne ſerois point venue.

BÉNÉDIC.

Vous prenez donc quelque plaiſir à vous acquitter du meſſage?

BÉATRICE.

Oui, le plaifir que vous prendriez à égorger un oifeau avec la pointe d'un couteau. — Seigneur, vous n'avez donc point d'appétit ? Portez-vous bien.

(*Elle s'en va.*)

BÉNÉDIC.

Ha! « *contre mon gré, l'on me députe pour vous* » *dire de venir au feſtin* ». Ces mots font à double entente. « *Je n'ai pas pris plus de peine pour gagner* » *ce remerciement, que vous n'en venez de prendre à* » *me le faire.* » C'eſt me dire en d'autres termes : » *toutes les peines que je prends pour vous, ſont auſſi* » *douces que des remerciemens.* » — Si je n'ai pitié d'elle, je fuis un miférable. Si je ne l'aime, je fuis un juif. — Je veux aller me procurer fon portrait.

(*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène continue dans le Verger.

HÉRO *s'avance, ſuivie de* MARGUERITE *&* *d'*URSULE.

HÉRO.

Bonne Marguerite, allez, courez à la ſalle de compagnie; vous y trouverez ma couſine Béatrice, deviſant avec le Prince ou Claudio. Approchez-vous, gliſſez-lui à l'oreille, qu'Urſule & moi ſommes dans le verger, que tout notre entretien roule ſur elle. Dites-lui, que vous nous avez entendues en paſſant. Tâchez de l'engager à s'enfoncer dans ce berceau, dont l'entrée eſt défendue au Soleil par les chevre-feuilles qu'il a nourris; arbuſtes ingrats, comme les favoris des Princes, qui oſent lever leur tête orgueilleuſe, contre le pouvoir même qui les a aggrandis. Elle n'héſitera pas de s'y cacher, pour écouter ce

que nous difons : voilà votre rôle, rempliffez-le avec fineffe, & laiffez-nous feules.

MARGUERITE.

Je réponds d'elle ; je faurai vous l'envoyer dans un moment où vous le défirez. (*Marguerite fort.*)

HÉRO.

Maintenant écoutez, Urfule. Lorfque Béatrice fera arrivée, il faut que vous & moi nous aillions & venions dans cette allée, & que tous nos difcours roulent fur Bénédic. Dès que j'aurai prononcé fon nom, votre rôle fera de le louer, plus que mortel ne le mérita jamais. Le mien de vous apprendre, comment Bénédic eft malade d'amour pour Béatrice. Ainfi fe forge cette fléche adroite de Cupidon, qui bleffe par un oui dire. Mais voici l'inftant ; fuivez de l'œil Béatrice, qui furtivement accourt & fe gliffe tout près de terre pour furprendre nos paroles. (*Béatrice paroît courant en dedans du verger ; elle s'y cache.*)

URSULE.

Le plus grand plaifir de la pêche, eft de voir le poiffon fendre de fes nageoires dorées l'onde argentée du baffin, & dévorer avidement le perfide hameçon.

Jettons ainſi la ligne à Béatrice, qui déja s'eſt tapie ſous ce toît d'aubépine. Ne craignez rien pour ma part du Dialogue.

HÉRO.

Allons donc plus près d'elle, afin que ſon oreille ne perde rien du leurre que nous lui préparons. (*Elles commencent à ſe promener. Elles paſſent & repaſſent devant le lieu où ſe tient Béatrice*; [*élevant la voix.*] Non, non, Urſule: franchement, elle eſt trop dédaigneuſe; je la connois farouche & ſauvage comme le faucon du rocher (†).

URSULE.

Mais êtes-vous certaine, que Bénédic ait une paſſion profonde pour Béatrice?

HÉRO.

Ainſi le diſent le Prince & ſon ami, mon noble fiancé.

(†) Comme le Faucon hagard, qui vient des pays étrangers, & en paſſant tient en reſpect tous les oiſeaux de l'air, & ſe montre ſi ſauvage, que même le Tiercelet, ſon mâle, le compagnon que la Nature deſtine à ſa tendreſſe, n'oſe pas approcher de la côte qu'il fréquente, ni ſe poſer près du lieu où il eſt, que dans la ſaiſon où il eſt apprivoiſé par la force de l'amour. *Steevens.*

URSULE.

Vous auroient-ils chargé, Madame, d'en informer votre cousine ?

HÉRO.

Ils me conjuroient de l'en instruire. Moi, je les exhortois, s'ils aimoient Bénédic, à l'engager à lutter contre sa tendresse, sans jamais la laisser voir à Béatrice.

URSULE.

Et quelle étoit votre raison? Sur quelque couche fortunée que dorme un jour Béatrice, est-ce que ce noble Cavalier ne mérite pas bien de la partager ?

HÉRO.

O Dieu d'Amour! je le sais bien, qu'il mérite tout le bonheur qui peut être accordé à un homme. Mais la Nature ne forma jamais de cœur d'une trempe plus orgueilleuse, que celui de Béatrice. La morgue & le dédain étincellent dans ses yeux, qui méprisent tout ce qu'ils regardent : & l'opinion qu'elle a de son mérite est si haute, que tout le reste lui semble petit & nul. Elle est incapable d'aimer & de recevoir aucun sentiment, aucune idée d'affection pour autrui; tant elle est idolâtre d'elle-même!

URSULE.

Oui, je suis entièrement de votre avis, & je vois bien le danger de lui faire connoître l'amour de Bénédic. Son esprit railleur s'en feroit un jeu cruel.

HÉRO.

Oh! vous avez bien raison. Citez-moi un homme si noble & sage qu'il soit, accompli, jeune & doué des traits les plus heureux, dont elle ne prenne les qualités à l'envers (†). Est-il beau de visage? Elle vous jure, que ce mignon mériteroit d'être sa sœur. Bruni du soleil? C'est la Nature, qui de son crayon traçant une figure (§), ne fit qu'une tache noire & informe: s'il est grand; bon, dit-elle, voici notre pique élancée, que termine une tête ridicule:

(†) Allusion à la pratique des Sorcières, qui récitent leurs prières à rebours, de la fin au commencement. *Steevens.*

(§) Bouffon, Scaramouche, dans les anciennes farces Anglaises, qui avoit le visage noirci, & étoit vêtu d'un habit de pièces rapportées. Le nom d'*Antick* ou *Antique* donné à ce caractère, montre que le peuple avoit conservé quelque idée traditionnelle de son origine, qu'il avoit empruntée des anciens Mimes, qu'Apulée nous peint de même, *Mimi Centunculo fuligine faciem obducti*. Warburton.

petit? ah! quel avorton, quelle figure naine & (†) mal tournée! Aime-t-il à parler? Bon, quelle girouette qui tourne à tous les vents! Eſt-il taciturne? C'eſt un ſtupide que rien ne peut émouvoir. Ainſi dénaturant tout, elle voit chaque homme du mauvais côté. Elle ne paie jamais au mérite & à la vertu le tribut qui eſt dû par la franchiſe & la ſimplicité.

(†) Le mot eſt *an Aglet*, tête d'une épingle de cheveux, qui repréſentoit autrefois des figures taillées, le plus ſouvent une tête. Mézeray parlant du deuil d'Henri III, à la mort de la Princeſſe de Conti, dit: *portant même ſur les aiguillettes de petites têtes de mort.* C'étoit donc la mode anciennement de porter de petites figures ou de petites têtes à la pointe de ces aiguillettes, qui pendoient au bout des cravattes comme dans les chapelets. Shakeſpeare compare ici un petit homme, un nain à ces aiguillettes avec leur petite figure. *Warburton.* Steevens conſerve l'ancienne leçon de l'in-4°, qui porte *Agat* ou *Agathe*, & veut que le ſens ſoit une agathe, groteſquement & biſarrement veinée par la Nature. On ſait qu'on découvre la figure de pluſieurs êtres dans les agathes, & Addiſſon a fort élégamment comparé Shakeſpeare, qui étoit né avec toutes les ſemences de la Poéſie, à une agathe de l'anneau de Pyrrhus, qui, nous dit Pline, avoit les figures d'Apollon & des neuf Muſes, peintes dans ſes veines, & tracées par la libre main de la Nature, ſans aucun ſecours de l'Art.

URSULE.

Certes, certes, cet esprit de causticité n'est pas chose louable!

HÉRO.

Non sans doute, on ne peut applaudir à cette humeur satyrique & bisarre dont se pique Béatrice, & qui fronde tous les usages. Mais qui osera le lui dire? Si je prends cette liberté, ses brocards iront frapper les nues; oh! elle me poursuivra de ses railleries jusqu'à me faire perdre la tête; elle m'accablera d'une grêle de sarcasmes. Laissons donc Bénédic, tel qu'un feu couvert, se consumer de soupirs & périr de langueur en silence. Cette mort lui sera moins amère, que s'il mouroit d'un trait de satyre: mort aussi cruelle, que le supplice du chatouillement.

URSULE.

Cependant risquez une tentative auprès de Béatrice. Voyez, comment elle la recevra.

HÉRO.

Non, j'aime mieux aller trouver Bénédic, & l'engager à se vaincre. J'irai même jusqu'à lâcher quelques petites méchancetés honnêtes, pour dénigrer un peu ma cousine. On ne sait pas combien un trait

malin peut arrêter, empoisonner un goût naissant !

URSULE.

Ah ! ne faites pas un tort pareil à votre cousine. Avec l'esprit vif & juste qu'on lui attribue, elle ne peut être assez dénuée de jugement, pour rebuter un homme aussi accompli que Bénédic.

HÉRO.

C'est le seul Cavalier de l'Italie : j'en excepte toujours mon cher Claudio.

URSULE.

De grace ne m'en voulez pas, Madame, si je dis ce qui me vient à l'idée. Pour la tournure, le ton, la force de raisonnement & la valeur, le Seigneur Bénédic a le premier pas dans l'opinion de toute l'Italie.

HÉRO.

Il jouit, en effet, d'une excellente renommée.

URSULE.

Ses vertus la méritèrent avant de l'obtenir. — Quand vous marie-t-on, Madame ?

HÉRO.

Que sais-je ? — Chaque jour. — Demain. — Venez,

rentrons, je veux vous montrer quelques parures; vous consulter sur celle qui me siéra le mieux demain.

URSULE *bas.*

Elle est dans les filets; je vous en réponds; Madame, nous la tenons.

HÉRO *bas.*

Si nous avons réussi, il faut convenir que l'Amour prospère par d'aveugles hasards. Il blesse les uns de ses flèches, il prend les autres au trébuchet.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

BÉATRICE *s'avance.*

QUEL feu (†) je sens dans mes oreilles! Disent-elles la vérité? Me vois-je donc ainsi condamnée pour mes dédains & mon orgueil? Adieu dédains, adieu mon orgueil de fille, vous ne traînez à votre

(†) Allusion à un proverbe du peuple, qui dit que l'oreille leur brûle lorsque les autres parlent d'eux. *Warburton.* Chez nous c'est: les oreilles me sifflent.

fuite aucune efpèce de gloire. Et toi, Bénédic, perfévère, je veux te récompenfer; je laifferai mon cœur s'apprivoifer fous ta main amoureufe. Si tu m'aimes, ma tendreffe t'infpirera le défir de ferrer d'un faint nœud nos amours; car ils prétendent tous que tu mérites beaucoup, & j'en crois encore plus mon propre fentiment, que le témoignage d'autrui (†).

SCÈNE III.

Le Palais de LÉONAT.

DOM PÉDRE, CLAUDIO, BÉNÉDIC & LÉONAT *entrent.*

DOM PÉDRE.

Je ne m'arrête plus que pour voir célébrer votre mariage. Après, je reprends la route de l'Arragon.

CLAUDIO.

Seigneur, je vous fuivrai jufques-là, fi vous daignez me le permettre.

(†) Tout ce difcours de Béatrice eft en vers rimés.

DOM PÉDRE.

Non, ce feroit impofer au mariage une trop dure loi, une abftinence auffi auftère, que fi l'on montroit à un enfant une robe neuve, en lui défendant de la porter. Je ne veux prendre cette liberté qu'avec le Seigneur Bénédic, dont j'accepte la compagnie. Des pieds jufqu'au fommet de la tête, l'enjouement & lui ne font qu'un. Il a deux ou trois fois donné fur les doigts à l'Amour & brifé fon arc : & le petit fripon n'ofe plus s'attaquer à lui. Son cœur eft libre & vuide comme une cloche, dont fa langue eft le battant (†). Car ce que fon cœur penfe, fa langue le débite.

BÉNÉDIC.

Cavaliers, je ne fuis plus ce que j'étois.

LÉONAT.

C'eft ce que je difois, vous me paroiffez plus férieux.

CLAUDIO.

Je crois qu'il eft amoureux.

(†) Allufion à un ancien proverbe, *As the fool thinketh fo the bell clinketh.* Ce que le fou penfe, la cloche le publie. *Steevens.*

DOM PÉDRE.

Amoureux, lui! Le Mécréant, il n'a pas dans les veines un ſeul globule de ſang qui puiſſe être touché des atteintes de l'Amour. S'il eſt triſte, c'eſt qu'il manque d'argent.

BÉNÉDIC.

J'ai un mal de dents qui me tourmente.

DOM PÉDRE.

Arrachez-la.

BÉNÉDIC.

Ah! — je voudrois me pendre.

CLAUDIO.

Oui, pendez-vous d'abord, & arrachez la dent enſuite.

DOM PÉDRE.

Quoi? ſoupirer ainſi pour un léger mal de dents?

LÉONAT.

Qui n'eſt qu'un ver ou un catharre.

BÉNÉDIC.

Soit, chacun à ſon gré guérit & maîtriſe un mal; excepté celui qui en ſouffre.

CLAUDIO.

Je persiste à le croire amoureux.

DOM PÉDRE.

Bon! on ne voit en lui aucun symptôme d'Amour (†). Feriez-vous honneur à un caprice amoureux, des mascarades bizarres qu'il affecte, comme d'être aujourd'hui Hollandais, Français demain, ou de se montrer à la fois de deux contrées, à l'Allemande depuis la ceinture, & à l'Espagnole par la taille & le pourpoint? A moins qu'il n'ait un goût de caprice pour ce genre de folie, comme il paroît l'avoir; nul autre caprice ne le rend fou d'amour, comme vous voudriez le faire croire.

CLAUDIO.

S'il n'est pas épris de quelque Belle, on ne doit plus aucune foi aux anciens signes. Il retrousse & arrange son chaperon tous les matins; quel signe est-ce?

DOM PÉDRE.

Quelqu'un l'auroit-il vu se glissant chez le Baigneur?

(†) Le mot Anglais est *Fancy*, *fantaisie*, que Shakespeare emploie pour signifier les *caprices amoureux* & l'*Amour*.

CLAUDIO.

Non, mais on a vu l'Apprentif du Barbier dans sa chambre, & l'ancien duvet qui ornoit son menton, sert déja à enfler des balles de paume.

LÉONAT.

En effet, il semble plus jeune qu'il n'étoit avant la chûte de ses moustaches.

DOM PÉDRE.

Comment! il se parfume à la civette. Pourriez-vous par-là subodorer ses sentimens secrets?

CLAUDIO.

Autant vaut-il prononcer net, que le pauvre jeune homme est amoureux.

DOM PÉDRE.

La preuve qui me frappe davantage, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO.

Avoit-il coutume autrefois de se laver chaque jour le visage?

DOM PÉDRE.

Oui; & le vit-on jamais se farder? Raison qui me fait souscrire à ce que vous dites de lui.

CLAUDIO.

Mais vous oubliez aussi son humeur badine & ses plaisanteries; son esprit est maintenant tendu, & ne rend de son que sous les touches, comme la corde d'un luth.

DOM PÉDRE.

Tout cela forme un triste pronostic contre lui. Concluons tous, qu'il est amoureux.

CLAUDIO.

Sans doute. De plus, je connois celle qu'il aime.

DOM PÉDRE.

Pour celle-là, je voudrois la connoître. Une femme, je gage, qui ne le connoît pas.

CLAUDIO.

Ni lui, ni tous ses défauts; & en dépit de tout, elle se meurt d'amour pour lui.

DOM PÉDRE.

J'opine donc, quand elle mourra, qu'on l'enterre à rebours des autres (†).

(†) L'original porte « la face tournée vers le Ciel », ce qui est la manière ordinaire d'enterrer. Théobald propose de lire la face tournée en bas. Steevens pense que cela peut signifier qu'elle seroit enterrée dans les bras de son Amant.

BÉNÉDIC.

Quoi qu'il en ſoit, tous ces beaux propos ne ſont pas un charme contre le mal de dents. (*à Léonat.*) Vous, mon vieux ami, venez à l'écart vous promener avec moi. J'ai étudié huit ou dix mots de bon ſens, que ces étourdis ne doivent pas entendre. (*Bénédic ſort avec Léonat.*)

DOM PÉDRE.

Sur ma vie, il va le ſonder ſur le compte de ſa niéce.

CLAUDIO.

Oh! ſûr: c'eſt d'elle qu'il va lui parler. Maintenant Héro & Marguerite ont dû jouer leur perſonnage: ainſi nos deux ours ne ſe mordront plus l'un l'autre, quand ils viendront à s'aborder.

SCÈNE

SCÈNE IV.

Les mêmes.

DOM JUAN *paroît.*

Mon Seigneur & mon frère, Dieu vous garde!

DOM PÉDRE.

Soyez le bienvenu, mon frère.

DOM JUAN.

Avez-vous le loisir de m'entendre? Je souhaiterois vous parler.

DOM PÉDRE.

En particulier?

DOM JUAN.

Si vous le jugez à propos; cependant le Comte Claudio peut rester. Ce que je viens vous dire, l'intéresse.

DOM PÉDRE.

De quoi s'agit-il?

DOM JUAN *à Claudio.*

Êtes-vous déterminé à vous marier demain?

DOM PÉDRE.

Vous savez, Dom Juan, que c'est son intention.

DOM JUAN.

Je n'en sais rien... quand il saura ce que je sais.

CLAUDIO.

Se présente-t-il quelque empêchement secret? Instruisez-m'en, je vous prie.

DOM JUAN.

Vous pouvez croire, que je ne suis pas votre ami; la suite me justifiera. Apprenez à mieux penser de moi, par le fait dont je vais vous informer. Quant à mon frère, il vous chérit sans doute, & c'est par tendresse pour vous qu'il vous a secondé de ses soins & de ses peines, pour hâter ce prochain himenée; soins certainement bien mal adressés, peines bien mal employées!

DOM PÉDRE.

Comment? Où tend ce discours?

DOM JUAN.

Je viens vous dire & sans préambule, (car elle n'a que trop long-tems servi de texte à nos discours) que votre future est déloyale.

CLAUDIO.

Qui ? Héro ?

DOM JUAN.

Elle-même. La Héro de Léonat, la vôtre, celle du monde entier.

CLAUDIO.

Déloyale ?

DOM JUAN.

Le terme eſt trop foible pour peindre toute ſa corruption. Je pourrois en dire davantage, imaginer un nom plus odieux, & m'en ſervir pour la mieux définir. Ne vous étonnez point juſqu'au moment de l'évidence ; venez ſeulement avec moi cette nuit ; vous verrez ſon balcon ouvrir un libre accès la nuit même qui précéde le jour de ſes nôces. Si vous l'aimez alors, épouſez-la demain ; mais il ſiéroit mieux à votre honneur de changer de penſée.

CLAUDIO.

Eſt-il poſſible ?

DOM PEDRE.

Je ne veux pas le croire.

DOM JUAN.

Si vous n'osez pas croire ce que vous verrez de vos yeux; n'avouez donc pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre, je vous fournirai des preuves suffisantes, & quand vous aurez bien vu, bien entendu, agissez alors en conséquence.

CLAUDIO.

Si je suis, cette nuit, témoin de quelque écart qui me défende de l'épouser, demain j'éclaterai devant l'assemblée même où nous devions être unis.

DOM PÉDRE.

Et comme je m'employai pour vous auprès d'elle pour obtenir sa main, je veux me joindre à vous pour l'avilir.

DOM JUAN.

Je m'abstiens de la décrier davantage, jusqu'à ce que vous soyez avec moi les témoins communs de la vérité de mon rapport; cependant soutenez cette nouvelle avec patience, en attendant la nuit; & qu'alors le fait se prouve de lui-même.

DOM PÉDRE.

O jour de douleur inopinée!

CLAUDIO.

O cruelle aventure, qui vient traverser mon espérance!

DOM JUAN.

O fléau prévenu à tems! Voilà ce que vous direz, quand vous aurez vu la suite.

SCÈNE V.

La Scène représente une Rue & quelques Maisons, à l'une desquelles est un hangard.

DOGBERRY & VERGY, *deux* Constables, (†) *paroissent avec la Patrouille de nuit.*

DOGBERRY *aux soldats du Guet.*

ÊTES-vous des gens braves & fidèles?

VERGY.

Certainement; sans quoi ils exposeroient leur double salut de l'ame & du corps.

(†) *The Constable*, est nommé par le Lord Maire. Son office commence avec la nuit, & finit avec elle. Il donne la consigne aux Soldats du Guet, & c'est lui qui la nuit reçoit les prisonniers qu'on amène. Il y en a pour chaque quartier.

DOGBERRY.

Ce feroit pour eux un châtiment trop doux ; pour peu qu'ils aient de fentimens de fidélité, étant choifis pour la garde du Prince.

VERGY.

Allons, voifin Dogberry, donnez-leur la configne.

DOGBERRY.

D'abord, qui de vous eft réputé le plus *incapable* (†) pour commander en chef?

PREMIER GARDE.

Hugues d'Avoine ou *Georges Charbon*, car ils favent tous deux écrire, & même lire.

DOGBERRY.

Venez à moi, voifin Charbon; Dieu vous a favorifé d'un beau nom. Etre homme de bonne mine, c'eft un don de la fortune. Mais le don d'écrire & de lire nous vient par nature.

SECOND GARDE.

Et ces deux chofes, notre Commandant, ...

(†) Dogberry lâche des mots abfurdes, & qui fignifient le contraire de ce qu'il veut dire. Je les ai fous-lignés.

DOGBERRY.

J'entends, vous les poſsédez, je vois que ce feroit-là votre réponſe. Allons, quant à votre bonne mine, ami, rendez-en graces à Dieu, & n'en tirez point vanité; & à l'égard de votre ſavoir, faites-le paroître, quand on n'aura pas beſoin de ſcience & de pareilles fadaiſes. Vous êtes ici réputé pour l'homme le *moins ſenſé* & le plus capable d'avoir la Lieutenance de la Garde: c'eſt pourquoi vous porterez le fallot; c'eſt-là votre emploi. Appréhendez au Corps tous les vagabonds. Vous devez arrêter chaque paſſant au nom du Prince.

SECOND GARDE.

Que faire, s'il ne veut pas s'arrêter?

DOGBERRY.

Alors, ne prenez pas garde à lui, & laiſſez-le paſſer. Sur le champ appellez à vous tout le reſte de la patrouille, & remerciez Dieu d'être délivré d'un bandit.

VERGY.

Oui; s'il refuſe de s'arrêter, dès-lors il ſera clair que ce n'eſt pas un bon ſujet du Prince.

DOGBERRY.

Sans doute, & ces honnêtes gens ne doivent avoir

affaire qu'aux bons ſujets du Prince. — Vous éviterez auſſi de faire du bruit dans les rues. Car de voir une Garde jaſer & bavarder, cela eſt *tolérable* & ne peut ſe ſouffrir.

SECOND GARDE.

Nous aimons mieux dormir, que bavarder. Nous ſavons trop quel eſt le devoir du guet.

DOGBERRY.

Bien, vous parlez comme un ancien, comme un Garde de nuit conſommé & tout-à-fait paiſible; car je ne ſaurois voir en quoi le ſommeil peut nuire à perſonne. Prenez garde ſeulement qu'on ne vous dérobe vos armes. (†) — Enſuite vous devez frapper à tous les cabarets, & commander à ceux qui ſont ivres d'aller ſe mettre dans leur lit.

(†) *Bills*, pertuiſannes que portent encore les Gardes de Ville de Litchfield. C'étoit une arme de l'ancienne infanterie Anglaiſe, *qui*, dit Temple, *portoit les bleſſures les plus affreuſes & les plus incurables.* On pourroit l'appeller *Securis falcata*, une hache en forme de faux. Elles avoient différentes formes. C'étoit le plus généralement une pointe de pique, avec un crochet ou pluſieurs, & autres pointes faillantes des deux côtés de ſa longueur, qui déchiroient miſérablement les chairs. On en voit de ces différentes formes dans la ſalle d'armes de Chantilly.

SECOND GARDE.

Et s'ils ne le veulent pas.

DOGBERRY.

Alors laiſſez-les en paix, juſqu'à ce qu'ils ſoient de ſang froid. S'ils ne vous donnent pas alors une meilleure réponſe, vous pouvez dire, qu'ils ne ſont pas ceux pour qui vous les aviez pris d'abord.

SECOND GARDE.

Fort bien, Sir.

DOGBERRY.

Si vous rencontrez un Voleur, en vertu de votre charge vous pouvez le ſoupçonner de n'être pas un honnête homme; & quant à cette eſpèce de gens, le moins que vous pourrez avoir affaire avec eux, ce ſera le mieux pour votre honneur.

SECOND GARDE.

Si nous le connoiſſons pour un voleur, ne mettrons-nous pas la main ſur lui?

DOGBERRY.

Vraiment par votre charge vous le pouvez. Mais je penſe que celui qui touche le goudron en a les

mains souillées. Si vous prenez un voleur, votre parti le plus paisible est de le laisser se montrer ce qu'il est, en fuyant votre compagnie.

VERGY.

O mon cher camarade, vous fûtes toujours réputé pour un homme doux & charitable.

DOGBERRY.

En vérité, je ne voudrois pas causer volontairement la perte d'un jeune chien, bien moins d'un homme qui a quelque honnêteté dans le cœur.

VERGY.

Si vous entendez un enfant crier dans la nuit (†), vous devez appeller la nourrice & lui commander de le faire taire.

(†) Cette partie de cette Scène paroît faite à dessein de jetter du ridicule sur les instructions du Guet, appellées les Statuts des rues, & imprimés par Wolfe en 1595. En voici quelques-uns.

Personne ne sonnera du cor, & ne sifflera dans la Ville après neuf heures du soir, sous peine de prison.

Personne n'ira masqué ni déguisé dans la nuit, sous peine de prison.

Nul homme à marteau, Forgeron, Fondeur, &c. & autres Artisans bruyans, ne travaillera passé neuf heures du soir.

SECONDE GARDE.

Que faire, si la nourrice est endormie & ne veut pas nous entendre ?

DOGBERRY.

Alors passez tranquillement, comme des gens de bien, & laissez l'enfant éveiller lui-même la nourrice par ses cris : car la brebis qui méconnoît les bêlemens de son agneau, ne répondra pas aux mugissemens du taureau.

VERGY.

C'est bien dit.

DOGBERRY.

Voilà toute votre consigne. Vous, Lieutenant ; vous devez représenter la personne du Prince. Si vous rencontrez le Prince dans la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGY.

Non, par notre Dame ; quant à cela je ne crois pas qu'il le puisse.

Nul homme après neuf heures du soir, ne s'avisera de donner aucune alarme dans la nuit, soit en battant sa femme ou sa servante, ou en chantant ou dansant dans la maison, de façon à troubler ses voisins, sous peine de payer 3 schelings 4 deniers d'amende, &c. *Steevens*.

DOGBERRY.

Je gage dix carolus contre un, avec tout homme qui connoît les *Statues* (†) qu'il peut arrêter le Prince. Non pas, à la vérité, ſans que le Prince y conſente; car le Guet ne doit offenſer perſonne, & c'eſt faire offenſe à un homme, que de l'arrêter contre ſa volonté.

VERGY.

Par Saint Antoine, je crois que vous avez raiſon.

DOGBERRY.

Ha! ha! je le crois bien. Or ça, bonne nuit, amis; s'il ſurvient quelque affaire un peu grave, appellez-moi. Prenez chacun l'avis de votre camarade & de votre propre tête; bonne nuit. — Venez, voiſin.

SECOND GARDE *à ſes camarades.*

Ainſi, compagnons, nous venons d'entendre notre devoir. Aſſéyons-nous ici ſur ce banc près de l'Egliſe juſqu'à deux heures, & de-là allons nous coucher.

DOGBERRY.

Encore un mot, honnête voiſin. Je vous en prie,

(†) Pour *Statuts*.

veillez à la porte du Seigneur Léonat. Car le mariage étant fixé à demain sans faute, il y a dans cette maison grand tumulte cette nuit. Adieu, soyez vigilans, je vous en conjure. (*Dogberry & Vergy sortent. Le reste de la patrouille s'arrête à quelques pas.*)

SCÈNE VI.

BORACHIO, CONRADE *marchant à la dérobée.*

BORACHIO.

CONRADE, où es-tu?

PREMIER GARDE *bas à ses compagnons.*

Paix, ne bougez pas.

BORACHIO.

Hola, dis-je, Conrade!

CONRADE *en le poussant.*

Et me voilà tout près de toi.

BORACHIO.

Vraiment tu te fais sentir, & comme l'épaule me

démangeoit, je devois bien m'attendre qu'il ſe trouveroit-là quelqu'un pour me la frotter.

CONRADE.

Je veux bien être en reſte avec toi pour ce propos. Pourſuis maintenant ton récit.

BORACHIO.

Mettons-nous à couvert ſous ce toît; il tombe une bruine froide: & là je te défilerai toute l'hiſtoire, avec la franchiſe d'un ivrogne.

SECOND GARDE.

Il ſe trame ici quelque trahiſon. Reſtons cois, mes amis.

BORACHIO.

Tu ſauras, que Dom Juan m'a promis mille ducats.

CONRADE.

Eſt-il poſſible qu'aucune ſcélérateſſe ſoit ſi chère?

BORACHIO.

Demande plutôt, comment il eſt poſſible qu'aucun ſcélérat ſoit aſſez riche pour la payer; car, lorſque le ſcélérat riche a beſoin du ſcélérat pauvre, le pauvre peut faire le prix à ſon gré.

CONRADE.

Tu m'étonnes.

BORACHIO.

Cela prouve, combien tu es novice dans ce monde. Sais-tu qu'un chaperon, une casaque ou un manteau d'une forme plus magnifique ne prouvent rien pour l'homme.

CONRADE.

Cependant ils le patent.

BORACHIO.

Je m'explique, ce n'est qu'une mode.

CONRADE.

Soit. Toutefois la mode est la mode.

BORACHIO.

Je peux aussi bien répondre qu'un sot est un sot; mais ne sens-tu pas ce que *la mode* est pour l'homme? C'est un brigand infernal qui l'*a défiguré.*

PREMIER GARDE *saisissant le mot de* la mode, *le prend pour le nom d'un filou.*

Je connois *la mode*; c'est un rusé filou qui pratique

depuis sept ans. Il s'introduit çà & là mis en gentilhomme; je me rappelle son nom:

BORACHIO.

N'as-tu pas entendu quelqu'un?

CONRADE.

Non, c'est un volet qui bat sur cette fenêtre.

BORACHIO.

Ne vois-tu pas, dis-je, combien cette mode défigure l'homme? Par quels vertiges elle renverse toutes les têtes chaudes, depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq; par fois elle les affuble comme les soldats de Pharaon dans le tableau enfumé (†) de la mer rouge, tantôt comme les Prêtres du Dieu Baal aux vitraux de l'antique Eglise; ici les voilà tout semblables à l'Hercule rasé (§) dans notre tapisserie

(†) *Reechy*, fumé, de *To reek*, fumer. Mot Anglo-Saxon. *Steevens*.

(§) Warburton veut que Shakespeare entende ici, sous le nom d'Hercule, l'Hercule Chrétien, *Samson*, à qui l'on a coupé les cheveux. Hercule, suivant certains Mithologistes Chrétiens, n'étoit autre chose que le Samson de la Bible. Mais Steevens rejette cette conjecture. Il dit que si le Poëte avoit eu Samson en vue, il lui auroit donné une mâchoire d'âne pour massue, & par l'Hercule rasé, il n'entend autre chose qu'Hercule

rongée

rongée des mites, où son petit doigt (†) est plus lourd que sa massue.

CONRADE.

Je vois tout cela, & que la Mode frappe les yeux plus que l'homme même; mais la mode ne t'éblouit-elle pas? Ne t'étourdit-elle pas toi-même? En me parlant d'elle, tu as laissé de côté ton histoire.

BORACHIO.

Nullement. Apprends donc que cette nuit j'ai courtisé Marguerite, Suivante d'Héro, sous le nom de sa Maîtresse; elle m'a tendu la main des fenêtres de son appartement, & m'a fait mille tendres adieux. Je te raconte ceci sans ordre; j'aurois dû d'abord te dire que le Prince, Claudio & mon Maître placés, postés & prévenus par mon Maître Dom Juan, ont vu de loin, dans un coin du verger, cette entrevue amoureuse.

CONRADE.

Et ils croyoient que Marguerite étoit Héro?

rasé & travesti en femme, lorsqu'il étoit chez sa Lydienne & au service d'Omphale, ce qui est bien plus raisonnable.

(†) On n'a pu risquer que cet équivalent, pour le mot Anglais *Cod-piece.*

BORACHIO.

Deux d'entre eux l'ont cru, le Prince & Claudio. Mais mon démon de Maître savoit que c'étoit Marguerite. D'un côté ses sermens qui ont d'abord séduit nos dupes; de l'autre, la nuit obscure qui les a déçus; mais sur-tout mon manège qui confirmoit chaque calomnie inventée par Dom Juan : le moyen de résister à tant de piéges? Aussi, Claudio est-il parti plein de rage, jurant d'aller la joindre demain matin au Temple à l'heure marquée, & là, devant toute l'assemblée, de la déshonorer par le récit de ce qu'il a vu cette nuit, & de la renvoyer honteusement chez elle sans Epoux.

PREMIER GARDE *s'avançant.*

Nous vous saisissons de par le Prince, arrêtez.
(*La Garde les enveloppe.*)

SECOND GARDE.

Appellez notre honorable Commandant. Nous avons ici déterré le plus dangereux complot de fourberie qui se soit jamais vu dans la République.

PREMIER GARDE.

Et un certain *la Mode*, qui est de leur bande;

je le connois, il porte une (†) boucle de cheveux.

CONRADE.

Bourgeois, mes Bourgeois.....

PREMIER GARDE.

On vous forcera bien de faire comparoître votre Chef la Mode, je vous le cautionne.

CONRADE.

Honnêtes Bourgeois.

PREMIER GARDE.

C'eſt parler envain, (§) vous êtes pris; nous allons vous obéir en vous emmenant avec nous.

BORACHIO.

Nous avons bien l'air de trouver un logement commode, au milieu de ces hallebardiers.

CONRADE.

Oui, commode dans un cachot, je vous le garantis. Venez, nous ſommes prêts à vous obéir.

(*La patrouille les entraîne.*)

(†) Alluſion à une mode.

(§) On voit l'impertinente ſottiſe du Guet, qui veut l'emmener, ſans le laiſſer s'expliquer, ni entendre ce qu'il peut dire pour ſa juſtification. *Theobald.*

SCÈNE VII.

*La Scène représente l'Appartement d'*HÉRO*, dans le Palais de* LÉONAT. *Sa parure de noces & ses bijoux brillent de tous côtés.*

HÉRO *s'habille assise devant son miroir.* MARGUERITE & URSULE *la servent.*

HÉRO.

Bonne Ursule, éveillez ma Cousine Béatrice, & priez-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, Madame.

HÉRO.

Vous la presserez de venir me voir.

URSULE.

Il suffit. (*Elle sort.*)

MARGUERITE.

En vérité, je crois que cet autre collier vous siéroit mieux.

HÉRO.

Non, je vous prie, chère Marguerite; je veux prendre celui-ci.

MARGUERITE.

Sur ma parole, il n'eſt pas ſi beau de moitié, & je garantis que votre Couſine ſera de mon avis.

HÉRO.

Ma Couſine eſt une folle, & vous une autre. Je ne veux porter d'autre collier que celui-ci.

MARGUERITE.

J'aime tout-à-fait cette nouvelle coëffure qui eſt là dedans: ſeulement je voudrois les cheveux un tant ſoit peu plus bruns: pour votre robe, elle eſt en vérité du dernier goût; j'ai vu celle de la Ducheſſe de Milan, cette robe qu'on vante tant....

HÉRO.

Elle ſurpaſſe de beaucoup la mienne, dit-on?

MARGUERITE.

Sur ma vie, ce n'eſt qu'un deshabillé auprès de la vôtre. Son étoffe eſt à fonds d'or découpé, brodé en argent. Les paſſemens ſont brochés de perles, les

garnitures & les glands lisérés d'un clinquant bleuâtre. Mais ne me parlez pas de la façon ; pour la délicatesse, la grace, la beauté & le bon goût, la vôtre vaut dix fois la sienne.

HÉRO.

Que Dieu me donne une joie pure à la porter ! Car je sens un étrange poids sur mon cœur.

MARGUERITE.

Il ne sera pas allégé par un homme, je vous jure.

HÉRO.

Fi donc, Marguerite, n'êtes-vous pas honteuse ?

MARGUERITE.

De quoi, Madame ? De parler d'une chose honorable ; le mariage n'est-il pas honorable, même dans un mendiant ? Et le mariage à part, votre futur n'est-il pas un honorable Seigneur ? Vous auriez voulu qu'au lieu d'un homme, sauf votre respect, j'eusse dit, un Epoux ? Dès qu'une mauvaise pensée ne dénature point un discours vrai, je n'offense personne. Y a-t-il du mal à avoir parlé du tendre

fardeau d'un mari ? Aucun, je pense, dès qu'il s'agit d'un mari légitime uni à une femme légitime. Autrement je n'aurois pas hasardé cette expression. Mais demandez plutôt à *Mademoiselle* Béatrice : la voici qui vient.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

BÉATRICE *entre.*

HÉRO.

Bonjour, Cousine.

BÉATRICE.

Bonjour, aimable Héro.

HÉRO.

Ha ! que veut dire ceci ? Vous parlez du ton d'une malade.

BÉATRICE.

Je suis hors de tous les tons, ce me semble.

MARGUERITE.

Entonnez-nous l'air de *lumière d'amour* (†). Il eſt à voix ſeule & ſans refrein; vous chanterez, moi je danſerai.

BÉATRICE.

Oui, vos talons ſont-ils exercés à la meſure de *lumière d'amour*? Oh bien, que votre mari ſe pourvoye de gîtes; vous aurez ſoin qu'il ne manque pas de famille.
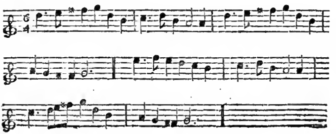
MARGUERITE.

O interprétation maligne! Mais j'en ris, les talons en l'air. (*Elle ſaute.*)

BÉATRICE.

Il eſt près de cinq heures, ma Couſine. Vous

(†) Vieille Chanſon, & ſuivant Hawkins, un antique air de danſe, dont voici les notes.



devriez être déja prête. — Sérieusement, je me sens bien mal. (*Soupirant profondément*) Eh! oh!

MARGUERITE.

Que demande ce soupir: (†) monastère, miroir ou mari?

BÉATRICE.

La lettre qui commence ces trois mots, l'*M.*

MARGUERITE.

Oh! si vous n'avez pas (§) abjuré vos principes, on ne peut plus faire voiles sur la foi des étoiles (†).

BÉATRICE.

Je ne vous entends pas; que veut dire l'étourdie?

MARGUERITE.

Rien du tout; mais Dieu veuille envoyer à chacune de nous le désir de son cœur!

(†) *Hawk*, *Horse or Husband*, qui tous trois commencent par une *H*, faucon, cheval, mari. On a mis l'équivalent.

(§) *Si vous n'êtes pas devenu Turc*, expression vulgaire, pour désigner le changement de fortune ou d'opinion. *Steevens.*

(†) C'est-à-dire, ne plus compter sur rien.

HÉRO.

Ces gants, dont le Comte m'a fait préſent, ont un parfum délicieux. (*Elle les préſente à Béatrice.*)

BÉATRICE.

Je ſuis enrhumée, Couſine, je n'ai point d'odorat.

MARGUERITE.

Fille, & enrhumée ! il a fallu un froid bien piquant.

BÉATRICE.

O Dieu, ayez pitié de nous ! — Depuis quand faites-vous métier d'épigrammes ?

MARGUERITE.

Depuis le jour que vous y avez renoncé, Madame, — Mon eſprit ne me ſied-il pas à ravir ?

BÉATRICE.

On ne le voit pas aſſez ; vous devriez le porter en aigrette ſur votre bonnet. — Sérieuſement je ſouffre.

MARGUERITE.

Procurez-vous un peu de *Carduus Benedictus*, (†)

(†) Alluſion au nom de Bénédic.

& appliquez-le sur votre cœur : c'eſt l'unique remède pour les palpitations.

HÉRO.

Du chardon ! bon Dieu, quelle pointe elle prend pour piquer !

BÉATRICE.

Benedictus ? Pourquoi, *Benedictus*, s'il vous plaît? Vous cachez quelque moralité (†) ſous ce *Benedictus*.

MARGUERITE.

Moralité ? Non, en conſcience, je n'ai point d'intention morale. Je parle tout bonnement du chardon béni. Vous pourriez croire par haſard, que je vous ſoupçonne d'être amoureuſe : non, par Notre-Dame, je ne ſuis pas aſſez folle, pour m'en tenir à ſoupçonner ce que j'entends bien, ni pour chercher à entendre ce que je ſais déja. En vérité, j'aurois beau donner la torture à mon eſprit, pour y ſémer des ſoupçons. Il ſe gardera bien de ſoupçonner jamais

(†) Sens caché, comme la moralité d'une fable, ſuivant Johnſon : & ſuivant Steevens, alluſion aux moralités des premières Pièces dramatiques, qui étoient pleines de mots équivoques & de ſens énigmatiques.

que vous aimiez, ni même que vous puissiez aimer. Cependant, jadis Bénédic fut aussi d'une certaine trempe singulière, & maintenant le voilà tel que le reste des hommes. Il juroit de ne se marier jamais, & pourtant en dépit de son cœur il veut sans façons, (†) tâter aussi du mets commun à tous. A quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore; mais il me semble que vos yeux regardent devant vous*, comme ceux des autres femmes.

BÉATRICE.

Quel pas va cette langue sans frein!

MARGUERITE.

Au galop, je l'avoue; mais du moins va-t-elle au but.

URSULE *accourt.*

Vîte, descendez, Madame: le Prince, le Comte, le Seigneur Bénédic, Dom Juan & tous les jeunes Cavaliers de la ville viennent en corps pour vous accompagner à l'Eglise.

(†) Manger son plat sans murmurer: proverbe qui doit signifier, faire comme les autres, sens de Johnson, lequel n'est point contredit.

HÉRO.

Aidez-moi donc toutes à me parer ; chère Béatrice, bonne Ursule, bonne Marguerite, aidez-moi. (*Ils sortent par un cabinet voisin*).

SCÈNE IX.

Un autre Appartement du Palais de LÉONAT.

LÉONAT *fait signe à* DOGBERRY *&* *à* VERGY *de s'approcher.*

LÉONAT.

Que souhaitez-vous de moi, honnêtes voisins ?

DOGBERRY.

Vraiment, Seigneur, je voudrois avoir avec vous une petite conférence secrette sur une affaire qui vous concerne de près.

LÉONAT.

Abrégez, je vous prie ; vous voyez que les momens me sont chers.

DOGBERRY.

Vraiment, ils le ſont, Seigneur.

VERGY.

Oui, Seigneur, ils le ſont en vérité.

LÉONAT.

Quelle eſt cette affaire, mes dignes amis?

DOGBERRY.

Le bon homme Vergy, Seigneur, entend aſſez paſſablement le fait: vous le voyez vieux; & ſon eſprit n'eſt pas auſſi caſſé que je demanderois à Dieu qu'il le fût; mais en bonne conſcience, il eſt auſſi honnête que les rides croiſées de ſon front (†).

VERGY.

Oui, j'en remercie Dieu, je ſuis auſſi honnête qu'homme vivant qui eſt vieux auſſi, & n'eſt pas plus honnête que moi (§).

(†) Expreſſion proverbiale.

(§) Ce galimathias apparent cache pourtant un ſens moral, & donne à entendre qu'on ſe corrompt en vieilliſſant. La jeuneſſe eſt la ſaiſon des vertus, dit un grand homme, la corruption croît avec les années. Je crois que le plus vieux coquin d'Angleterre en eſt auſſi le plus grand. *Warburton.*

DOGBERRY.

Les comparaifons font odieufes. Au fait, voifin Vergy, au fait.

LÉONAT.

Voifins, vous êtes ennuyeux.

DOGBERRY.

Il plaît à votre Grandeur de le dire ainfi. Mais nous ne fommes que les pauvres Officiers du Duc; & pour ma part, fi j'étois auffi ennuyeux qu'un Roi, je voudrois me dépouiller de tout au profit de votre Seigneurie.

LÉONAT.

De tout votre ennui en ma faveur? Ha, ha.

DOGBERRY.

Oui da, quand j'en aurois mille fois davantage; car j'entends bénir votre nom autant & plus qu'aucun nom de la ville, & quoique je ne fois qu'un pauvre homme, je me réjouis de l'entendre.

VERGY.

Et je m'en réjouis auffi.

LÉONAT.

Enfin, je défirerois favoir ce que vous avez à me dire.

VERGY.

Croyez-nous, Seigneur, notre Garde & nous,

en exceptant votre Seigneurie ici présente, nous avons pris cette nuit un couple des plus fieffés larrons qui soient dans Messine.

DOGBERRY.

Voilà un bon vieillard, Seigneur; il va jaser, jaser, comme on dit. Ah, ah, pitié de nous! Quand l'âge entre dans la tête, l'esprit en sort. Oh! c'est une chose merveilleuse à voir. (†) — C'est bien dit, c'est bien dit, voisin Vergy. (*à l'oreille de Léonat*). Un bon vieux homme. Passez-lui quelque chose. Allons, Dieu est un bonhomme (§). Si deux hommes montent un cheval, il faut qu'il y en ait un qui soit en croupe, & celui qui est sur la selle, ne doit pas le mépriser. (†) C'est un chrétien, un homme

(†) Mot à mot, c'est un monde de voir! Expression usitée. *Steevens.*

(§) Expression d'une ancienne moralité. *Steevens.*

(†) Cette expression n'est pas déplacée & sans un sens. Dogberry, qui dans la vanité de son grand esprit, parle pour son voisin, observe que ce premier rang ne peut être occupé que par un seul, & que l'heureux mortel qui s'y trouve, ne doit pas mépriser son inférieur.

Shakespeare peut avoir emprunté cette image du cachet des Templiers, dont la devise étoit deux hommes montés sur un même cheval. *Steevens.*

de

de bien, je vous jure, autant que pas un de ceux qui goûtent du pain. Louons Dieu de tout : hélas, bon voisin, tous les hommes ne sont pas égaux.

LÉONAT.

En effet, voisin, il vous est trop inférieur en mérite.

DOGBERRY.

Ce sont des dons qui viennent du Ciel.

LÉONAT.

Je suis forcé de vous quitter.

DOGBERRY.

Un mot encore, bon Seigneur; notre Garde a cette nuit saisi deux voleurs de grande espérance, je vous jure. Nous voudrions les voir ce matin examinés devant votre Seigneurie.

LÉONAT.

Examinez-les vous-mêmes, & vous me remettrez votre rapport. Je suis trop pressé maintenant, comme vous pouvez bien juger.

DOGBERRY.

Oui, oui, nous suffirons bien.

LÉONAT.

Goûtez de mon vin avant de sortir, & portez

vous bien. (*Il les recommande à un serviteur qu'il charge d'en prendre soin.*)

[*Un de ses Officiers entre.*]

On n'attend plus que vous, Seigneur ; venez donner votre fille à son époux.

LÉONAT.

Je cours joindre l'assemblée: me voilà prêt. (*Léonat & le Messager sortent.*)

DOGBERRY.

Allez, bon compagnon, allez trouver Georges Charbon ; qu'il apporte à la géole sa plume & son encrier de corne. Nous sommes chargés d'examiner ces deux hommes.

VERGY.

Il nous le faut faire avec prudence.

DOGBERRY.

Nous n'y épargnerons pas l'esprit, je vous jure. (*Touchant son front avec son doigt.*) Il y a ici quelque chose qui saura bien en prendre quelques-uns par contumace. Ayez seulement le savant écrivain pour coucher par écrit notre prudence, & venez-moi joindre à la géole. (*Ils sortent.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène repréſente une Egliſe, dont l'Autel eſt éclairé de cierges. Le Père FRANCISQUE *eſt au portail en habits ſacerdotaux, & accompagné de ſes Aſſiſtans.*

HÉRO & CLAUDIO, *vêtus de leurs habits de nôces;* DOM PÉDRE, LÉONAT, DOM JUAN, BÉNÉDIC, ANTONIO & BÉATRICE *les accompagnent, ſuivis d'une foule de peuple.*

LÉONAT.

VÉNÉRABLE Franciſque, ne perdons point de tems: Bornez-vous au rituel concis & ſimple du mariage. Vous leur expoſerez enſuite leurs devoirs mutuels.

(*Le Religieux entre dans l'Eglise, & passe dans le Sanctuaire. Les deux futurs Epoux vont se mettre à genoux aux deux côtés du balustre. Tout le monde s'agenouille derrière eux. On fait silence.*)

LE RELIGIEUX *à Claudio.*

Vous venez ici, Seigneur, pour vous unir à cette fille ?

CLAUDIO.

Non.

LÉONAT.

Il vient pour être uni à elle : le droit de les unir n'appartient qu'à vous, Ministre de l'Eglise.

LE RELIGIEUX.

Madame, vous venez ici pour être mariée à cet homme ?

HÉRO.

Oui.

LE RELIGIEUX *d'un ton solemnel.*

Si l'un ou l'autre de vous connoît quelque empêchement secret qui s'oppose à votre alliance, sur le salut de vos ames, je vous somme de le déclarer.

CLAUDIO.

En connoissez-vous quelqu'un, Héro ?

HÉRO.

Aucun, Seigneur.

LE RELIGIEUX.

Et vous, Comte, en connoiſſez-vous?

LÉONAT.

J'oſe me charger de ſa réponſe; aucun. (*On apporte le baſſin dans lequel eſt l'anneau nuptial; Héro ôte ſes gants pour le recevoir.*)

CLAUDIO.

Que n'oſent point les hommes? Que ne peuvent-ils pas faire? Que ne font-ils pas chaque jour, ſans ſe douter de ce qu'ils font?

BÉNÉDIC *bas & derrière.*

Quoi? déja de piteuſes exclamations! Oh, parbleu, pour aujourd'hui du moins, donnez-nous-en de joyeuſes. (*Franciſque préſente l'anneau à Claudio, & lève la main pour bénir les époux.*)

CLAUDIO.

Prêtre, ſuſpendez.—Vous, père de cette jeune perſonne, me donnez-vous votre fille d'une volonté libre & ſans contrainte?

LÉONAT.

Auſſi librement, mon fils, que Dieu me la donna à ſa naiſſance.

CLAUDIO.

Et qu'ai-je en retour, moi, à vous offrir, qui puiſſe dignement balancer ce don précieux & rare?

DOM PÉDRE.

Rien, ſinon de le reſtituer à la main qui vous l'offre.

CLAUDIO.

Cher Prince, vous m'enſeignez une noble gratitude. Tenez, Léonat, reprenez ici votre fille; ne donnez point à votre ami ce fruit âmer & corrompu; elle n'eſt que l'enſeigne & le maſque de l'honneur. Regardez la tous! Qui ne la diroit pure à ſa rougeur virginale? O de quelle pudeur ſéduiſante, de quelle empreinte de vérité le vice adroit ſait couvrir ſes joues? Ces couleurs de l'innocence dont ſe peint ſon viſage, ne ſemblent-elles pas une caution modeſte, qui dépoſe en faveur de ſa vertu ingénue? Parlez, vous tous qui la voyez; ne jureriez-vous pas à cet extérieur, qu'elle eſt intacte encore? — Non, elle ne l'eſt point. Elle a connu l'ardeur brûlante d'une couche criminelle. Sa rougeur eſt la

confcience de fa faute & non l'emblême de fa modeftie.

LÉONAT *interdit.*

Que prétendez-vous, Seigneur ?

CLAUDIO.

N'être pas marié, ne pas unir mon ame au fort d'une impudique avérée.

LÉONAT *joignant les mains.*

Cher & digne Seigneur, fi l'ayant éprouvée vous-même, vous avez vaincu les réfiftances de fa jeuneffe, & triomphé de fon innocence.....

CLAUDIO.

Je vois ce que vous allez dire. — *Si vous avez triomphé d'elle, fes embraffemens s'adreffoient à l'homme réputé fon mari.* — Ainfi, Léonat, vous pourriez pallier fa foibleffe anticipée. — Non, Léonat, je ne la tentai jamais par un mot trop libre. Comme un frère auprès de fa fœur, je lui montrois, avec un timide refpect, la fincérité d'un amour pur & délicat.

HÉRO *avec la pâleur de la mort.*

Et jamais vous ai-je paru me conduire autrement avec vous?

CLAUDIO.

Maudite soit votre apparence, je n'y croirai jamais : vous me semblez telle que la Vestale dans son Temple, chaste comme le bouton avant que l'air ait aspiré sa fleur ; mais votre sang brûle de feux impurs, plus que celui de Vénus, ou de ces sauvages & lascives créatures, qui rugissent dans la fièvre de leurs désirs.

HÉRO.

Claudio jouit-il de sa raison, lorsqu'il tient ce discours étrange ?

LÉONAT *à Dom Pédre.*

Généreux Prince, vous ne dites rien.

DOM PÉDRE.

Que pourrois-je dire ? Je reste confus & déshonoré par les soins que j'ai pris, pour unir mon digne ami à une bannale courtisanne.

LÉONAT.

Ces mots sont-ils réellement proférés à mon oreille, ou suis-je égaré dans un songe ?

DOM JUAN.

Ils le sont réellement, Seigneur, & les faits sont vrais.

HÉRO.

Vrais! ô Dieu!

BÉNÉDIC.

Ceci n'a pas un air de noces.

CLAUDIO *se levant.*

Léonat, ſuis-je debout ici? Eſt-ce là le Prince, & là ſon frère? Ce front eſt-il celui d'Héro? Avons-nous l'uſage de nos yeux?

LÉONAT.

Tout n'eſt que trop réel. Qu'en voulez-vous conclure?

CLAUDIO.

Laiſſez-moi adreſſer une ſeule queſtion à votre fille, & par ce pouvoir paternel & naturel que vous avez ſur elle, commandez-lui de répondre avec vérité.

LÉONAT *à Héro.*

Comme vous êtes ma docile enfant, je vous l'ordonne.

HÉRO.

O Dieu, défendez-moi. Comme je ſuis environnée d'ennemis! A quel interrogatoire ſuis-je donc ſoumiſe?

CLAUDIO.

A répondre fidèlement au nom que vous portez.

HÉRO.

Ce nom n'eſt-il pas Héro ? Qui peut le flêtrir d'un juſte reproche ?

CLAUDIO.

Héro elle-même peut d'un mot anéantir la vertu d'Héro. Quel homme s'entretenoit la nuit dernière avec vous, penchée ſur votre fenêtre, entre minuit & une heure ? Maintenant, ſi vous êtes chaſte, répondez à cette queſtion.

HÉRO.

A cette heure-là, Seigneur, je n'ai parlé à aucun homme.

DOM PÉDRE.

Ainſi le titre de Vierge n'eſt plus à vous. — Je ſuis affligé, Léonat, que vous ſoyez forcé de m'entendre : ſur mon honneur, moi, mon frère & ce Comte outragé, nous l'avons vue, nous l'avons entendue la nuit dernière. A cette heure même, elle parloit de ſa fenêtre à un vil ſubalterne, vil en effet, mais qui avec une franchiſe ſans frein a fait l'aveu des ſecrettes entrevues & privautés qu'ils ont eues mille fois enſemble.

DOM JUAN.

Fi! Elles ſont de nature à n'être pas nommées. Seigneur, on ne peut les redire. La langue ne fournit pas d'expreſſion aſſez voilée, pour les rendre ſans ſcandale, ou les faire ſoupçonner. Ainſi, belle enfant, je ſuis fâché de vos nocturnes égaremens. (*Héro couvre ſon viſage de ſes mains.*)

CLAUDIO.

O Héro, quel prodige n'aurois-tu pas été, ſi la moitié des graces & des vertus que je vois briller dans tes traits, eût été placée autour de tes penſées & de ton cœur! Mais, adieu, trop vile.... ah! trop belle.... adieu, fille belle & pure aux regards, mais impure & impie dans l'ame. Tu ſeras cauſe que je fermerai toutes les portes de mon cœur à l'amour, & que le ſoupçon veillera ſuſpendu ſur mes paupières, pour épier toujours le mal dans la beauté; non, jamais la beauté ne retrouvera de charmes aux yeux de Claudio. (*Héro s'évanouit, & tombe.*)

LÉONAT.

De tous vos poignards, aucun n'a-t-il une pointe pour moi?

BÉATRICE.

Hélas! chère Coufine; quoi! Vous fuccombez fans connoiffance!

DOM JUAN.

Allons, retirons-nous. — Ses actions dévoilées au grand jour ont interdit & confondu fes fens. (*Dom Pédre, Dom Juan & Claudio fortent, emmenant le peuple. Béatrice fait quelques pas à leur fuite, & revient.*)

SCÈNE II.

BÉNÉDIC.

Hé bien, fon état? — Comment eft-elle?

BÉATRICE.

Morte, je crois. Du fecours, mon oncle! — Héro! hé bien, Héro! — Mon oncle! — Seigneur Bénédic! Francifque!

LÉONAT.

O mort, ne retire point ta main appéfantie fur elle! Ton drap funéraire eft le voile le plus favorable pour couvrir fa honte.

BÉATRICE.

Hé bien, chère Cousine? mon Héro!

LE RELIGIEUX.

Prenez courage, Madame. (*Ici Héro revient à elle-même & regarde autour d'elle.*)

LÉONAT.

Quoi, tu t'ouvres les yeux!

LE RELIGIEUX.

Hé, pourquoi ses yeux craindroient-ils la lumière?

LÉONAT.

Pourquoi? Ces murs, cette terre, tout ne crie-t-il pas *infamie sur elle*. Peut-elle nier un crime, que son sang agité révèle? Oh! ne reviens pas à la vie, Héro, referme tes yeux. Car, si je pouvois penser que tu ne dusses pas bientôt mourir, si je croyois en toi le principe de la vie plus fort que le sentiment de ta honte; moi-même venant au secours de tes remords, je me joindrois à eux pour trancher ta vie. — Hélas! je m'affligeois de n'avoir qu'une enfant... Hélas! je reprochois à la nature d'être trop avare pour moi dans la distribution de ses dons! — Oh! j'ai trop d'une fille: pourquoi eus-je une

fille! Pourquoi fus-tu jamais aimable à mes yeux? — Pourquoi d'une main charitable n'ai-je pas recueilli à ma porte, & adopté la lignée de quelque mendiant? Si elle se fût ainsi souillée & plongée dans l'infamie, j'aurois pu me consoler & dire : « Ce n'est point une portion de moi-même. Ce germe » de vie lui vient d'un sang inconnu & qui m'est étranger. » Mais mon propre enfant, ma fille, elle que j'aimois; ma fille, que je vantois sans cesse; ma fille dont j'étois si fier, au point que m'oubliant moi-même, je ne comptois plus & ne m'estimois plus qu'en elle.... Oh! elle est tombée dans un abîme de fange & d'opprobre, dont les flots de l'océan entier ne pourroient pas la laver. Rien ne peut plus arrêter la corruption qui fermente dans ses veines. (†)

BÉNÉDIC.

Seigneur, Seigneur, modérez-vous; pour moi, je suis si pétrifié d'étonnement, que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

Oh! sur le salut de mon ame, on calomnie ma Cousine.

(†) L'amère douleur du père est bien peinte dans cette Scène, & le caractère du Religieux, homme sage, éclairé par sa longue expérience & plein d'humanité, convient bien à un Ministre de l'Eglise.

BÉNÉDIC.

Madame, partagiez-vous ſon lit la nuit dernière?

BÉATRICE.

Non, je l'avoue; non, quoique juſqu'à cette nuit fatale j'aie été depuis douze mois ſa compagne de lit.

LÉONAT.

Honte, honte confirmée! Oh! l'affreuſe conviction que m'avoit déja imprimée une main de fer, ſe grave plus profondément encore; les deux Princes voudroient-ils mentir? Claudio auroit-il menti, lui à qui elle fut ſi chère, que parlant de ſa faute, il répandoit ſur elle des flots de larmes. — Ecartez-vous d'elle, laiſſez-la mourir.

LE RELIGIEUX.

Ecoutez-moi un moment. Je n'ai gardé ſi long-tems le ſilence & laiſſé un libre cours à cette ſcène d'infortune, que pour obſerver la jeune perſonne. J'ai vu mille impreſſions ſoudaines de ſon ame émue faire monter la rougeur ſur ſon viſage, & ces rougeurs s'effacer auſſitôt ſous la blancheur pure d'une innocence angélique & ingénue. Bientôt un feu brillant a éclaté dans ſes yeux, comme pour anéan-

tir les soupçons que les deux Princes jettoient sur son innocence virginale. Traitez-moi d'insensé, méprisez mes études, mes observations, qui du sceau de l'expérience confirment ce que j'ai vu. Ne vous fiez plus à mon âge, à mon ministère, à mon état, à ma sainte mission, s'il n'est pas vrai que cette jeune Dame n'est ici qu'une victime innocente, opprimée sous l'erreur de quelque méprise cruelle.

LÉONAT.

Non, mon digne Religieux, cela ne peut être. Vous voyez que la seule étincelle de pudeur qui lui reste, est de ne pas vouloir ajouter l'horreur du parjure à son crime. Elle ne le désavoue pas. Pourquoi cherchez-vous donc à couvrir d'excuses la vérité qui se montre toute nue?

LE RELIGIEUX.

Madame, quel est l'homme (†) qu'on vous accuse d'aimer?

(†) Cette question du Religieux est très-subtile, & faite pour démasquer Héro, si elle eût été coupable. Pendant toute l'accusation, on n'avoit nommé aucuns noms; mais le Religieux présume que dans le trouble extrême, où l'outrage de son Amant avoit jetté Héro, elle ne peut ni remarquer, ni se souvenir qu'on

HÉRO.

HÉRO.

Ils le connoissent, ceux qui m'accusent; moi, je n'en connois aucun; & si aucun homme vivant m'est connu d'une manière que la modestie n'avoue pas, puisse toute miséricorde être refusée à mes fautes! O mon père, prouvez qu'à des heures indues un homme s'entretint jamais avec moi, ou que la nuit passée je me sois prêtée à un commerce de paroles avec aucune créature; & alors renoncez-moi, haïssez-moi, tourmentez-moi jusqu'à la mort.

LE RELIGIEUX.

Les Princes & Claudio sont aveuglés par quelque erreur étrange.

BÉNÉDIC.

Deux des trois tiennent aux plus strictes loix de l'honneur, & si leur prudence est trompée sur le fait,

---

n'a nommé personne pour son Amant caché, & à cette question soudaine, elle pouvoit se trahir & le nommer elle-même. L'adresse de cette question captieuse, justifie le caractère de sagesse & d'expérience que Shakespeare donne à ce Religieux, & montre sa connoissance du cœur humain, comme elle éclate aussi dans le conseil & le plan de conduite, que le même Religieux trace au père, pour découvrir tôt ou tard la vérité. *Warburton & Mrs Griffith.*

la fraude qui leur en impose, eſt ſortie du cerveau de Dom Juan le bâtard, dont l'eſprit travaille ſans relâche à ourdir des ſcélérateſſes.

LÉONAT.

Je n'en ſais rien. Si ce qu'ils diſent d'elle, eſt la vérité, ces mains la déchireront en pièces. Mais s'ils outragent ſon honneur, le plus fier d'entr'eux en répondra à ſon père. Le tems n'a pas encore aſſez épuiſé la chaleur de mon ſang: l'âge n'a pas aſſez conſumé les reſſources de mon eſprit, la fortune n'a pas encore aſſez ravagé mes moyens, & la conduite de ma vie n'a pas aſſez mérité de me priver de mes amis, que je ne puiſſe encore, réveillé par cette cauſe, réunir la force de mon corps, les reſſources de mon eſprit, & l'élite de mes amis, pour faire payer à ces barbares tout le prix que mérite ce ſanglant outrage.

LE RELIGIEUX.

Voyez l'affaire d'un œil plus calme, & laiſſez-vous guider par mes conſeils. Les Princes en ſortant ont vu votre fille laiſſée pour morte. Dérobez-la quelque tems à tous les yeux, & publiez qu'elle eſt morte en effet; étalez tout l'appareil du deuil, ſuſpendez à l'ancien monument de votre famille de lugubres

Epitaphes, en observant tous les rites qui appartiennent à des funérailles.

LÉONAT.

Quel effet produira ma feinte? Qu'en résultera-t-il?

LE RELIGIEUX.

Le voici. Cet expédient bien conduit changera la calomnie en remords & en pitié, & c'eſt déja un bien. Mais ne bornez pas-là tout le fruit que j'eſpère de ce moyen étrange. J'eſpère en faire naître un plus grand avantage. Mourant, comme nous devons le ſoutenir, au moment même qu'elle ſe vit accuſée, elle ſera regrettée, plainte, excuſée de tous ceux qui apprendront ſon ſort; car telle eſt la nature de l'homme. Ce que nous avons, nous ne l'eſtimons pas ſon prix, tant que nous en jouiſſons: mais s'il vient à nous manquer, ſi nous le perdons, alors nous enflons ſa valeur réelle; alors nous découvrons des vertus, que la poſſeſſion ne nous montroit pas, tandis que ce bien étoit à nous. C'eſt ce qui arrivera à Claudio. Quand il apprendra qu'elle eſt morte, foudroyée de ſes paroles; l'image de Héro vivante ſe gliſſera doucement dans les méditations de ſa penſée, & chaque trait de ſon viſage,

chaque beauté de sa personne se présenteront devant son imagination, plus ornés de graces, plus touchans, plus délicats & plus animés, que quand elle vivoit en effet. Alors il pleurera, si jamais l'Amour se fit sentir à son cœur; il souhaitera ne l'avoir pas accusée, oui, il le souhaitera; crût-il même à la vérité de son accusation. Laissons ce moment arriver, & ne doutez pas que le succès ne reçoive des événemens une forme plus heureuse, que je ne puis la leur prêter dans mes conjectures. Mais si toute ma prévoyance alloit être démentie par l'issue, du moins le trépas supposé de votre fille assoupira tout-à-fait l'étonnement & la rumeur de son infamie; & si notre espérance est trompée, vous pouvez user du remède le plus convenable à sa réputation blessée. Dévouez-la à la vie recluse & monastique, loin des regards, loin des langues malignes, loin des reproches & du souvenir des hommes.

BÉNÉDIC.

Seigneur Léonat, déférez à l'avis de ce respectable Religieux. Quoique vous connoissiez ma prévention & mon zèle pour notre Prince, & pour Claudio; j'atteste l'honneur que j'agirai dans cette affaire avec autant de discrétion & d'intégrité, que votre ame agiroit pour les intérêts de votre corps.

LÉONAT.

Dans ces flots de douleur où je nage, je m'attache au fil le plus frêle qui s'offre à me conduire (†).

LE RELIGIEUX.

Votre consentement est sage. Sortons de ce lieu sans délai. Aux maux étranges il faut un traitement étrange comme eux. Venez, Madame, mourez pour vivre. Ce jour de nôces n'est que différé peut-être; sachez prendre patience & souffrir. (*Ils sortent.*)

(†) Cette expression est remarquable, & puisée dans la vérité de la Nature. Un homme accablé par le malheur, s'attache avidement au premier espoir de soulagement qui lui est offert, & croit à toute promesse. Quand on n'a plus de confiance en soi-même, on est bien aise de se reposer sur quiconque entreprend de nous guider. *Johnson.*

SCÈNE III.

BÉATRICE & BÉNÉDIC *demeurent.*

BÉNÉDIC.

Béatrice, ne vous ai-je pas vu pleurer pendant toute cette ſcène ?

BÉATRICE.

Oui, & je pleurerai long-tems encore.

BÉNÉDIC.

C'eſt ce que je déſire qui ne ſoit pas.

BÉATRICE.

Vous n'avez nulle raiſon de vous y intéreſſer : je pleure d'après mon propre ſentiment.

BÉNÉDIC.

Sérieuſement je crois que votre belle couſine eſt outragée.

BÉATRICE.

Ah ! combien mériteroit de moi l'homme qui voudroit lui faire juſtice !

BENEDIC.

Eſt-il quelque moyen de vous donner cette preuve d'amitié ?

BÉATRICE.

Un moyen bien facile; mais de pareils amis, il n'en eſt point.

BÉNÉDIC.

Ce que vous demandez, un homme le peut-il faire?

BÉATRICE.

C'eſt l'office d'un homme, mais vous n'êtes point cet homme.

BÉNÉDIC.

Je n'aime rien dans le monde autant que vous: Cela ne vous paroît-il pas étrange ?

BÉATRICE.

Auſſi étrange pour moi, que la choſe que j'ignore. Je pourrois auſſi aiſément vous dire, que je n'aime rien autant que vous. Mais ne m'en croyez point, & pourtant je ne dis pas un menſonge: je n'avoue rien; je ne nie rien. (*Elle ſoupire.*) Je m'afflige pour ma couſine.

BÉNÉDIC.

J'en jure par mon épée; vous m'aimez, Béatrice.

BÉATRICE.

Ne jurez point par elle, de peur que le parjure ne fût trop difficile à digérer.

BÉNÉDIC.

Je jure par elle, que vous m'aimez, & je la ferai dévorer toute entière, à qui dira que je ne vous aime point.

BÉATRICE.

Croyez-moi, rappellez cette parole échappée de votre bouche.

BÉNÉDIC.

Jamais; quelque effort qu'on fît, pour me la faire rétracter. Je proteste, que je vous aime.

BÉATRICE.

Hélas! que Dieu me pardonne donc!.....

BÉNÉDIC.

Quelle offense, chère Béatrice?

BÉATRICE.

Vous m'avez bien heureusement coupé la parole; j'étois sur le point de protester aussi que je vous aime.

BÉNÉDIC.

Ah! faites cet aveu de tout votre cœur.

BÉATRICE.

Mon cœur eſt ſi occupé de vous aimer, qu'il ne lui reſte pas de voix pour vous le dire.

BÉNÉDIC.

Allons, commandez-moi tout pour vous ſervir.

BÉATRICE.

Tuez Claudio.

BÉNÉDIC *ſurpris.*

Ah! — Non... pour les tréſors de l'Univers.

BÉATRICE.

Vous m'aſſaſſinez par ce refus; adieu.

BÉNÉDIC.

Arrêtez, chère Béatrice.

BÉATRICE.

Je ſuis déja diſparue de votre cœur, quoique préſente encore à vos yeux. — Vous n'avez pas une étincelle d'amour. — Non, je vous prie, laiſſez-moi partir.

BÉNÉDIC.

Béatrice.

BÉATRICE.

Décidément je veux sortir.

BÉNÉDIC.

Il faut que nous soyons amis auparavant.

BÉATRICE.

Il vous est bien plus aisé d'oser vous offrir à moi pour ami, que d'oser combattre mon ennemi.

BÉNÉDIC.

Claudio est-il votre ennemi ?

BÉATRICE.

N'est-il pas devenu le plus lâche des scélérats ; celui qui a calomnié, insulté, déshonoré ma parente? Oh, que je fusse un homme! — Quoi la mener, la conduire lui-même à l'autel, jusqu'au moment où leurs deux mains alloient s'unir ; & alors par une accusation publique, par une calomnie déclarée, avec une rage effrénée, la.... Dieu, que ne suis-je un homme! Je voudrois lui dévorer le cœur dans la place publique (†).

(†) Ce discours est plein d'une noble & généreuse indignation, & il doit passer dans l'ame des Lecteurs de mon sexe, comme il passe dans la mienne, & ce sentiment est une preuve

BÉNÉDIC.

Ecoutez-moi, Béatrice.

BÉATRICE.

Elle, s'être entretenue avec un homme à sa fenêtre! Oh comme cela est bien vraisemblable!

BÉNÉDIC.

Mais, Béatrice....

BEATRICE.

Tendre Héro! Elle est injuriée, trahie, perdue

BÉNÉDIC.

Béat....

BÉATRICE.

Eux, des Princes & des Comtes (†)! Vraiment,

que notre sexe n'est pas aussi amant de la calomnie & de la honte d'autrui, qu'on l'en accuse. Il y a des femmes, il est vrai, qui peuvent aimer qu'on calomnie l'honneur des autres femmes; mais c'est qu'elles ont elles-mêmes un intérêt à voir déprimer l'opinion de leur chasteté; ainsi ce n'est point un vice du sexe, mais une foiblesse particulière à quelques individus. Ce penchant à la médisance, n'est ni féminin ni masculin. Il appartient également aux deux sexes. *Mrs Griffith.*

(†) *County*, étoit anciennement un terme générique pour exprimer un Noble. *Steevens.*

beau témoignage de Princes; de beaux automates de Nobles (†)! En vérité, un fort aimable Galant! Oh si je pouvois pour l'amour de lui, changer de sexe! Ou si j'avois un ami qui voulût se montrer un homme pour l'amour de moi!... Mais l'homme s'est évanoui: il ne reste de lui que des grimaces & de vaines politesses. La valeur est dégénérée en complimens faux; & des hommes & des Nobles, il ne reste plus que la langue. Pour être aussi vaillant qu'Hercule, on n'a besoin aujourd'hui que de savoir mentir, & de jurer ensuite, pour appuyer son mensonge. — Tous mes vœux ne sauroient changer mon sexe. Je resterai donc femme, pour mourir de ma douleur.

BÉNÉDIC.

Arrêtez, généreuse Béatrice. Par ce bras, je vous aime.

BÉATRICE.

Au lieu de jurer par lui, employez pour l'amour de moi votre bras à un autre usage.

BÉNÉDIC.

Croyez-vous dans le fond de votre ame, que Claudio ait calomnié la jeune Héro?

(†) Mot à mot, un beau Noble fait de sucre, *Steevens*.

BÉATRICE.

Oui : je ne ſuis pas plus sûre d'avoir une ame & une penſée.

BÉNÉDIC.

Il ſuffit. Ma parole eſt engagée. Je prétends le défier. — Je baiſe votre main & vous quite. (*Tenant la main de Béatrice.*) Oui : j'en atteſte cette main ; Claudio me rendra un compte bien rigoureux de ſon action. Fondez vos idées ſur moi, parce que vous apprendrez de mes faits. — Allez conſoler votre couſine. Je dois aſſurer qu'elle eſt morte... c'eſt aſſez. Adieu. (†) (*Ils ſortent.*)

(†) Il me ſemble que le Poëte a montré beaucoup d'art & d'adreſſe dans cette Scène. Béatrice engage ici ſon Amant à venger l'affront fait à ſa couſine Héro, & ſans cet incident très-naturel, il n'eût pas été poſſible, d'après le caractère donné à Béatrice, qu'elle eût avec vraiſemblance avoué ſon amour pour Bénédic, malgré toute l'intrigue qui avoit préparé cet aveu ; ſur-tout lorſque l'hiſtoire de ſa paſſion pour Bénédic n'étoit qu'une fable : & cependant c'eſt de cet aveu que dépendoit tout le ſuccès de l'intrigue entre elle & Bénédic. Car ſi elle n'eût pas ici fait l'aveu de ſon amour, ils n'auroient pas tardé à découvrir le tour qu'on leur avoit joué à tous deux, & alors le projet de les unir & de les marier enſemble eût entiérement échoué : jamais elle n'auroit avoué une paſſion, qu'on ne lui

SCÈNE IV.

La Scène représente une Prison.

DOGBERRY *&* VERGY (†) *paroissent avec le* BAILLI *de la Ville & le* SACRISTAIN*; les deux derniers en robe.*

BORACHIO *&* CONRADE *sont devant eux.*

LE BAILLI.

Toute notre compagnie comparoît-elle enfin ?

DOGBERRY.

Vîte un coussin & une chaise à bras pour le Sacristain.

LE SACRISTAIN.

Quels sont les malfaiteurs ?

VERGY.

Vraiment, c'est moi-même & mon camarade.

---

avoit inspirée que par une supercherie, si son violent désir de venger sa cousine ne lui avoit fait quitter tout d'un coup son humeur bisarre & capricieuse. *Warburton.*

(†) Kempt & Kowley, deux célèbres Acteurs du tems, jouoient ces deux rôles.

DOGBERRY.

Oui, cela eſt certain. — Nous ſommes commis pour examiner le procès.

LE SACRISTAIN.

Mais quels ſont les coupables qui doivent être examinés? Faites-les avancer devant le Juge.

LE BAILLI.

Oui, qu'ils s'avancent devant moi. Ami, quel eſt votre nom?

BORACHIO.

Borachio.

LE BAILLI.

Je vous prie: mettez en écrit *Borachio*. — Et le vôtre, bon ſujet?

CONRADE.

Je ſuis Gentilhomme, & nommé Conrade.

LE BAILLI.

Mettez en écrit *M. le Gentilhomme Conrade*. — Beaux galans, ſervez-vous Dieu?

BORACHIO, CONRADE.

Nous l'eſpérons bien.

LE BAILLI.

Mettez par écrit, qu'ils eſpérent bien ſervir Dieu,

& écrivez *Dieu* le premier. Car à Dieu ne plaiſe, que Dieu marche après de pareils félons! Camarades, il eſt déja prouvé que vous ne valez guères mieux que de fieffés brigands, & l'on en ſera bientôt au point de le croire. Que répondez-vous pour votre défenſe?

CONRADE.

D'abord, que nous ne ſommes point ce que vous dites.

LE BAILLI.

Voilà un merveilleux & ruſé coquin, je vous l'aſſure. — Mais je veux le ſuivre de près (*à Borachio.*) Vous, le bon ſujet, venez ici: un mot à l'oreille. Je vous dis, qu'on vous croit tous deux des brigands fieffés.

BORACHIO.

Moi, je vous répondrai, que nous ne ſommes point ce que vous dites.

LE BAILLI.

Allons, ſéparez-les. Devant Dieu! ils n'ont qu'une réponſe concertée pour deux (†). Avez-vous mis en écrit, *qu'ils ne ſont point ce que vous dites.*

(†) Ce trait eſt fort plaiſant; le Bailli dit aux priſonniers qu'ils ſont des coquins, & parce qu'ils nient qu'ils ſoient tels, réponſe

LE SACRISTAIN.

LE SACRISTAIN.

Meſſire Bailli, vous ne prenez pas le chemin de les examiner. Vous devriez faire appeller le Guet, & entendre leurs dénonciateurs.

LE BAILLI.

Oui, ſans doute, c'eſt la voie la plus courte; qu'on faſſe comparoître la Garde. (*On fait venir la Garde.*) Bourgeois, je vous ſomme au nom du Prince, de déclarer votre accuſation contre ces hommes.

PREMIER GARDE.

Sauf votre reſpect, cet honnête homme a dit que Dom Juan, le frère du Prince, étoit un ſcélérat.

LE BAILLI.

Mettez en écrit, *le Prince Dom Juan un ſcélérat;* ce n'eſt ni plus ni moins qu'un parjure. Appeller le frère d'un Prince un ſcélérat!

BORACHIO.

Meſſire Bailli.

fort naturelle, il en conclut un concert entre eux, une colluſion frauduleuſe, & il demande qu'on écrive cette réponſe, comme une preuve qu'ils ſont coupables. *Hawkins.*

LE BAILLI.

Je vous prie, camarade, ſilence. Votre regard me déplaît, je vous le déclare.

LE SACRISTAIN *à la Garde.*

Que lui avez-vous entendu dire de plus ?

SECOND GARDE.

Pareillement, qu'il a reçu de Dom Juan mille ducats pour accuſer fauſſement la Demoiſelle Héro.

LE BAILLI.

Ceci eſt un brigandage de nuit, comme jamais il ne s'en commit.

DOGBERRY.

Oui, par la Croix ! c'en eſt un.

LE SACRISTAIN.

Gardes, qu'a-t-il dit de plus ?

PREMIER GARDE.

Et que le Comte Claudio avoit réſolu, d'après le propos qu'il lui avoit entendu tenir, de faire affront à Héro devant toute l'aſſemblée, & de ne pas l'épouſer.

LE BAILLI.

O ſcélérat, tu ſeras condamné pour ce fait à *la Rédemption* éternelle.

LE SACRISTAIN.

Et quoi encore ?

SECOND GARDE.

C'eſt là tout.

LE SACRISTAIN.

C'en eſt plus, Meſſieurs les gens de bien, que vous n'en pouvez nier. Le Prince Dom Juan s'eſt ſecrettement évadé ce matin; c'eſt ainſi qu'Héro fut accuſée & refuſée, & l'on dit que l'infortunée en eſt morte de douleur. Meſſire Juge, faites garder & conduire ces hommes devant Léonat. Je vais les précéder, & lui montrer leur interrogatoire. (*Il ſort.*)

DOGBERRY.

Allons aux opinions ſur leur ſort.

VERGY.

Qu'on les enchaîne. (*Dogberry s'avance pour les enchaîner.*)

CONRADE.

Retire-toi, miſérable.

DOGBERRY.

O Dieu de ma vie, où eſt le Sacriſtain, pour mettre en écrit que l'*Officier du Prince eſt un miſérable.* Inſolent! allons, garottez-les.

CONRADE.

Va, tu n'es qu'un ſtupide, une brute.

DOGBERRY.

Ne ſuſpectez-vous pas ma place, ne ſuſpectez-vous pas mon âge? Oh! que n'eſt-il ici pour écrire, que *je ſuis une brute?* Mais, compagnons, ſouvenez-vous-en, que *je ſuis une brute.* Quoique cela ne ſoit point écrit, n'oubliez pas pourtant, que *je ſuis une brute.* Toi, méchant, tu es plein de *pitié*, comme on le prouvera par bon témoignage. Je ſuis un homme ſage & ſenſé, & qui plus eſt, un Officier, & qui plus eſt encore, un Bourgeois établi, auſſi-bien taillé qu'aucun qui ſoit dans Meſſine; une tête qui connoît la loi, un homme qui eſt riche aſſez, entends-tu, & qui a ſouffert des pertes, & qui a deux robes à lui & tout ce qui ſuit à l'avenant. Emmenez, emmenez-le. Oh! que n'a-t-on écrit, que *je ſuis une brute?*

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est devant le Palais de LÉONAT.

LÉONAT & ANTONIO.

ANTONIO.

Si vous menez long-tems cette vie, vous vous donnerez la mort, & il n'est pas sage de vous liguer ainsi avec le chagrin, & de travailler avec lui à vous détruire vous-même.

LÉONAT.

De grace, cessez vos conseils, ils passent dans mon oreille avec aussi peu de fruit, que l'eau tombant dans le crible. Ne me donnez plus d'avis, & si vous voulez que je me prête à écouter un Consolateur, offrez-moi un homme dont l'infortune & les maux égalent les miens. Amenez-moi un père qui ait autant chéri sa fille, & dont la joie, qu'il goûtoit en elle été anéantie comme la mienne, & parlez-lui

patience. Mefurez la profondeur & l'étendue de fa douleur fur la mienne. Faites-moi voir chacun de mes déchiremens répété dans fon fein. Que fes regrets répondent à mes regrets, & que fa douleur foit en tout femblable à la mienne, trait pour trait dans la même forme & dans tous les rapports. Si un tel père veut fourire, & agitant fa barbe grife veut s'écrier: *chagrin, loin de moi*, & pouffer un cri de joie, lorfqu'il doit fanglotter; plâtrer fon affliction par des adages, & enivrer le fentiment de fon infortune avec des buveurs nocturnes; amenez ce père vers moi, & j'accepterai de fa main la patience: mais il n'exifte point, cet homme! Les Humains, mon frère, peuvent bien donner des confeils & des confolations à la douleur qu'ils ne reffentent point eux-mêmes; mais s'ils en goûtent une fois l'amertume, ceux qui prétendoient fournir un remède de maximes à la rage, enchaîner le délire forcené avec un réfeau de foie, charmer le mal poignant par de vains fons, & les tranfes d'un cœur à l'agonie avec des mots, font les premiers à changer leurs confeils en imprécations de fureur. Non, non, c'eft le métier des hommes de parler patience à ceux dont l'ame eft en convulfion fous le poids de la douleur: mais il n'eft pas au pouvoir de l'homme de s'approprier cette morale,

lorſqu'il traîne lui-même le fardeau du malheur. Epargnez-moi donc ces inutiles conſeils ; mes maux crient plus haut que vos maximes (†).

ANTONIO.

Il s'enſuit, que les hommes ne différent en rien des enfans.

LÉONAT.

Plus de diſcours, je vous prie ; je ſuis & je ſerai toujours de chair & de ſang. Il n'y a jamais eu de Philoſophe, qui pût avec patience endurer une violente rage de dents. Cependant ils s'arrogeoient les titres des Dieux (§), & ils narguoient le ſort & la douleur.

(†) Tout ce diſcours eſt plein de vérité.

(§) Warburton voit ici une alluſion aux titres extravagans que les Stoïciens donnoient à leurs Sages. *Sapiens ille cum diis ex pare vivit. Jupiter quò antecedit virum bonum ? Diutiùs bonus eſt ſapiens nihili ſe minoris æſtimat. Deus non vincet ſapientem in felicitate.* Séneque. Steevens dit que Shakeſpeare peut très-bien avoir employé cette expreſſion ſans connoître les hyperboles des Stoïciens ; que par cette phraſe, *ils écrivoient du ſtyle des Dieux*, il entend un langage ampoulé, tel que celui que nous prêterions à des Etres ſupérieurs aux calamités humaines, & qui conſéquemment les voient avec froideur & ſans intérêt.

ANTONIO.

Du moins ne tournez pas contre vous ſeul tout le poids de l'outrage. Faites-en partager la peine à ceux qui vous offenſent, & faites-les ſouffrir auſſi.

LÉONAT.

En ceci votre conſeil eſt raiſonnable ; oui, je le ſuivrai. Un ſentiment intérieur me dit qu'Héro eſt calomniée ; Claudio & le Prince auſſi l'apprendront, & chacun de ceux qui la déshonorent.

SCÈNE II.

DOM PÉDRE & CLAUDIO *entrent.*

ANTONIO.

VOICI le Prince & Claudio qui s'avancent à grands pas.

DOM PÉDRE *aux deux frères.*

Dieu vous garde ! Dieu vous garde !

CLAUDIO.

Salut à vous deux !

LÉONAT.

Seigneur, écoutez-moi.

DOM PÉDRE.

Léonat, nous avons quelques affaires preſſantes.

LÉONAT.

Des affaires preſſantes, Seigneur? — Soit. Adieu. Seigneur, vous êtes donc preſſé maintenant? Soit; allons, il n'importe.

DOM PÉDRE.

Ne prenez point d'humeur contre nous, bon vieillard.

ANTONIO.

S'il pouvoit, en prenant de l'humeur, ſe faire juſtice à lui-même, quelques-uns de nous ici mordroient la pouſſière.

CLAUDIO.

Qui de nous l'offenſe?

LÉONAT.

Toi-même, tu m'offenſes, toi, homme diſſimulé. (*La main de Claudio ſe porte par haſard vers ſon épée*) Va, ne porte point la main à ton épée. Je ne te crains pas.

CLAUDIO.

Je maudirois ma main, si elle donnoit une pareille crainte à votre vieillesse. En vérité, ma main dans ce mouvement ne vouloit rien à mon épée.

LÉONAT.

Phrases ! Phrases ! Jeune homme, songe à ne prendre jamais de libertés, ni des airs de dédain avec moi. Je ne parle pas comme un homme en démence, & en insensé. Et je ne me couvre point du privilége de l'âge, pour me vanter des exploits que j'ai faits étant jeune, ou de ceux que je ferois, si je n'étois pas vieux. Retiens, Claudio, ce que je te dis en face ; tu as si cruellement outragé mon innocente enfant, & moi, que je suis forcé de déposer la gravité qui convient à mon âge paisible ; & d'en venir, sous ces cheveux blancs, & brisé par le poids des années, à te défier, & à demander la satisfaction qu'un homme doit à un autre. Je te dis, que tu as calomnié ma fille innocente, & que le trait de ta calomnie lui a percé le cœur à mort ; & qu'elle est gissante, ensevelie avec ses ancêtres, dans une tombe, hélas! ou le reproche ne dormit jamais, avant celui dont ta lâche perfidie a souillé ma fille.

CLAUDIO.

Ma perfidie !

LÉONAT.

Ta perfidie, Claudio ! oui, la tienne.

DOM PÉDRE.

Vous ne dites pas vrai, vieillard.

LÉONAT.

Seigneur, Seigneur : j'en prouverai la vérité sur son cœur, s'il ose accepter le défi ; en dépit de son adresse à l'escrime, exercée par la pratique, en dépit de sa robuste jeunesse, & de sa fleur de vingt ans.

CLAUDIO.

Retirons-nous : je ne veux rien avoir à démêler avec vous.

LÉONAT.

Peux-tu me rebuter ainsi ? Tu as tué mon enfant : si tu me tues, jeune Ecolier, tu auras du moins tué un homme.

ANTONIO (†).

Il en tuera deux de nous, & qui sont des hommes,

(†) Ce frère offre les traits les plus vrais de la nature de l'homme. Il avoit pris le rôle & la gravité d'un Sage, pour

je m'en flatte. Mais n'importe, qu'il en tue d'abord un des deux. Triomphe de moi, & porte ma dépouille. — Laiſſez-le me faire raiſon. — Allons, ſuis-moi, jeune homme : viens, jeune fanfaron, ſuis-moi. Petit écolier, Monſieur le marmot, je veux avec un fouet braver vos bottes & votre eſcrime ; oui, comme je ſuis Gentilhomme, je le ferai.

LÉONAT.

Mon frère ! ...

ANTONIO.

Soyez tranquille. Dieu ſait, comme j'aimois ma

---

conſoler ſon frère accablé de douleur, ſous le poids de l'idée de l'affront fait à ſa fille, & de ſon propre déshonneur ; & il l'avoit fort blâmé de ne pas commander mieux à ſa paſſion dans cette circonſtance : cependant bientôt après cette calme morale, ce même Antonio ne ſoupçonne pas plutôt, qu'on fait peu de cas de ſa valeur & de ſon âge avancé, qu'il tombe lui-même dans la fureur la plus effrénée, & tout ce que peut dire & faire ſon frère, ne réuſſit pas à le calmer. C'eſt-là copier la Nature, avec cette exactitude & cette pénétration qui ſont particulières à Shakeſpeare. *Warburton.*

Le défi du père étant reçu avec méptis, le frère, plus jeune, eſt indigné & prend la querelle ſur lui ſeul, & provoque Claudio, en le traitant comme le méritent les jeunes fanfarons de tous les tems. Le reproche de Horatio à Lothario, dans la *Belle Pénitente*, paroît emprunté de ce paſſage. *Mrs Griffith.*

niéce, & elle eſt morte, & elle eſt morte de la calomnie de ces traîtres, qui ſont auſſi hardis à répondre en face à un homme, que je le ſuis à prendre un ſerpent par ſon dard; de timides apprentifs, des ſinges faiſant les héros, des bravaches, de viles marionettes, des cœurs de neige.

LÉONAT.

Mon frère Antonio!...

ANTONIO.

Demeurez tranquille. Hé bien, quoi? — Je les connois bien, vous dis-je, & tout ce qu'ils valent, juſqu'à la dernière dragme. De jeunes étourdis, de bruyans tapageurs, des fanfarons, qui font parade d'un vain jargon à la mode, & qui mentent & flattent baſſement; mauvais plaiſans, qui corrompent & calomnient; maſques factices, qui s'étudient à affecter une mine terrible, & vous débitent une demi-douzaine de mots menaçans & formidables, comme quoi ils pourroient pourfendre leurs ennemis, s'ils l'oſoient; & voilà tout.

LÉONAT.

Mais, Antonio, mon frère...

ANTONIO.

Allez, vous n'avez pas befoin ici : ne vous en mêlez pas : laiffez-moi feul, je m'en charge.

DOM PÉDRE.

Honnêtes vieillards, nous ne provoquerons point, par une plus longue préfence, votre impuiffante colère. —Mon cœur eft vraiment affligé de la mort de votre fille. Mais fur mon honneur, on ne l'a chargée d'aucun reproche qui ne fût vrai, & dont la preuve ne fût évidente. (*Ils fe retirent.*).

LÉONAT.

Seigneur, Seigneur!

DOM PÉDRE.

Je ne veux plus vous entendre.

LÉONAT.

Non? —Venez, mon frère : marchons. — Je prétends qu'on m'entende.

ANTONIO.

Et vous ferez entendu ; ou il y en aura quelqu'un de nous, qui le paiera cher. (*Léonat & Antonio s'en vont.*)

SCÈNE III.

BÉNÉDIC, *rencontre* DOM PÉDRE & CLAUDIO.

DOM PÉDRE.

Voyez, voyez. Voici l'homme que nous allions chercher.

CLAUDIO *avec une gaieté feinte.*

Hé bien, Seigneur? Quelles nouvelles en ville?

BÉNÉDIC *au Prince.*

Salut, Seigneur.

DOM PÉDRE.

Soyez le bienvenu, Bénédic. Vous-êtes presque venu à tems pour rompre une querelle prête à s'engager.

CLAUDIO.

Nous avons vraiment manqué d'avoir les oreilles coupées par deux vieillards qui n'ont plus de dents.

DOM PÉDRE.

Oui, par Léonat & son frère. Qu'en pensez-vous?

Si nous en étions venus aux mains, je ne fais pas, si nous aurions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDIC *d'un air sérieux.*

Il n'y a jamais de vrai courage à soutenir une cause injuste. Je suis venu vous chercher tous deux.

CLAUDIO.

Et nous, nous avons parcouru toute la ville pour vous joindre. Car nous sommes atteints d'une profonde mélancolie, & nous serions charmés d'en être délivrés. Voulez-vous employer les ressources de votre esprit?

BÉNÉDIC.

Mon esprit est dans mon fourreau. Voulez-vous que je le tire?

DOM PÉDRE.

Est-ce que vous portez votre esprit à votre côté?

CLAUDIO.

Cela ne s'est jamais vu, quoique bien des gens soient à côté de leur esprit. Je vous dirai de le tirer, comme on le dit aux Musiciens: *tirez-le de son étui, pour nous divertir.*

DOM PÉDRE

DOM PÉDRE *observant Bénédic.*

Comme je suis homme d'honneur, il pâlit. (*à Bénédic.*) Etes-vous malade, ou en colère?

CLAUDIO.

Allons, du courage. Le chagrin peut tuer un tourtereau dans le veuvage : mais vous, vous êtes un homme, & vous avez assez de force d'ame pour tuer le chagrin.

BÉNÉDIC.

Comte, si votre esprit lance ses traits contre moi, je pourrai le joindre de près. — De grace, choisissez un autre sujet.

CLAUDIO.

(†) Allons, changeons donc de batterie : celle-ci ne lui plaît pas.

DOM PÉDRE *remarquant toujours la colère étouffée de Bénédic.*

Par la lumière du jour, il change de couleur de plus en plus — Je crois, en vérité, qu'il est en colère.

(†) Donnez-lui un autre fleuret : celui-ci a été rompu.

CLAUDIO.

S'il eſt en colère, il fait retourner la boucle de ſa ceinture (†).

BÉNÉDIC *à Claudio.*

Pourrai-je vous dire un mot à l'oreille?

CLAUDIO.

Dieu me préſerve d'un cartel!

BÉNÉDIC *bas à Claudio.*

Vous êtes un lâche traître. — Je ne plaiſante point. Je vous le prouverai, de la manière & avec les armes, & au jour & à l'heure que vous oſerez choiſir. — Donnez-moi ſatisfaction, ou je divulguerai votre lâcheté. — Vous avez fait mourir une Dame aimable & vertueuſe; mais ſa mort ſera cruellement expiée ſur vous. — Donnez-moi de vos nouvelles.

CLAUDIO *bas à Bénédic.*

Soit: je vous joindrai, je vous le promets. (*haut*) Préparez-moi bonne chère.

(†) Proverbe, qui ne peut avoir d'autre ſens que celui-ci. S'il eſt de mauvaiſe humeur, qu'il s'occupe à ſe diſtraire, juſqu'à ce qu'il ſoit de meilleure humeur. *Steevens.*

DOM PÉDRE.

Quoi? un festin? un festin?

CLAUDIO.

Oui, & je l'en remercie. Il m'a invité à la dissection de certain volatile (†) curieux; & si je ne m'en acquitte pas avec dextérité, dites que mon couteau n'est plus bon à rien. — N'y trouverai-je pas aussi une beccassine?

BÉNÉDIC.

Seigneur, votre esprit trote avec grace: il a l'allure aisée.

DOM PÉDRE.

Je veux vous raconter, comment Béatrice fit l'éloge de votre esprit l'autre jour. Je lui disois, que vous étiez un bel esprit: *sûrement*, dit-elle, *c'est un beau petit esprit.* Non pas, lui dis-je: c'est un grand esprit: *oh, oui*, répondit-elle; *un grand & gros esprit*: ce n'est pas cela, lui dis-je; dites, un bon esprit: *précisément*, dit-elle, *il ne blesse personne*: mais, repris-je, c'est un sage Cavalier: *oh certainement*, repliqua-

(†) *Wood-cock*, coq de bruyère, qui se dit au figuré pour un sot. *Eschemburg*.

t-elle, *un doux & honnête humain* (†)! ... Comment! pourſuivis-je, il poſſéde pluſieurs langues: *je le crois*, dit-elle; *car il me juroit une choſe lundi au ſoir, qu'il déſavoua le mardi matin. Voilà une langue double; voilà deux langues.* Enfin elle prit à tâche pendant une heure entière, de défigurer, ſur ce ton, vos qualités perſonnelles; & pourtant à la fin, elle conclut, en pouſſant un ſoupir, *que vous étiez le plus joli homme de l'Italie.*

CLAUDIO.

Et à cette idée elle pleura de bon cœur, en diſant; *qu'elle ne s'en embarraſſoit guères.*

DOM PÉDRE.

Oui, voilà ce qu'elle fit: *mais que cependant, avec tout cela, ſi elle ne le haïſſoit pas à la mort, elle l'aimeroit à la rage.* — La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout, tout, & en outre; *Dieu le vit, le ſoir qu'il étoit caché dans le bocage.*

DOM PÉDRE.

Mais quand planterons-nous l'arme du buffle ſauvage ſur la tête du ſenſé Bénédic?

(†) C'eſt-à-dire, qu'elle le déſigne pour un poltron. *Johnſon.*

CLAUDIO.

Oui : & quand y écrirons-nous au-deſſous cette deviſe : « ici loge Bénédic, l'homme marié » ?

BÉNÉDIC.

Adieu, jeune homme. Vous ſavez mes intentions. Je vais vous laiſſer maintenant débiter à votre gré vos contes bleus. Vous faites aſſaut d'épigrammes, comme les Matamores font de leurs lames, qui, graces à Dieu, ne bleſſent jamais. (*à Dom Pédre.*) Seigneur, je vous rends graces de vos bontés : votre frère, le bâtard, s'eſt évadé de Meſſine. Vous avez, entre vous tous, aſſaſſiné une aimable & innocente perſonne. Quant à ce jeune Comte Imberbe, nous nous rejoindrons tous deux, & juſques-là, que la paix ſoit avec lui ! (*Bénédic ſort.*)

SCÈNE IV.

DOM PÉDRE.

Il eſt on ne peut pas plus ſérieux.

CLAUDIO.

Oh ! ſérieux juſqu'au fond de l'ame ; & cela ;

je vous le garantis, pour l'amour de Béatrice.

DOM PÉDRE.

Et vous a-t-il défié ?

CLAUDIO.

Le plus sincèrement du monde.

DOM PÉDRE.

Voyez la jolie figure que fait un homme, lorsqu'il s'est coëffé de la juppe de sa Maîtresse, & qu'il laisse son bon sens au logis.... (†)

(†) Mot à mot : voyez le joli homme, que celui qui sort en veste & en culote sans manteau ; ce qui étoit regardé dans ce tems-là comme un signe de légéreté, & un manque de bienséance, *Warburton.*

SCÈNE V.

DOGBERRY, VERGY, CONRADE & BORÁCHIO *ſuivent, conduits par la Garde.*

CLAUDIO *répondant au diſcours de Dom Pédre:*

Un Amoureux, c'eſt un géant formidable devant un ſinge: mais auſſi un ſinge eſt un docteur bon pour un tel homme, & en état de lui remontrer.

DOM PÉDRE.

Mais, arrêtez. Laiſſons-le. — Mon frère ! il faut que je me frappe le ſein, & que je m'afflige, quand j'y ſonge: ne nous a-t-il pas dit, que mon frère s'étoit enfui ?

DOGBERRY.

Allons, venez-çà, vous, vaurien. Si la Juſtice ne vient pas à bout de vous réduire & de vous apprivoiſer, dites qu'elle n'aura jamais de bonnes raiſons à peſer dans ſa balance: oui, & comme vous êtes un hypocrite fieffé, il faut veiller ſur vous.

DOM PÉDRE.

Que vois-je? Deux hommes de la livrée de mon frère, garottés! Et Borachio en eſt un!

CLAUDIO.

Faites-vous inſtruire, Seigneur, du genre de leur faute.

DOM PÉDRE.

Officiers, quelle offenſe ont commis ces deux hommes?

DOGBERRY.

Vraiment, Seigneur; ils ont commis un faux-rapport: de plus, ils ont dit des menſonges: en ſecond lieu, ce ſont des calomniateurs: & pour ſixième & dernier délit, ils ont noirci la réputation d'une Dame: troiſiémement, ils ont débité des choſes injuſtes; & pour conclure, ce ſont de fieffés menteurs.

DOM PÉDRE.

D'abord, je vous demande ce qu'ils ont fait: troiſiémement, je vous demande, quelle eſt leur offenſe: en ſixième & dernier lieu, pourquoi ils ſont priſonniers, & pour concluſion, ce dont vous les accuſez.

CLAUDIO.

Fort bien raifonné, Seigneur ; & fuivant tous les points de fa divifion ; fur ma confcience, voilà une queftion bien retournée & habillée en plufieurs formes.

DOM PÉDRE *aux deux prifonniers.*

Prifonniers, qui avez-vous offenfé, pour être ainfi garottés & tenus d'en répondre? Ce favant Connétable eft trop fin, pour fe laiffer comprendre : quel eft votre délit ?

BORACHIO.

Noble Prince, ne permettez pas qu'on me conduife plus loin, pour fubir mon interrogatoire ; daignez m'entendre vous-même ; & qu'après, le Comte (*montrant Claudio*) me tue fur la place. J'ai abufé vos yeux : & le complot que n'a pu découvrir votre prudence, ces hommes groffiers & bornés l'ont révélé à la lumière. Ce font eux, qui, dans l'ombre de la nuit, m'ont furpris & entendu avouer à cet homme (*montrant Conrade*) comment Dom Juan votre frère m'avoit fuborné & engagé à calomnier la jeune Héro ; comment vous aviez été conduits dans le verger ; & comment vous m'aviez vu faire ma cour à Marguerite, vêtue des habits d'Héro :

(*au Comte*) comment vous deviez la déshonorer, au moment où vous deviez l'époufer. Ces hommes favent toute ma trahifon : & j'aime mieux l'expier par ma mort, que d'en répéter les détails à ma honte. L'infortunée Héro eft morte de la fauffe accufation, tramée par moi & par mon Maître : & bref, je ne défire & ne demande autre chofe, que le falaire qui eft dû à un miférable.

DOM PÉDRE. *à Claudio.*

Chacune de ces paroles n'entre-t-elle pas comme un fer ardent dans vos veines?

CLAUDIO.

J'avalois du poifon, pendant qu'il les proféroit.

DOM PÉDRE *à Borachio.*

Mais eft-ce mon frère qui t'a incité à cette action?

BORACHIO.

Oui, Seigneur : & il m'a promis un riche falaire pour la commettre.

DOM PÉDRE.

C'eft un homme paîtri de noirceurs & de trahifons! — Et il s'eft enfui après cette infame fcélérateffe!

CLAUDIO.

Douce Héro! Ton image revient se présenter à moi, sous les traits célestes qui me l'avoient fait aimer d'abord.

DOGBERRY *à la Garde.*

Allons, ramenez les plaignans; notre Sacristain, à l'heure qu'il est, a informé le Seigneur Léonat de l'affaire. — Et, n'oubliez pas, camarades, de faire mention en tems & lieu, que *je suis une brute stupide.*

VERGY.

Le voici, le Seigneur Léonat: le voilà qui vient; & le Sacristain aussi.

SCÈNE VI.

Les mêmes.

LÉONAT *s'avance avec son frère* ANTONIO & *le* SACRISTAIN.

LÉONAT.

Quel est le misérable ?.... Faites-moi voir ses yeux & ses traits, afin que, quand il m'arrivera de rencontrer un homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter : lequel est-ce d'entr'eux ?

BORACHIO.

Si vous êtes curieux de connoître l'auteur de vos maux, envisagez-moi.

LÉONAT.

Es-tu le vil scélérat, dont le souffle a tué mon innocente enfant ?

BORACHIO.

Oui : c'est moi seul.

LÉONAT.

Seul ? Non, tu n'es pas assez méchant. Tu te calomnies toi-même. Voilà ici, (*montrant le Prince &*

Claudio,) une couple d'illuſtres perſonnages (le troiſième s'eſt enfui) qui ont trempé dans le complot. Je vous rends graces, Princes, de la mort de ma fille. Inſcrivez cette action parmi vos rares & beaux exploits. Si vous daignez y réfléchir un jour, c'eſt une brave & généreuſe action!

CLAUDIO.

Je ne ſais, comment ſupplier votre patience de m'entendre : cependant il faut que je parle. Choiſiſſez vous-même votre vengeance. Impoſez-moi la peine que vous pourrez inventer dans votre douleur, pour punir mon crime : & cependant je n'ai péché que par erreur.

DOM PÉDRE.

Et moi de même, j'en jure ſur mon ame ; & cependant pour donner ſatisfaction à ce digne vieillard, je me dévoue à tout ce qu'il voudra m'impoſer de plus rigoureux.

LÉONAT.

Je ne puis vous ordonner de commander à ma fille de vivre. Cela eſt impoſſible. Mais, je vous prie tous deux de proclamer ici devant tout le peuple de Meſſine, que ma fille eſt morte inno-

cente ; (*à Claudio*) & si votre amour peut inventer quelque triste & touchante devise conforme à cette tragique aventure, suspendez cette épitaphe sur sa tombe, comme une offrande à sa cendre, & chantez-la en hymme funèbre cette nuit sur son cercueil. — Demain matin, rendez-vous à ma maison; & puisqu'il n'est plus possible que vous soyez mon gendre, devenez du moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque trait pour trait l'image vivante de ma fille qui est morte, & elle est l'unique héritière de nous deux (†): donnez-lui le titre & les droits que vous auriez donnés à sa cousine ; là finit & meurt ma vengeance.

CLAUDIO.

O généreux vieillard, votre excès de bonté m'arrache des larmes. J'embrasse votre offre, & désormais disposez de l'infortuné Claudio.

LÉONAT.

Ainsi, demain matin, je vous attendrai chez moi; je prends ce soir congé de vous. — Ce misérable sera confronté avec Marguerite; qui, je le

(†) Shakespeare oublie que dans le premier Acte, il a supposé un fils à son frère Antonio.

crois, eſt mêlée dans cet odieux complot, & qui aura auſſi été gagnée par votre frère.

BORACHIO.

Non, ſur mon ame; elle n'y eut aucune part; & elle ne ſavoit pas ce qu'elle faiſoit, lorſqu'elle s'entretenoit avec moi à la fenêtre : au contraire elle a toujours été conſtamment juſte & vertueuſe, dans tout ce que j'ai connu d'elle.

DOGBERRY.

En outre, Seigneur; (*ce qui, en vérité, n'a pas été couché ſur le blanc & le noir*), ce plaignant que voilà, le criminel, m'a appellé *brute*. Je vous en conjure, ſouvenez-vous-en dans la peine que vous prononcerez contre lui; & encore la Garde les a entendu parler d'un certain *la Mode*: ils diſent qu'il porte une clef à ſon oreille, (†) & une boucle de cheveux

(†) On ne pouvoit rien de plus plaiſant pour ſe mocquer de *la Mode*, que le commentaire que fait cet Officier du Guet ſur ſa propre bévue. Ils avoient entendu les deux Conſpirateurs ſe railler de *la Mode*, qu'ils ont pris pour être un homme; l'Officier applique cela aux courtiſans, dans une deſcription qu'il fait d'une des *modes* les plus ridicules du tems : les hommes portoient des anneaux à leurs oreilles, auxquels pendoient une boucle de cheveux favorite, par devant nouée avec des rubans, & qu'ils appelloient boucle d'Amour. *Warburton.*

qui y eſt ſuſpendue ; & qu'il emprunte de l'argent au nom de Dieu ; ce qu'il a fait ſi ſouvent & ſi long-tems, ſans jamais le rendre qu'aujourd'hui. Les hommes ont le cœur endurci, & ne veulent rien lui prêter pour l'amour de Dieu : je vous en prie, examinez-le ſur ce chef.

LÉONAT.

Je te remercie de tes peines & de tes bons offices.

DOGBERRY.

Votre Seigneurie parle comme le jeune homme le plus reconnoiſſant & le plus vénérable ; & je rends graces à Dieu pour vous.

LÉONAT.

Voilà pour tes peines. (*Il lui donne une recompenſe.*)

DOGBERRY.

Dieu conſerve la fondation !

LÉONAT.

Va, je te décharge de ton priſonnier, qui va me ſuivre ; & je te remercie.

DOGBERRY.

DOGBERRY.

Je remets ce ſcélérat vagabond entre les mains de votre Seigneurie, & je vous conjure de le bien châtier vous-même, pour l'exemple des autres. Dieu conſerve votre Seigneurie! Je fais des vœux pour le bonheur de votre Seigneurie : Dieu vous rende la ſanté. — Je vous donne humblement la liberté de me quitter; & ſi l'on peut vous ſouhaiter une heureuſe rencontre, Dieu vous en préſerve! (*à Vergy.*) Allons-nous en, voiſin. (*Dogberry & Vergy ſortent.*)

LÉONAT *à Dom Pédre & Claudio.*

A demain matin, Seigneurs: je prends congé de vous.

ANTONIO.

Adieu, nous vous attendons demain matin.

DOM PÉDRE.

Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO.

Cette nuit j'irai porter le tribut de ma douleur à Héro.

LÉONAT *à la Garde.*

Emmenez ces hommes avec nous: nous voulons

avoir un entretien avec Marguerite, & savoir comment sera venue sa connoissance avec ce mauvais Sujet.

SCÈNE VII.

Un Appartement dans la Maison de LÉONAT.

BÉNÉDIC & MARGUERITE, *se rencontrent & s'abordent.*

BÉNÉDIC.

Ah! je vous en prie, chère Marguerite, obligez-moi en me faisant parler à Béatrice.

MARGUERITE.

Voyons. Me promettez-vous de composer un sonnet à la louange de ma beauté?

BÉNÉDIC.

Oui, & en style si pompeux, que nul homme vivant n'en approchera jamais. Car, dans l'honnête vérité, vous le méritez bien.

MARGUERITE.

Quoi ? *nul homme vivant n'approchera de moi* ? Vieillirai-je donc fille de chambre dans le galetas?

BÉNÉDIC.

Votre esprit est aussi vif qu'un lévrier: il atteint d'un saut sa proie.

MARGUERITE.

Et le vôtre est aussi émoussé qu'un fleuret d'escrime, qui touche & ne blesse jamais.

BÉNÉDIC.

Preuve que c'est l'esprit d'un homme de cœur; Marguerite, & qui ne voudroit pas blesser une femme. — Je vous prie, daignez appeller Béatrice, & je vous rends les armes, & jette mon bouclier à vos pieds (†).

MARGUERITE.

C'est votre épée qu'il faut nous rendre : nous avons, nous, les boucliers de notre côté.

BÉNÉDIC.

(§) L'épée est une arme dangereuse pour les filles.

(†) *Clypeum abjicere*, rendre les armes. *Johnson.*

(§) Pour en user, Marguerite, il faut mettre la pointe dans l'étau.

MARGUERITE.

Allons, je vais vous appeller Béatrice, qui, je crois, a des jambes.

BÉNÉDIC.

Si elle en a, elle viendra. (*Marguerite sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉNÉDIC *seul.*

(*Il chante.*)

Le Dieu d'Amour
Assis au céleste séjour,
Me connoît bien.
Il sait trop bien....

(COMME poëte, s'entend) que je nâquis sous une ingrate étoile. Mais comme Amant..... Léandre le bon nageur, Troilus le premier auteur des messages amoureux, & toute la litanie de ces anciens Galans, dont les noms coulent encore aujourd'hui

avec tant de douceur ſur la ligne unie d'un vers blanc; non, jamais aucun d'eux ne fut ſi complettement bouleverſé par l'amour, que l'eſt aujourd'hui mon pauvre individu. Malheur! je ne ſaurois le prouver en rimes: j'ai eſſayé; mais je ne peux trouver d'autre rime à *tendron*, que *poupon:* rime innocente! *A mariage*, *courage;* rime ſiniſtre. *A ſavant*, *extravagant*, rime bavarde: toutes ces rimes ſont d'un mauvais préſage: non, je ne ſuis point né ſous une étoile poétique; car je ne puis faire ma cour en langage des Dieux.

SCÈNE IX.

BÉNÉDIC, BÉATRICE.

BÉNÉDIC.

CHÈRE Béatrice; vous voulez donc bien venir, quand je vous appelle?

BÉATRICE.

Oui, Seigneur, & vous quitter, dès que vous me l'ordonnerez.

BÉNÉDIC.

Oh bien; reftez avec moi jufqu'à ce moment.

BÉATRICE.

Allons, le mot eft prononcé: adieu donc. — Et pourtant, avant mon départ, renvoyez-moi fatisfaite fur l'objet qui m'a fait venir, c'eft de favoir ce qui s'eft paffé entre vous & Claudio.

BÉNÉDIC.

Des mots fort aigres; & là-deffus, je veux vous donner un baifer.

BÉATRICE.

Des mots aigres annoncent une haleine qui n'eft pas douce: en conféquence, je veux m'en aller fans votre baifer.

BÉNÉDIC.

Vous avez détourné mes paroles de leur fens naturel; tant votre efprit eft violentant! Mais pour vous dire les chofes fans détour, Claudio eft chargé de mon défi; &, ou j'entendrai bientôt de fes nouvelles, ou je le dénonce au public pour un lâche. — Et vous, maintenant, dites-moi, je vous prie, à votre tour, quelle eft dans mes mauvaifes qualités, celle qui vous a fait tomber amoureufe de moi.

BÉATRICE.

Toutes enſemble : car il y a chez vous un ſyſtême de mal ſi bien lié, ſi bien ſoutenu, qu'il n'eſt pas poſſible à une ſeule vertu de s'y gliſſer. — Mais vous, quelle eſt de mes bonnes qualités celle qui vous a fait ſouffrir l'amour pour moi.

BÉNÉDIC.

Souffrir l'amour : oh ! expreſſion des plus juſtes. Oui, en effet, je ſouffre l'amour, car je vous aime malgré moi.

BÉATRICE.

En dépit de votre cœur, je le crois aiſément. Hélàs, le pauvre cœur! ſi vous l'irritez à cauſe de moi, je l'irriterai auſſi, parce que c'eſt le vôtre : car jamais je n'aimerai, ce que hait mon ami.

BÉNÉDIC.

Vous & moi, nous avons trop de bon ſens, pour nous faire l'amour paiſiblement.

BÉATRICE.

Cet aveu n'en eſt pas la preuve : il n'y a pas dans vingt ſages, un ſeul homme, qui ſe loue lui-même.

BÉNÉDIC.

Vieille coutume, vieille coutume, Béatrice; bonne dans le tems que les hommes étoient bons voisins & point jaloux. Mais dans ce siécle, si un homme n'a pas soin d'élever lui-même sa tombe avant qu'il meure, il ne vivra pas dans son monument plus long-tems, que ne dureront le son de la cloche funèbre & les larmes de sa veuve.

BÉATRICE.

Et combien croyez-vous qu'elles durent?

BÉNÉDIC.

Quelle folle question? Eh! mais; une heure de cris, & un quart-d'heure de pleurs: en conséquence, il est fort à propos pour le Sage (si Dom remord, [*sa conscience*] n'y trouve pas d'empêchement contraire) d'être la trompette de ses propres vertus, comme je m'en sers à moi-même; en voilà assez sur l'article de mon panégyrique, à moi, qui me servirai de témoin, que j'en suis digne. — A présent, dites-moi, comment se porte votre cousine?

BÉATRICE.

Fort mal.

BÉNÉDIC.

Et vous-même ?

BÉATRICE.

Fort mal aussi.

BÉNÉDIC.

Servez Dieu, aimez-moi, & amendez. Je vais vous quitter là-dessus; car voici quelqu'un de fort pressé qui accourt vers vous.

SCÈNE X.

Les mêmes.

URSULE.

URSULE.

MADAME, il faut venir auprès de votre oncle : il y a bien du tumulte au logis vraiment. Il est prouvé que ma Maîtresse Héro a été faussement accusée ; que le Prince & Claudio ont été grossièrement trompés, & que c'est Dom Juan qui est l'auteur de tout ; il s'est enfui, il est parti : voulez-vous venir sur le champ ?

BÉATRICE.

Voulez-vous ; Seigneur, venir entendre les nouvelles ?

BÉNÉDIC.

Je veux vivre dans votre cœur, mourir ſur votre ſein, & être enſeveli dans vos beaux yeux ; & en outre, je veux aller avec vous chez votre oncle.

SCÈNE XI.

Une Égliſe.

DOM PÉDRE, CLAUDIO *en habits de deuil ; précédés de Muſiciens & de flambeaux dans la nuit.*

CLAUDIO.

EST-CE là le monument de Léonat ?

UN DE LA SUITE.

Oui, Seigneur.

CLAUDIO *lisant l'Epitaphe, gravée sur une matière durable.*

Victime de langues calomnieuses
Héro mourut, & gît ici.
La mort, pour réparer sa trop cruelle injure,
Lui donne un nom qui ne mourra jamais.
Ainsi la honte immola ses jours:
Mais la tombe lui rend son innocence & la gloire.

Et toi, monument de vérité, que je suspends sur son tombeau, parle encore à sa louange, quand ma voix sera muette. — Vous, Musiciens, commencez, & chantez votre Hymne solemnel.

Une Musique grave & touchante accompagne cet Hymne funèbre.

Pardonne, ô Déesse de la nuit,
Aux auteurs du trépas de ta jeune Vierge. (†)
C'est pour expier cette erreur cruelle,
Qu'ils viennent autour de son tombeau
Faire entendre ces tristes chants.
O minuit, seconde nos gémissemens!
Aide nous à soupirer & à gémir
Dans notre douleur profonde.
Tombeaux, ouvrez-vous, laissez errer son Ombre,
Laissez-la recueillir les plaintes
De notre douleur profonde.

(†) *Virgin Knight;* Chevalière Vierge, suivant Johnson, signifie

CLAUDIO.

Maintenant, nuit paiſible à ta cendre! Tous les ans, je viendrai te payer ce triſte tribut.

DOM PÉDRE. (*Le jour paroît.*)

Jour heureux à vous tous, compagnons. Eteignez vos flambeaux. Les loups ont ſuſpendu leur carnage nocturne: & voyez; la douce Aurore, précédant le char du Soleil, sème des taches griſâtres ſur l'Orient aſſoupi. Recevez tous nos remercimens; & laiſſez-nous: adieu.

CLAUDIO.

Jour proſpère à tous, mes amis: & que chacun reprenne ſon chemin.

DOM PÉDRE.

Sortons de ces lieux: allons quitter ces habits de deuil, & auſſi-tôt, nous nous rendrons à la maiſon de Léonat.

Pupille, Elève; Favorite. Et ſuivant Steevens, dans les ſiécles de la Chevalerie, une Chevalière Vierge étoit celle qui n'avoit encore eu aucune aventure. Héro n'avoit pas encore été mariée: une Chevalière Vierge ne portoit aucune deviſe ſur ſon bouclier, n'en ayant encore acquis ni mérité aucune.

CLAUDIO.

Et que l'Hymen qui ſe prépare, ait pour nous une iſſue plus heureuſe, que celui, qui vient de nous obliger à ce tribut de douleur! (*Ils ſortent tous.*)

SCÈNE XII.

La Scène eſt dans la Maiſon de LÉONAT.

LÉONAT, BÉNÉDIC, MARGUERITE, URSULE, ANTONIO, *le* RELIGIEUX & HÉRO.

LE RELIGIEUX.

Ne vous l'avois-je pas dit, qu'elle étoit innocente?

LÉONAT.

Le Prince & Claudio le ſont auſſi: ils ne l'ont accuſée, que déçus par l'erreur dont vous avez entendu les circonſtances. Mais Marguerite mérite quelques reproches; quoique ſes intentions fuſſent innocentes, comme il le paroît par l'examen approfondi de cette affaire.

ANTONIO.

Allons, j'ai bien de la joie que tout ait tourné si heureusement.

BÉNÉDIC.

Et je m'en félicite aussi, moi, qui autrement étois engagé par ma parole à forcer le jeune Claudio à me faire raison de cet affront.

LÉONAT.

Allons, ma fille, retirez-vous avec vos femmes dans une chambre écartée; & lorsque je vous enverrai chercher, venez ici masquées. Le Prince & Claudio m'ont promis de se rendre chez moi à cette heure même. — (*à Antonio.*) Vous connoissez votre rôle, mon frère. Il faut que vous serviez de père à la fille de votre frère, & que vous fassiez le don de sa main au jeune Claudio. (*Héro sort suivie de ses femmes.*)

ANTONIO.

Je le ferai avec une contenance assurée.

SCÈNE XIII.

Les mêmes.

BÉNÉDIC.

Homme de Dieu, je crois que j'aurai beſoin d'implorer votre miniſtère.

LE RELIGIEUX.

Pour quel ſervice, Seigneur ?

BÉNÉDIC.

Pour m'enchaîner auſſi, ou me voir au déſeſpoir; l'un ou l'autre. — Seigneur Léonat: c'eſt la vérité, digne Seigneur, que votre niéce me regarde d'un œil de tendreſſe.

LÉONAT.

C'eſt ma fille qui lui a prêté ces yeux tendres; rien n'eſt plus vrai.

BÉNÉDIC.

Et moi, en retour de ſes tendres regards, je la vois des yeux de l'amour.

LEONAT.

Vous tenez, je crois, ces yeux de moi, de Claudio & du Prince: mais quelle eſt votre volonté?

BÉNÉDIC.

Votre réponſe, Seigneur, eſt énigmatique: mais pour ma volonté, ma volonté eſt que la vôtre daigne s'accorder avec la nôtre, & d'être aujourd'hui même uni à votre niéce, par les nœuds d'un légitime & honorable mariage... Et c'eſt pour cette union, bon. Religieux, que je demande votre miniſtère.

LÉONAT.

Mon cœur eſt d'accord avec votre déſir.

LE RELIGIEUX.

Et mon miniſtère eſt prêt à l'accomplir. — Voici le Prince & Claudio.

SCÈNE

SCÈNE XIV.

Les mêmes.

DOM PÉDRE & CLAUDIO, *avec leur suite.*

DOM PÉDRE.

JOUR heureux à cette belle assemblée !

LÉONAT.

Salut, Prince : & à vous, Claudio. Nous vous attendons ici. (*à Claudio.*) Êtes-vous toujours déterminé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère ?

CLAUDIO.

Je persévère dans mon engagement, fût-elle noire comme une Africaine.

LÉONAT *à son frère.*

Allez, mon frère ; allez la chercher : voici le Religieux tout prêt à les unir. (*Antonio sort.*)

& le récit poétique qu'en fait l'Arioste, est un des plus beaux morceaux de son excellent Poëme. Qu'il me soit permis à cette occasion de recommander aux Lecteurs qui possèdent la langue de ce grand Poëte, la Lecture de ce cinquième Chant; la peine de le traduire tout entier ne m'effraieroit pas, si je pouvois être assez cruel pour étouffer dans la marche foible & languissante de la prose, tant de graces & tant de beautés du langage le plus fleuri & le plus sonore.

Renaud jetté par la tempête sur les côtes d'Ecosse; apprit dans une abbaye l'histoire de *Ginevra*, fille du Roi, & résolut conformément aux Loix du pays, d'être le champion de cette Belle, contre l'accusateur; de soutenir l'innocence de cette Princesse dans un duel, & de la délivrer par-là du bûcher. Dans cette résolution il prit sans différer le chemin de la Cour du Roi d'Ecosse: en route il fut tout-à-coup arrêté par un cri qu'il entendit de loin. Il courut au lieu d'où la voix partoit & trouva dans une vallée environnée d'arbres épais, une jeune fille qui se défendoit contre deux misérables, qui vouloient la massacrer. A la vue du Chevalier, ils prirent aussitôt la fuite; il mit la Belle sur son cheval, & lui demanda son histoire. « J'ai été élevée, dit elle, dès mon enfance avec la fille du Roi, & j'en étois tendrement aimée. Le Duc d'Albanie devint amoureux de moi; & je fus assez foible pour céder à ses vœux. Notre intimité dura quelques mois; je recevois ses visites dans un appartement d'été de ma Princesse, où elle ne venoit jamais en hiver. Peu-à-peu mon Amant de-

vint plus indifférent & plus froid; son cœur fut entièrement épris de *Ginevra*; il me fit l'aveu de cet amour, & me pressa de le favoriser. Je fus assez folle pour le servir contre moi; je parlois très-souvent à la Princesse de ses belles qualités; mais son indifférence pour lui étoit d'autant plus grande qu'elle nourrissoit une secrette passion pour *Ariodante*, jeune Chevalier Italien, qui restoit à notre Cour avec son frère, & dont la personne & les manieres auroient obtenu tous les suffrages. Je fis part de cette découverte à mon ancien Amant le Duc d'*Albanie*, dont l'amour pour Ginévra se changea alors en haine & en jalousie. Il feignit de me rendre son premier amour, & pour animer encore plus fortement son imagination, il me persuada de me revêtir des habits de la Princesse, quand elle seroit au lit, & de le recevoir ainsi dans mes bras. J'ignorois quel étoit le motif noir & méchant de cette priere, & je la lui accordai. Cependant il persuada à *Ariodante*, qu'il avoit un droit plus ancien que lui à l'amour de la Princesse, & qu'il étoit déja en pleine possession de ses faveurs. Pour l'en convaincre, il s'offrit la nuit suivante de le conduire dans un lieu, d'où il le verroit monter dans sa chambre par la fenêtre, & d'où il pourroit juger, par l'accueil qu'il en recevroit, combien il étoit heureux. *Ariodante* vit en effet la fausse Princesse venir à la fenêtre, jetter une échelle de corde de soie, sur laquelle le Duc monta à la chambre, & le recevoir avec des baisers, & toutes les marques de la tendresse. Ariodante à cette vue fut sur le point de s'ôter la vie de fureur;

mais

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

ANTONIO *revient conduisant* HÉRO ; *accompagnée de* BÉATRICE, *suivie de* MARGUERITE *&* *d'*URSULE, *toutes masquées.*

CLAUDIO *répondant à Bénédic.*

Je vous remercie de la comparaison. — Mais voici d'autres réponses à faire. — Quelle est la Dame dont je dois prendre possession ?

ANTONIO *d'un air grave ; lui présentant la main d'Héro masquée.*

La voici ; & je vous la donne.

CLAUDIO.

Hé bien : elle est à moi. — Ma belle, laissez-moi voir votre visage.

LÉONAT.

Non, vous ne la verrez point, que vous n'ayez accepté sa main en présence de ce Religieux, & juré de l'épouser.

CLAUDIO *à Héro.*

Donnez-moi votre main devant ce ſaint Miniſtre. Je ſuis votre époux, ſi vous voulez m'accepter.

HÉRO *ôtant ſon maſque.*

Lorſque je vivois, je fus votre autre épouſe; & lorſque vous m'aimiez, vous fûtes mon autre époux.

CLAUDIO *confondu d'étonnement.*

Une autre Héro!

HÉRO.

Rien n'eſt plus vrai. Une Héro mourut déshonorée: mais je vis, & auſſi ſûr qu'il l'eſt que je vis, je ſuis vierge.

DOM PÉDRE.

Quoi, la même Héro! Héro qui eſt morte!

LÉONAT.

Elle fut morte, Seigneur, tant que vécut ſon déshonneur.

LE RELIGIEUX.

Je ſuis en état de vous expliquer cette étrange énigme, qui vous confond. Lorſque la ſainte cérémonie ſera finie, je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro: en attendant, familiariſez-

vous avec votre surprise; & allons de ce pas nous rendre à la chapelle.

BÉNÉDIC.

Pas si vîte, Religieux; un moment. — Laquelle est Béatrice?

BÉATRICE.

C'est moi qui réponds à ce nom. Que désirez-vous?

BÉNÉDIC.

Ne m'aimez-vous pas?

BÉATRICE.

Moi! non, pas plus que de raison.

BÉNÉDIC.

En ce cas, votre oncle, & le Prince & Claudio ont été bien trompés: ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE.

Et vous, est-ce que vous ne m'aimez pas?

BÉNÉDIC.

En vérité, non; pas plus que de raison.

BÉATRICE.

En ce cas, ma cousine, Marguerite & Ursule se

ſont bien trompées: car ils m'ont juré que vous m'aimiez.

BÉNÉDIC.

Eux, ils m'ont juré que vous étiez preſque malade d'amour pour moi.

BÉATRICE.

Et elles, elles m'ont juré que vous étiez preſque mort d'amour pour moi.

BÉNÉDIC.

Il ne s'agit pas de cela — ainſi, vous ne m'aimez donc pas?

BÉATRICE.

Non vraiment; ſeulement je voudrois récompenſer l'amitié.

LÉONAT.

Allons, ma niéce; je ſuis sûr, moi, que vous aimez ce cavalier.

CLAUDIO.

Et moi, je ferai ſerment qu'il eſt amoureux d'elle: car voici certain écrit tracé de ſa main, un ſonnet imparfait ſorti de ſon propre cerveau, & qui s'adreſſe à Béatrice.

HÉRO *tirant un papier.*

Et en voici un autre, écrit de la main de ma cousine, que j'ai surpris par hasard sur sa table, & qui renferme l'expression de sa tendresse pour Bénédic.

BÉNÉDIC.

Miracle : voici nos mains qui déposent contre nos cœurs ! — Allons, je vous aurai : mais, par cette lumiere, je ne vous prends que par pitié.

BÉATRICE.

Par pitié, je ne veux pas vous refuser non plus. — Mais, j'en atteste ce beau jour ; je ne céde, que vaincue par les importunités de mes amis ; & aussi pour vous sauver la vie : car on m'a dit, que vous périssiez de consomption.

BÉNÉDIC.

Allons, silence : je veux vous fermer la bouche.

(Il lui donne un baiser.)

DOM PÉDRE.

Hé bien, comment vous trouvez-vous, Bénédic, l'homme marié ?

BÉNÉDIC.

Je suis bien aise de vous le dire, Prince : un

collége entier de beaux esprits ne me feroit pas changer mes idées par ses railleries. Pensez-vous, que je m'embarrasse beaucoup d'une satyre ou d'une épigramme? Non; si un homme se laisse démonter la tête par les propos d'autrui, il sera ridicule dans toute sa personne. En deux mots, depuis que je suis décidé à me marier, je ne ferai plus aucun cas de tous les propos, que le monde voudra tenir contre le mariage: ainsi ne me raillez jamais pour tout ce que j'ai pu dire contre lui. Car l'homme est un être changeant & volage; & c'est-là ma conclusion. — Quant à vous, Claudio, je m'attendois à vous faire un mauvais parti: mais en considération de ce que vous avez bien l'air de devenir mon parent, vivez sain & entier; & aimez ma cousine.

CLAUDIO.

J'espérois que vous auriez refusé Béatrice; & que j'aurois pu vous faire mourir célibataire, sous le bâton, pour vous apprendre à être un homme à deux faces. Ce que vous serez, sans contredit, si ma cousine ne veille pas sur vous de bien près.

BÉNÉDIC.

Allons, allons, nous sommes amis. — Qu'on nous ouvre une danse, avant que nous soyons mariés; afin

que nous puiſſions alléger nos cœurs & les pieds de nos femmes.

LÉONAT.

La danſe viendra après.

BÉNÉDIC.

Nous commencerons par là, ſur ma parole. — Allons, muſique, partez. — Prince, vous êtes mélancolique: prenez-moi une femme; prenez-moi une femme. Il n'eſt point de bâton plus vénérable, que celui dont la pomme eſt garnie de corne.

SCÈNE XVII & dernière.

Les mêmes.

Arrive un OFFICIER.

L'OFFICIER *au Prince.*

SEIGNEUR, votre frère Dom Juan a été pris dans ſa fuite, & une eſcorte de gens armés l'ont ramené à Meſſine.

BÉNÉDIC.

Ne ſongez pas à lui juſqu'à demain: je vous

donnerai l'idée d'une bonne punition pour lui. — Allons, flûtes, commencez. (*On danse.*)

(*Ensuite tous sortent.*) (†)

(†) Cette Pièce renferme les deux caractères les plus brillans & les plus animés, que jamais Shakespeare ait dessinés. L'esprit & l'humanité, l'homme aimable & le guerrier sont combinés dans Bénédic. On peut lui reprocher cependant, d'avoir une langue un peu trop licencieuse, pour un cœur si bon & si noble. On pardonnera aussi à Béatrice ses sarcasmes & son humeur caustique, en faveur de l'intrépidité & de la généreuse amitié qui éclatent dans sa conduite, lorsqu'elle presse son Amant d'exposer sa vie dans un duel avec Claudio. Dans la conduite de la Pièce, il y a une imperfection du genre de celle que Johnson a remarquée dans les femmes joyeuses de *Windsor*: c'est que la seconde intrigue est moins ingénieuse que la première, & perd son intérêt par la répétition. Je souhaiterois que le Poëte eût imaginé quelque autre moyen d'attirer Béatrice dans le piége, que celui qui avoit déja été employé avec succès pour Bénédic.—Cette Pièce parut d'abord sous le titre de *Bénédic & Béatrice*. Le Comédien Héming reçut le 20 Mai 1613, une somme de quarante livres sterling, & vingt livres sterling de gratification de Sa Majesté, pour avoir joué six Pièces à Hampton-court, dont cette Comédie en fut une. *Steevens.*

Fin du cinquième Acte.

REMARQUES

DE M. ESCHEMBURG,

SUR

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

PARMI les Hiſtoires tragiques de *Belleforeſt*, il s'en trouve une avec ce titre : « Timbrée de Cardonne devient amoureux à Meſſine de Fénicie Léonati, & des » divers & étranges accidens qui advinrent avant qu'il » l'épousât ». Le fonds de cette hiſtoire a la plus grande reſſemblance avec le ſujet de cette Comédie. Elle a été puiſée, comme toutes les autres, dans *Bandello* ; c'eſt dans cet Auteur que je prends l'extrait ſuivant.

« Lorſque Pierre d'Arragon tenoit ſa Cour à Meſſine en Sicile, il ſe trouva parmi les Nobles de ſa ſuite un certain Baron Timbrée de Cardonne, favori du Roi. Le Baron s'amouracha d'une jeune Demoiſelle nommée Fénicie, fille de Léonati, gentilhomme de Meſſine. Le Roi avoit comblé Timbrée des plus grands honneurs, & lui avoit donné le Comté de Colliſano avec d'autres biens, de ſorte que ſon revenu ſe montoit, ſans ſes penſions, à environ douze mille ducats. Cette fortuné

& ses qualités personnelles firent sur le cœur de Fénicie qui s'apperçut bientôt de son amour, l'impression désirée, quoiqu'elle n'acceptât pas ses présens ni ses fréquentes lettres, & qu'elle lui déclarât qu'elle ne donneroit son cœur qu'à celui qui obtiendroit sa main de son père. Timbrée s'en occupa sérieusement, & l'amitié d'un Messinois, lui procura le consentement de Léonati. Le jour de la nôce étoit arrêté; le bruit en vint jusqu'aux oreilles d'un jeune gentilhomme de Messine, Girondo - Olerio Valentiano, qui étoit éperduement amoureux de Fénicie. Plein de jalousie, il songe aux moyens de traverser le bonheur de Timbrée, & met dans ses intérêts un autre jeune homme qui alla trouver Timbrée, pour lui inspirer de la jalousie & des soupçons contre son Amante. Il lui dit qu'un de ses amis lui faisoit de fréquentes visites nocturnes, & que s'il le vouloit, il pouvoit le soir même en être le témoin oculaire. Timbrée accepta l'offre, & se trouva au rendez-vous à l'heure convenue; il vit en effet son prétendu rival, qui n'étoit qu'un valet travesti de Girondo, montant par une fenêtre avec une échelle de corde dans l'appartement de Fénicie. Timbrée accablé de douleur s'en retourna chez lui, & envoya le jour suivant à Léonati l'ami qui avoit fait la première démarche, pour retirer sa parole & rompre le mariage avec sa fille, à cause de son infidélité. Cet affront pénétra Fénicie jusqu'au fond du cœur; & ce chagrin altéra tellement sa santé, qu'elle fut obligée de garder le lit, & qu'après une violente secousse de cette maladie elle perdit connoissance;

ſes Médecins la crurent morte, & on la traita comme telle. Cependant au bout de ſept heures elle reprit peu-à-peu ſes eſprits. Elle ſe fit tranſporter chez ſon oncle, où elle ſe tint cachée à la campagne. Tout Meſſine la croyoit décédée, avec d'autant plus de raiſon, qu'on avoit vu publiquement ſes funérailles. Cet évènement avoit accablé Timbrée: mais il ſe croyoit convaincu de l'infidélité de ſa Maîtreſſe. Le chagrin de Girondo étoit bien plus cuiſant; il réſolut enfin de découvrir à Timbrée toute ſa trahiſon. Dans ce deſſein, il alla avec lui à l'Egliſe, le mena ſur le tombeau de Fénicie, ſe mit à genoux, donna un poignard à Timbrée, lui avoua tout, & le preſſa d'en tirer vengeance. Timbrée refuſe, lui pardonne, & tous deux vont chez Léonati, à qui Timbrée offre toute ſa fortune en ſatisfaction de ſa faute. Le vieillard refuſe tout, & exige ſeulement de lui qu'il lui diſe le jour qu'il voudra ſe marier, & qu'alors il lui promette d'accepter une femme de ſa main. Quelque tems après, il le conduit à ſa campagne & lui préſente pour Epouſe, ſous le nom de Lucile, Fénicie, qui étoit beaucoup changée à ſon avantage. Timbrée lui donne ſon cœur & ſa main. Ce ne fut que ſur la fin du repas de la nôce qu'une tante de la mariée le mit ſur l'article de ſes premieres amours. Il en parla avec tant d'émotion & d'eſtime, qu'on ne put différer plus long-tems de lui découvrir tout ſon bonheur dans la poſſeſſion de ſa chère Fénicie. Girondo reçut *Belfiore*, ſeconde fille de Léonati, en mariage. Ils s'en retour-

mais son frère, qui l'avoit accompagné, l'en empêcha. Le lendemain il disparut; on le chercha en vain; enfin un paysan vint dire à la Princesse Ariodante, qu'il l'avoit emmené avec lui, & lui avoit ordonné de lui rapporter ce qu'il alloit voir, & qu'après il s'étoit précipité d'un rocher dans la mer. Sa mort plongea tout le monde dans le deuil & dans l'affliction; & son frère qui en savoit la raison, la découvrit au Roi, accusa la Princesse devant lui & devant le Conseil d'Etat, & demanda justice. Les Loix d'Ecosse condamnent au feu une fille accusée d'incontinence; à moins qu'il ne se trouve un homme qui veuille se battre en duel avec l'accusateur & qui ait le bonheur de le vaincre. Le Roi publie donc, que s'il se trouvoit un champion, il lui donneroit la Princesse & une dot conforme à son rang pour récompense. Cependant toutes les femmes de la Princesse furent entendues, & s'accordèrent toutes à dire, qu'elles n'avoient jamais eu part à aucune intelligence secrette. Cet appareil me mit dans la plus grande consternation, & je priai le Duc de songer à nous mettre en sureté. Il fit semblant de prendre un grand intérêt à cet évènement; il me donna deux domestiques qu'il chargea de me conduire dans une de ses Terres loin de la Cour. Mais le traître leur avoit ordonné de me massacrer en chemin; & cela seroit arrivé, si vous ne fussiez venu à mon secours. »

La nouvelle de l'innocence de Ginevra anima encore plus le courage & la résolution de Renaud. Il piqua

des deux, afin d'arriver plutôt au lieu où le duel étoit assigné. Arrivé aux portes de *Saint-Andrew*, un jeune Page vint à sa rencontre, & lui dit qu'un Chevalier inconnu, ayant une armure toute noire, venoit d'arriver, & qu'il avoit déja commencé le combat avec l'accusateur de Ginevra. Renaud courut aux barrieres, arrêta le duel, raconta tout au Roi, & demanda le Duc d'Albanie en duel. Renaud le vainquit; & le Duc avoua en mourant son crime. Le vainqueur fut accueilli du Roi & de tout le peuple, & reçut en récompense les plus grands témoignages de reconnoissance. Tout le monde fut curieux de savoir qui étoit le Chevalier aux armes noires; il baissa sa visière; & on vit avec le plus grand étonnement, que c'étoit *Ariodante*. Il raconta comment en effet il s'étoit précipité dans la mer, mais que par amour pour la vie, il s'étoit sauvé à la nage, & s'étoit réfugié chez un Hermite. La nouvelle du sort de *Ginevra*, & l'offre que le Roi avoit faite aux Chevaliers de la sauver, avoit ranimé son amour mal éteint; il avoit tout oublié pour ne plus penser qu'aux moyens de lui sauver la vie, & il avoit dans cette intention, hasardé un duel avec son frère. Le Roi récompensa cette fidélité par la main de sa fille, à qui il donna le Duché d'Albanie pour dot. *Dalinda*, femme de chambre de la Princesse qui avoit tout découvert, obtint sa grace par les instances de Renaud, & se retira dans un couvent. Renaud lui-même prit congé du Roi, & continua son voyage en Angleterre.

D'après la ressemblance de cette dernière histoire & de la première avec la Pièce de Shakespeare, on trouvera très-vraisemblable que le Poëte ait puisé son sujet dans la première, quoique l'Arioste eût pu lui être connu par la Traduction Anglaise de *Harrington*, qui parut en 1591 (1). Ainsi il ne faut pas chercher de ressemblance entre le Poëte Epique & le Poëte Dramatique. Le premier n'a pas copié l'autre; il n'y a nulle comparaison à faire, que dans la ressemblance de la fiction: dans l'Arioste, les caractères, aussi bien que les actions, sont peut-être mieux motivés & mieux unis: mais cette Pièce a d'autres beautés frappantes, & il faut être aussi prévenue, aussi avare d'éloges, que l'impitoyable Madame Lenox, pour se borner à cette foible louange: « Qu'il » y a beaucoup de vrai génie & de comique dans les » scènes de cette Pièce ».

Je finirai par observer que dans *Chaucer*, au quatrième Chant du second Livre de sa Reine des Fées; il se trouve une pareille histoire que *Phedon* raconte au Chevalier *Gayon*, qui le délivre de l'attaque furieuse d'un insensé; & qu'un certain Jacques *Millar*, en 1734, mit au jour un changement de *Beaucoup de bruit pour rien*, sous le titre: *The universal passion*, que je ne

(1) Shakespeare auroit pu lire aussi cette Histoire, sans connoître l'Arioste, dans un Ouvrage poétique de George *Tuberville*, dont *Harrington* fait mention, comme n'ayant paru que depuis peu d'années. Voyez *Farmer's Essay, on the Learning of* Shakespeare, p. 23.

connois que par *The companion to the play-house*, qui en porte un jugement très-peu avantageux. L'original fut remis au théâtre & fit disparoître l'imitation.

Fin du Tome quatorzième.

COMME VOUS L'AIMEZ ;

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LE DUC.

FREDÉRIC, *frère du Duc, & usurpateur de son Duché.*

AMIENS, JACQUES, } *Seigneurs qui ont suivi le Duc dans son exil.*

LE BEAU, *courtisan à la suite de Frédéric.*

OLIVIER, *fils aîné du Chevalier Rowland de Boys, qui avoit été autrefois au service du Duc.*

JAMES(†), ORLANDO, } *jeunes frères d'Olivier.*

ADAM, *vieux domestique du Chevalier Rowland de Boys, maintenant attaché à la fortune d'Orlando.*

DENYS, *domestique d'Olivier.*

CHARLES, *lutteur, & en même-tems domestique du Duc Frédéric l'usurpateur.*

TOUCHSTONE (Touche Pierre), *paysan bouffon, au service de Célie & de Rosalinde.*

CORIN, SYLVIUS, } *Bergers.*

WILLIAM, *paysan, amoureux d'Audrey.*

Sir OLIVIER MAR-TEXT (Gâte-Texte), *Curé de Village.*

ROSALINDE, *fille du Duc exilé.*

(†) Nom que j'ai substitué à celui de Jacques, afin de distinguer ce personnage du mélancolique *Jacques.*

CÉLIE, *fille de Frédéric.*
PHÉBÉ, *une Bergere.*
AUDREY, *jeune Villageoise.*
Un Personnage, représentant l'Hymen.
Seigneurs à la suite des deux Ducs, avec des Pages, des Gardes-forêts, & autres suivans.

La Scène est d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier, & ensuite en partie à la Cour du Duc, & en partie dans la forêt des Ardennes (1).

COMME VOUS L'AIMEZ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le verger d'Olivier.

ORLANDO & ADAM.

ORLANDO.

JE me le rappelle bien, Adam ; voilà l'héritage que m'a laiſſé mon père, une miſérable ſomme de mille écus dans ſon teſtament; &, comme vous dites, il a chargé mon frère, ſous peine de ſa malédiction, de me donner une éducation convenable ; & voilà la cauſe de mes chagrins. Ce fidèle exécuteur des volontés d'un père, entretient mon frère James aux

écoles, où la Renommée vante ses merveilleux progrès ; & moi, il me traite comme le dernier paysan; ou, pour mieux dire, il me tient à l'étable en bête brute, plutôt qu'il ne m'élève en homme bien né. Car peut-on appeller éducation pour un Gentilhomme de ma naissance, un traitement qui ne diffère nullement de la façon dont il nourrit ses bœufs dans ses étables? Ses chevaux sont mieux soignés; ils sont libéralement pourvus d'un excellent fourrage; on les dresse au manége; & pour cela, on gage des Écuyers au plus haut prix : & moi, qui suis son frère, je ne gagne sous sa tutèle que de la croissance; espèce de bienfait que les animaux de sa basse-cour partagent avec moi. Et pour ce vil bien, ce néant qu'il me prodigue sans regret, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu de dons & de biens réels que j'ai reçus de la Nature. Il me fait manger avec ses valets, il m'interdit la place d'un frère, & il mine & détruit, autant qu'il est en lui, ma noblesse native, par cette brutale éducation. C'est-là, cher Adam, c'est-là ce qui me peine & m'afflige. Mais l'ame de mon père, que je crois sentir respirer dans mon sein, commence à se révolter contre cette ignoble servitude. Non, je ne l'endurerai pas plus long-tems, quoique, hélas! je ne connoisse pas encore d'expédient raisonnable & sûr pour m'y soustraire (†).

(†) Cette Pièce commence par une réflexion intéressante, sur

SCENE II.

Les mêmes. OLIVIER *survient.*

ADAM.

Voila votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO.

Tiens-toi à l'écart, Adam, & tu entendras comme il va me gourmander.

OLIVIER.

Hé bien, Monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO.

Rien : on ne m'apprend point à faire aucune chose.

OLIVIER.

Quel ouvrage gâtez-vous donc, Monsieur ?

ORLANDO.

Vraiment, Monsieur, je vous aide à gâter celui

l'objet le plus important de la vie, l'éducation des enfans. Les hommes donnent souvent plus de soins aux brutes qu'ils nourrissent dans leurs étables & leurs écuries, qu'ils n'en donnent aux héritiers de leur sang, de leur nom & de leur fortune. Il est rare de trouver un Jockey, un Chasseur, qui soit à moitié aussi bien élevé que ses chevaux ou ses chiens. *Mistriss. Griffith.*

que Dieu a fait, votre pauvre & misérable frère, par une oisiveté funeste.

OLIVIER.

Que diable, Monsieur, occupez-vous mieux, & en attendant contentez-vous d'être un o en chiffre (†).

ORLANDO.

Irai-je garder vos pourceaux & manger du gland avec eux? Quelle portion de patrimoine ai-je follement dépensée, pour me voir réduit dans une telle détresse?

OLIVIER.

Savez-vous où vous êtes, Monsieur?

ORLANDO.

Oh! très-bien, Monsieur! Je suis ici dans votre verger.

OLIVIER.

Savez-vous devant qui vous êtes, Monsieur?

ORLANDO.

Oui, je le sais mieux que celui, devant qui je suis,

(†) Suivant Johnson, le sens de *naught* seroit: *sois une fois un vaurien, fais plutôt du mal que de ne rien faire:* d'autres prétendent que cela signifie une imprécation: *Que la peste te saisisse!*

ne ſait me connoître. Je ſais que vous êtes mon frère aîné; & ſelon les droits du ſang, vous devriez me connoître ſous ce rapport. La coutume des Nations veut que vous ſoyez plus que moi, parce que vous êtes né avant moi : mais cette coutume n'a pas le pouvoir de dénaturer le ſang dont je ſuis formé, y eût-il vingt frères entre nous. Je tiens autant de mon père que vous pouvez en tenir : j'avoue cependant, qu'étant venu avant moi, vous vous êtes trouvé plus près de ſa fortune.

OLIVIER, *faiſant un geſte pour le maltraiter.*

Que dites-vous, petit malheureux !

ORLANDO, *le ſaiſiſſant à la gorge.*

Allons, allons, frère aîné, quant à cela vous êtes trop jeune.

OLIVIER.

Comment, miſérable (†), tu veux, je crois, mettre la main ſur moi ?

ORLANDO.

Je ne ſuis point un miſérable : je ſuis le plus jeune

(†) Le mot Anglois eſt *villain*. Olivier l'emploie dans ſa ſignification moderne, qui eſt, *un coquin ;* & Orlando le prend dans ſon ſens primitif; homme de baſſe extraction, un manant, un vilain. *Johnſon.*

des fils du Chevalier Rowland de Boys ; il étoit mon père ; & celui qui dit qu'un tel père engendra des miférables, eft lui-même trois fois un vil miférable. — Si tu n'étois pas mon frère, je ne détacherois pas cette main de ta gorge, que l'autre main ne t'eût arraché la langue, pour avoir ofé parler ainfi ; tu t'es infulté toi-même.

A D A M.

Mes chers maîtres, contenez-vous : au nom du fouvenir de votre père, foyez unis.

O L I V I E R.

Lâche-moi, te dis-je.

O R L A N D O.

Je ne te lâcherai, que quand il me plaira. — Il faut que vous m'écoutiez. Mon père vous a chargé, par fon teftament, de me donner une bonne éducation, & vous m'avez élevé comme un payfan, en cherchant à étouffer, à éloigner de moi, toutes les qualités d'un Gentilhomme. Je fens l'ame & la nobleffe de mon père croître dans mon fein, & je ne fouffrirai pas plus long-tems votre injuftice : procurez-moi donc les exercices qui conviennent à un Gentilhomme, ou bien donnez-moi le chétif lot que mon père m'a laiffé par fon teftament, & avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER.

Que prétends-tu faire avec ce lot? Mandier, sans doute, après que tu l'auras dépensé? Allons, soit, Monsieur; venez, entrez. Je ne veux plus être chargé de vous : vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi aller, je vous prie.

ORLANDO.

Je ne veux point vous offenser au-delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER, *à Adam.*

Retire-toi avec lui, toi, vieux chien.

ADAM.

Vieux chien : c'est donc là ma récompense? — Vous avez bien raison, car j'ai perdu mes dents à votre service. Dieu soit avec l'ame de mon vieux maître! Il ne m'auroit jamais outragé d'une semblable épithete. (*Orlando & Adam sortent*).

SCENE III.

OLIVIER, DENYS.

OLIVIER.

Oui? en est-il ainsi? Commencez-vous à prendre un ton? J'abaisserai votre insolence, & encore je ne

vous donnerai pas les mille écus; non. — Hola, Denys! (*Denys se présente*).

DENYS.

Monsieur m'appelle-t-il?

OLIVIER.

Charles, le lutteur du Duc, n'est-il pas venu ici pour me parler?

DENYS.

Oui, Monsieur, il est ici, & il demande même, avec importunité, à être introduit auprès de vous.

OLIVIER.

Fais-le entrer. (*Denys sort*). Ce sera un excellent moyen; c'est demain que la lutte doit se faire.

SCENE IV.

OLIVIER, CHARLES *entrent.*

CHARLES.

Monsieur, je vous souhaite le bonjour.

OLIVIER.

Mon bon Monsieur Charles, quelles nouvelles toutes neuves y a-t-il à la nouvelle Cour?

CHARLES.

Il n'y a que de vieilles nouvelles à la Cour, Monſieur; c'eſt-à-dire, que le vieux Duc eſt banni par ſon jeune frère le nouveau Duc, & trois ou quatre Seigneurs, qui lui ſont attachés, ſe ſont exilés volontairement avec lui; leurs terres & leurs revenus augmentent ceux du nouveau Duc; c'eſt ce qui fait qu'il conſent volontiers qu'ils aillent où ils voudront.

OLIVIER.

Savez-vous ſi Roſalinde, la fille du vieux Duc, eſt bannie avec ſon père?

CHARLES.

Oh! non, Monſieur; car ſa couſine, la fille du nouveau Duc, l'aime à un tel point (ayant été élevées enſemble depuis le berceau), qu'elle l'auroit ſuivie dans ſon exil, ou feroit morte de douleur, ſi elle n'avoit pu la ſuivre. Elle eſt à la Cour, où ſon oncle l'aime autant que ſa propre fille, & jamais deux jeunes Dames ne s'aimèrent comme elles s'aiment.

OLIVIER.

Quel eſt le lieu où le vieux Duc doit réſider?

CHARLES.

On dit qu'il eſt déja dans la forêt des Ardennes, &

qu'il a avec lui plusieurs Seigneurs des plus gais ; qu'ils vivent dans cet endroit comme le vieux Robin Hood d'Angleterre : on assure, en outre, que plusieurs jeunes Gentilshommes se rendent tous les jours, par troupes, auprès de lui, & qu'ils passent les jours doucement & sans soucis, comme on faisoit dans le siècle d'or.

OLIVIER.

Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau Duc ?

CHARLES.

Oui vraiment, Monsieur, & je viens vous faire part d'une chose. On m'a donné secrétement à entendre, Monsieur, que votre jeune frère Orlando avoit envie de venir déguisé s'essayer contre moi. Demain, Monsieur, je lutte pour soutenir ma réputation, & celui qui m'échappera, sans avoir quelque membre cassé, devra être fort content de lui. Votre frère est jeune & délicat, & je ne voudrois pas, par considération pour vous, lui faire aucun mal ; ce que je ferai cependant forcé de faire, pour ne point compromettre mon honneur, s'il entre en lice avec moi. Ainsi, l'amour que j'ai pour vous m'engage à vous en prévenir, afin que vous tâchiez de le dissuader de son projet, ou que vous consentiez à supporter, de bonne grace, le malheur auquel il se sera exposé lui-même ; il l'aura cherché, & tout-à-fait contre mon inclination.

OLIVIER.

Je te remercie, Charles, de l'amitié que tu as pour moi, & tu verras que je t'en prouverai ma reconnoissance. J'avois déja été averti du dessein de mon frère, & sous main j'ai fait l'impossible pour le faire renoncer à cette idée ; mais il est déterminé. Je te dirai, mon cher Charles, que c'est le jeune homme le plus mutin, le plus entêté qu'il y ait en France, rempli d'ambition, jaloux à l'excès des talens des autres, un traître, qui a la lâcheté de tramer des complots contre moi-même, qui suis son propre frère. Ainsi, agis à ton gré; j'aimerois autant que tu lui brisasses un bras qu'un doigt, & tu feras bien d'y prendre garde; car si tu ne lui fais qu'une légère contusion, ou s'il ne t'a pas porté lui-même quelque coup bien meurtrier, il cherchera à t'empoisonner, il te fera tomber dans quelque piége funeste, & il ne te quittera point qu'il ne t'ait fait perdre la vie d'une façon ou d'une autre, trahison ou violence; car je t'assure, & je ne saurois presque te le dire sans pleurer, qu'il n'y a pas un être dans le monde, qui, si jeune encore, soit aussi méchant, aussi pervers qu'il l'est. Je ne te parle de lui qu'avec la réserve d'un frère; mais si je te le dépeignois en détail tel qu'il est, je serois forcé de rougir & de pleurer, & toi tu pâlirois d'effroi.

CHARLES.

Je m'applaudis bien d'être venu vous trouver : s'il vient demain, je lui donnerai ſon compte : s'il eſt jamais en état d'aller ſeul, après s'être eſſayé contre moi, de ma vie je ne lutterai pour le prix : ainſi, Dieu vous ait en ſa garde! (*Il ſort*).

OLIVIER.

Adieu, bon Charles.

SCENE V.

OLIVIER, *ſeul.*

A PRÉSENT, il me faut exciter mon jeune athlete : j'eſpère m'en voir bientôt débarraſſé; & ſur mon ame, je ne ſais cependant pas encore pourquoi je ne hais rien plus que lui; car il a le cœur noble, il eſt inſtruit ſans avoir jamais été aux écoles, parlant bien & avec nobleſſe; il eſt aimé des perſonnes de toutes claſſes, juſqu'à l'adoration; chéri de tout le monde, & ſurtout de mes propres gens, qui le connoiſſent mieux que perſonne, en ſorte que moi, j'en ſuis mépriſé. Mais cela ne durera pas : le lutteur va y mettre bon ordre. Je n'ai plus rien à faire, qu'à exciter le jeune homme à concourir pour la lutte, & j'y vais de ce pas.

(*Il ſort*).

SCENE VI.

SCENE VI.

Devant le Palais du Duc.

ROSALINDE & CÉLIE.

CÉLIE.

JE t'en conjure, Rosalinde, ma charmante cousine; de grace, sois plus gaie.

ROSALINDE.

Je te proteste, chère Célie, que je montre avec effort, bien plus de gaîté que je n'en ai dans l'ame; & tu veux que j'en montre encore davantage? Si tu ne peux m'apprendre à oublier un père banni, renonce à vouloir m'apprendre à ressentir une grande joie.

CÉLIE.

Ah! je vois bien que tu ne m'aimes pas aussi tendrement que je t'aime; car si mon oncle, ton père, au lieu d'être banni, avoit au contraire banni ton oncle, le Duc mon père, & que tu fusses toujours restée avec moi, mon amitié pour toi m'auroit enseigné à prendre ton père pour le mien; & tu en ferois autant, si la force de ton amitié égaloit celle de la mienne.

ROSALINDE.

Eh bien, je veux tâcher d'oublier mon ſort & ma ſituation, pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE.

Tu ſais que mon père n'a que moi d'enfans, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait jamais d'autre; & je te l'aſſure, à ſa mort tu ſeras ſon héritiere; tout ce qu'il a enlevé de force à ton père, mon amitié te le rendra; ſur mon honneur, je le ferai; & que je devienne un monſtre, quand il m'arrivera d'enfreindre ce ſerment! Ainſi, ma charmante Roſe, ma chère Roſe, ſois donc plus gaie.

ROSALINDE.

Je le ſerai déſormais, couſine; je veux ſonger à imaginer quelque amuſement. Voyons, que penſes-tu de l'amour?

CÉLIE.

Oh! ma chère, je t'en prie, fais de l'amour un amuſement; mais ne te paſſionne ſérieuſement pour aucun homme, & ne t'engage pas ſi avant dans cet amuſement, que tu ne puiſſes t'en retirer innocente & pure, ſans avoir à rougir.

ROSALINDE.

Hé bien, à quoi donc nous amuſerons-nous?

CÉLIE.

Asseyons-nous, & moquons-nous de cette belle ménagère, Dame fortune, & de sa roue (†), & faisons-lui observer, à l'avenir, plus de justice dans le partage de ses dons.

ROSALINDE.

Je voudrois que cela fût en notre pouvoir; car ses bienfaits sont souvent bien mal placés, & la bonne aveugle Dame fait de grandes méprises dans les dons qu'elle distribue aux femmes.

CÉLIE.

Oh! cela est bien vrai; car à celles à qui elle accorde la beauté, rarement elle donne aussi la vertu; & celles qu'elle fait vertueuses, elle les partage ordinairement très-mal en attraits.

ROSALINDE.

Mais, cousine, tu te trompes; tu donnes à la Fortune ce qui n'appartient qu'à la Nature. La Fortune est la souveraine des dons de ce monde, mais elle ne peut rien sur les traits naturels.

(†) La roue de fortune n'est point la roue d'une ménagère; c'est un rouet. Shakespear change cette Déesse, dont la roue est l'emblême de l'inconstance, contre la Destinée, qui file le fil de la vie, & sans avoir de roue. *Johnson*.

SCENE VII.

Les mêmes. Le fol ou le bouffon TOUCHSTONE, *entre.*

CÉLIE.

Je me trompe, dis-tu, chère Rosalinde? Quoi! lorsque la Nature a formé une belle créature, la Fortune ne peut-elle pas la faire tomber dans la flamme? Et tu vois aussi, que si la Nature nous a donné de l'esprit pour railler la Fortune, cette même Fortune envoie cet imbécille (*désignant Touchstone*) pour nous interrompre dans l'entretien qui nous amuse.

ROSALINDE.

En vérité, la Fortune joue là un trop vilain tour à la Nature, en nous envoyant cet imbécille né, interrompre l'entretien dont notre esprit s'amusoit (†).

CÉLIE.

Ce rustre nous aiguisera l'esprit; car toujours un sot servit de pierre à aiguiser à l'esprit. (*A Touchstone*). Où allez-vous? par quel hasard....

(†) « Peut-être n'est-ce pas ici l'ouvrage de la Fortune, mais bien celui de la Nature, qui voyant notre esprit trop obtus pour pouvoir raisonner sur le compte de pareilles Déesses, nous a envoyé ce rustre ».

TOUCHSTONE.

Maîtreſſe, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE.

Vous a-t-on fait le meſſager ?

TOUCHSTONE.

Non, ſur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE.

Où avez-vous appris ce ferment, nigaud ?

TOUCHSTONE.

D'un certain Chevalier, qui juroit ſur ſon honneur que les beignets étoient bons, & qui juroit encore ſur ſon honneur que la moutarde ne valoit rien : moi, je ſoutiendrai, que les beignets ne valoient rien, & que la moutarde étoit bonne, & cependant le Chevalier ne faiſoit pas un faux ſerment.

CÉLIE.

Comment prouverez-vous cela, avec tout votre ſavoir ?

ROSALINDE.

Allons, voyons, déployez votre ſcience.

TOUCHSTONE.

Avancez-vous toutes deux ; prenez-vous le menton, & jurez par votre barbe que je suis un frippon (†).

CÉLIE.

Nous jurerions par nos barbes, si nous en avions ; que tu en es un.

TOUCHSTONE.

Et moi, je jurerois par ma fripponnerie, si j'en avois, que je suis un frippon ; mais vous ne faites pas un faux serment, en jurant par ce qui n'est pas ; aussi le Chevalier n'en fit-il pas un, lorsqu'il jura par son honneur ; car il n'en eut jamais, ou s'il en avoit eu, il l'avoit perdu à force de faux sermens, long-tems avant qu'il vît ces beignets ou cette moutarde.

CÉLIE.

Dis-moi, je te prie, de quel Chevalier veux-tu parler ?

TOUCHSTONE.

De cet homme que le vieux Frédéric, votre père, aime tant.

CÉLIE.

L'amitié de mon père suffit pour l'honorer : en voilà

(†) Imitation d'une expression de *Grand gousier*, dans Rabelais.

aſſez; ne parle plus de lui; tu ſeras châtié un de ces jours, pour ta calomnie.

TOUCHSTONE.

Cela prouve que c'eſt une grande pitié, que les fols ne puiſſent avoir la permiſſion de parler avec bon ſens, des ſottiſes que font les gens d'eſprit (†).

CÉLIE.

Oh! tu dis bien vrai; car les gens d'eſprit brillent ſingulièrement, en diſant quelques folies, depuis que l'on a impoſé ſilence au peu d'eſprit que les fols (¶) peuvent avoir. — Mais voilà *Monſieur le Beau.*

(†) Comme il y a dans la ſociété pluſieurs vices funeſtes, que les Loix ne puniſſent point, ou ne peuvent prévenir, la ſatyre peut être regardée comme un ſupplément néceſſaire aux Loix. L'homme le plus corrompu cherchera à cacher ſes vices dans l'ombre, pour éviter de devenir un objet de ridicule ou d'averſion publique. La crainte du ridicule, ſeule, a ſouvent contenu l'homme vicieux; & l'on peut dire en ce ſens, que le *doigt* eſt plus fort que le *bras*. *Miſtriſſ. Griffith.*

(¶) Les fols. Alluſion apparemment aux fous & bouffons de Cour, à qui on accordoit une liberté ſans bornes de cenſurer & de railler, mais qui commençoient alors à devenir moins communs. *Johnſon.*

SCENE VIII.

Les mêmes. LE BEAU, *entre.*

ROSALINDE.

Avec la bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE.

Qu'il va dégorger fur nous, comme font les pigeons dans le bec de leurs petits (†). — Bonjour, Monfieur le Beau; quelles nouvelles?

LE BEAU.

Belle Princeffe, vous avez perdu un grand plaifir.

CÉLIE.

Du plaifir! de quelle couleur?

LE BEAU.

De quelle couleur, Madame? Que voulez-vous que je vous réponde à cette queftion?

ROSALINDE.

Au gré de votre efprit & du hafard.

(†) *Rofalinde.* Nous allons être farcies de nouvelles.

Célie. Tant mieux, nous en ferons de meilleure défaite au marché.

TOUCHSTONE.

Ou comme le voudront les décrets de la Destinée.

CÉLIE.

Très-bien dit : voilà une réponse bien emphatique; pour un bien petit sujet (†) !

LE BEAU.

Vous me troublez, Mesdames; je vous aurois fait le récit d'une belle lutte que vous n'avez pas eu le plaisir de voir.

ROSALINDE.

Dites-nous toujours l'histoire de cette lutte.

LE BEAU.

Je vous en dirai le commencement; & si cela vous amuse, vous pourrez en voir la fin; car le plus beau est encore à faire, & ils viennent l'exécuter précisément dans l'endroit où vous êtes.

(†) Ou bien, *voilà un grand mensonge.* Gray. Mot à mot; *cela est maçonné avec une truelle.*

Touchstone. Si je ne garde pas mon rang — (§).

Rosalinde. Tu perdras la trace.

(§) *Rank*, signifie *rang* & *odeur rance;* d'où l'équivoque de cette réponse de Rosalinde, *tu perds ton ancienne odeur;* que j'ai retranchée du texte.

CÉLIE.

Hé bien, le commencement n'eſt-il pas, qu'*il eſt mort & enterré?*

LE BEAU.

Arrive un vieillard avec ſes trois fils.

CÉLIE.

Je pourrois ajuſter ce début à un vieux conte.

LE BEAU.

Trois jeunes hommes de bonne mine, d'une riche taille, & d'une *préſence* impoſante...

ROSALINDE.

Avec des billets (†) à leur col, portant : « On fait à ſavoir par ces préſentes, à tous ceux qu'il appartiendra »...

LE BEAU.

L'aîné des trois a lutté contre Charles, le lutteur du Duc : Charles, en un inſtant, l'a renverſé, & lui a caſſé trois côtes ; de ſorte qu'il n'y a guères d'eſ-

---

(†) Ou bien *bills*, pertuiſannes : c'étoit l'uſage alors de porter ſon arme à ſon col. *Farmer.*

L'équivoque roule ſur la double ſignification du mot *bills*, hallebarde & billet. Peut-être auſſi, ſuivant Johnſon, ne tombe-t-elle que ſur la reſſemblance des mots *préſence* & *préſents*.

pérance qu'il furvive. Il a traité le fecond de même, & le troifième auffi. Ils font étendus ici près; le pauvre vieillard, leur père, fait de fi triftes lamentations fur leurs corps, que tous les fpectateurs partagent fa douleur & pleurent avec lui.

ROSALINDE.

Hélas!

TOUCHSTONE.

Mais, Monfieur, quel eft donc l'amufement que les Dames ont perdu?

LE BEAU.

Quel amufement? Hé! celui dont je parle.

TOUCHSTONE.

Voilà donc comme les hommes deviennent plus fages de jour en jour! C'eft la première fois de ma vie, que j'aie jamais entendu dire que de voir brifer des côtes étoit un amufement pour les Dames.

CÉLIE.

Et moi auffi, je te le protefte.

ROSALINDE.

Mais y en a-t-il encore d'autres qui brûlent d'envie de fe voir déranger ainfi l'harmonie de leurs

côtes (†)? Y en a-t-il un autre qui se passionne pour le charmant jeu de bris de côtes? — Verrons-nous cette lutte, cousine?

LE BEAU.

Vous la verrez sûrement, Mesdames, si vous restez où vous êtes; car c'est ici l'arène que l'on a choisie pour la lutte, & ils sont prêts à l'engager.

CÉLIE.

Ce sont sûrement eux qui viennent là: restons donc, & voyons-la.

SCENE IX.

On joue des fanfares. Entrent le Duc FRÉDÉRIC, *les Seigneurs de sa Cour*, ORLANDO, CHARLES, *& suite.*

LE DUC.

ALLONS, qu'on avance: puisque la jeunesse ne veut pas écouter les représentations, qu'elle soit téméraire à ses périls & risques.

(†) Bizarre similitude entre la suite des côtes qui s'accourcissent par degrés, & quelque instrument de musique; & c'est dans cette idée que Rosalinde appelle, *côtes rompues*, musique rompue. *Johnson.*

ROSALINDE.

Eſt-ce-là l'homme ?

LE BEAU.

Lui-même, Madame.

CÉLIE.

Hélas ! il eſt trop jeune ; il a cependant le regard plein de confiance.

LE DUC, *appercevant Célie & Roſalinde.*

— Quoi ! vous voilà, ma fille, & vous auſſi, ma nièce ? Vous êtes vous gliſſées ici toutes deux pour voir la lutte ?

ROSALINDE.

Oui, Monſieur, ſi vous voulez nous le permettre.

LE DUC.

Vous n'y prendrez pas beaucoup de plaiſir, je vous aſſure : il y a une ſi grande inégalité de forces entre les deux athletes ! Par pitié pour la jeuneſſe de l'aggreſſeur, je ſerois charmé de le diſſuader ; mais il ne veut écouter aucun avis. Parlez-lui, Meſdames ; voyez, ſi vous pourrez le perſuader.

CÉLIE.

Faites-le venir ici, mon cher Monſieur le Beau.

LE DUC.

— Oui, allez à lui; je ne veux pas être présent.
(*Il se retire à l'écart*).

LE BEAU.

Monsieur l'aggresseur, les Princesses voudroient vous parler.

ORLANDO.

Je vais leur présenter l'hommage de mon profond respect.

ROSALINDE.

Jeune homme, avez-vous défié Charles le lutteur?

ORLANDO.

Non, belle Princesse; il est l'aggresseur général: je ne fais que venir comme les autres, pour essayer avec lui la force de ma jeunesse.

CÉLIE.

Intéressant jeune homme, vous êtes trop hardi pour votre âge: vous avez vu de cruelles preuves de la force de cet homme. Si vous pouviez vous voir avec nos yeux, ou vous connoître avec notre jugement, la crainte du malheur où vous vous exposez, vous conseilleroit de chercher des entreprises plus proportionnées à votre âge. Nous vous prions, pour l'amour de

vous-même, de vous intéresser à votre vie, & de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE.

Rendez-vous, noble jeune homme; votre réputation n'en sera nullement lésée : nous nous chargeons d'obtenir du Duc, que la lutte n'aille pas plus loin.

ORLANDO.

Je vous supplie, Mesdames, de ne pas me punir par une opinion désavantageuse : j'avoue que je suis très-coupable de refuser quelque chose à d'aussi belles & d'aussi généreuses Dames; mais accordez moi que vos beaux yeux & vos vœux favorables me suivent dans l'essai que je vais faire. Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul, qui n'eus jamais aucune gloire : si je suis tué, il n'y aura personne de mort que moi, qui voudrois déja l'être : je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer; ma mort ne sera d'aucun préjudice au monde, car je n'y possède rien; je n'y occupe qu'une place, qui sera sûrement mieux remplie, quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE.

Je voudrois que le peu de force que j'ai, fût réuni à la vôtre.

CÉLIE.

Et moi, toute celle que je puis avoir, pour ajouter à la ſienne !

ROSALINDE.

Adieu : faſſe le Ciel que je ſois trompée dans mes craintes pour vous !

ORLANDO.

Que tous les ſouhaits de votre cœur s'accompliſſent !

CHARLES.

Allons, où eſt ce jeune galant, qui eſt ſi jaloux de coucher avec ſa mère la Terre ?

ORLANDO.

Le voici tout prêt, Monſieur ; mais il eſt plus modeſte que vous dans ſes déſirs.

LE DUC.

Vous n'eſſayerez qu'une ſeule chûte ?

CHARLES.

Non, Monſeigneur, je vous le garantis : mais je puis vous aſſurer, que ſi vous avez fait tous vos efforts pour le détourner de tenter la première, vous n'aurez pas à le prier d'en riſquer une ſeconde.

ORLANDO.

ORLANDO.

Je le vois : vous comptez bien vous moquer de moi après la lutte ; vous ne devriez donc pas vous en moquer avant : mais voyons ; avancez.

ROSALINDE.

O jeune homme, qu'Hercule te seconde en ce moment !

CÉLIE.

Je souhaiterois être invisible, pour saisir ce robuste adversaire par la jambe. (*Ils luttent*).

ROSALINDE.

O excellent jeune homme !

CÉLIE.

Si j'avois la foudre dans mes yeux, je sais bien qui des deux seroit terrassé. (*Acclamations*).

LE DUC.

Pas davantage, pas davantage. (*Charles est terrassé*).

ORLANDO.

Encore, je vous en supplie, Monseigneur ; je ne suis pas encore en haleine.

LE DUC.

Comment te trouves-tu, Charles?

LE BEAU.

Monſeigneur, il ne ſauroit parler.

LE DUC.

Emportez-le. (*A Orlando*). Quel eſt ton nom, jeune homme ?

ORLANDO.

Orlando, Monſeigneur, le plus jeune des fils du Chevalier Rowland de Boys.

LE DUC.

Je voudrois que tu fuſſes le fils de tout autre homme : le monde eſtimoit ton illuſtre père, mais il fut toujours mon ennemi : cet exploit que tu viens de faire m'auroit plû bien davantage, ſi tu deſcendois d'une autre Maiſon. Adieu, ſois heureux, tu es un brave jeune homme ; je ſouhaiterois bien que tu fuſſes dit fils d'un autre père !

(*Le Duc ſort avec ſa ſuite*).

SCENE X.

CÉLIE, ROSALINDE, ORLANDO, *dans l'arène.*

CÉLIE.

SI j'étois à la place de mon père, cousine, agirois-je comme il agit ?

ORLANDO, *à l'écart:*

Je suis plus fier d'être le fils du Chevalier Rowland, le plus jeune de ses fils, & je ne changerois pas ce nom pour devenir l'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE.

Mon père aimoit le Chevalier Rowland comme lui-même, & tout le monde avoit pour lui les sentimens de mon père : si j'eusse connu plutôt ce jeune homme, son fils, j'aurois employé tout, jusqu'à mes pleurs, pour l'empêcher de s'exposer comme il vient de faire.

CÉLIE.

Allons, aimable cousine, allons le remercier & l'encourager. Mon cœur souffre de la dureté & de la jalousie de mon père. (*Abordant Orlando*). Monsieur, vous méritez des applaudissemens universels ;

vous avez été ici bien au-delà de ce que vous promettiez ; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour, votre maîtresse sera sûrement heureuse.

ROSALINDE, *lui donnant la chaîne qu'elle avoit à son col.*

Noble Cavalier, portez ceci en souvenir de moi, d'une jeune fille disgraciée de la Fortune, & qui vous donneroit davantage, si sa main avoit des dons à offrir. — Nous retirons-nous, cousine ?

CÉLIE.

Oui. — Adieu, beau Gentilhomme.

ORLANDO.

Ne puis-je donc dire, je vous rends graces? Dépouillé de tous mes ornemens, ce qui reste ici de moi n'est qu'une quintaine (†), dégarnie de tous ses trophées renversés, qu'un tronc sans ame & sans vie.

(†) La quintaine étoit un poteau fiché en plaine, où l'on suspendoit un bouclier ou autres trophées de guerre, qu'on visoit à pied au javelot, ou à cheval avec la lance. — On trouve ce mot dans ces vers de Regnier.

> Et qui depuis dix ans, jusqu'en ses derniers jours,
> A soutenu le prix en l'escrime d'amours :
> Lasse enfin de servir au peuple de Quintaine,
> Elle, &c. *Guthrie.*

Parmi les exercices Romains, il y en avoit un nommé *quintana*,

ROSALINDE.

Il nous rappelle : mon orgueil est tombé avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il veut. — Avez-vous appellé, Monsieur ? Monsieur, vous avez lutté à merveille, & vous avez vaincu plus que vos ennemis.

CÉLIE.

Voulez-vous venir, cousine ?

ROSALIE.

Allons, du courage. Adieu. (*Rosalinde & Célie sortent*).

ORLANDO.

Quelle passion appésantit donc & enchaîne ainsi ma langue ? Je ne peux lui parler, & cependant elle désireroit de m'entretenir. O pauvre Orlando ! tu es vaincu ; ou Charles, ou quelque être bien plus foible que lui, te maîtrise & te subjugue.

SCENE XI.

ORLANDO. LE BEAU *entre.*

LE BEAU.

Mon cher Chevalier, je vous conseille, en ami, de quitter ces lieux. Quoique vous ayez mérité les

éloges, les applaudiſſemens ſincères & l'amitié de tout le monde, cependant telles ſont maintenant les diſpoſitions du Duc, qu'il interprete contre vous tout ce que vous avez fait : le Duc eſt bizarre & capricieux; enfin il vous convient mieux, à vous, de juger ce qu'il eſt, qu'à moi de vous l'expliquer.

ORLANDO.

Je vous remercie, Monſieur; mais dites-moi, je vous prie, laquelle de ces deux Dames, qui aſſiſtoient ici à la lutte, étoit la fille du Duc?

LE BEAU.

Ni l'une ni l'autre, ſi nous en jugeons par les procédés & le caractère : cependant la plus petite eſt vraiment ſa fille, & l'autre eſt la fille du Duc banni, détenue ici par ſon oncle l'uſurpateur, pour tenir compagnie à ſa fille; car elles s'aiment, l'une & l'autre, plus que deux ſœurs ne peuvent s'aimer. Mais je vous dirai, que depuis peu, ce Duc a pris ſa charmante nièce en averſion, ſans aucune autre raiſon, que parce que tout le monde fait l'éloge de ſes vertus, & la plaint pour le ſort de ſon bon père. Sur ma vie, l'averſion du Duc contre cette jeune Dame, éclatera avant qu'il ſoit peu. Adieu, Monſieur; dans la ſuite, lorſque nous ſerons dans un meilleur monde que celui-ci, je ſerai charmé de lier une plus étroite connoiſſance avec vous, & d'obtenir votre amitié. (*Il ſort*).

SCENE XII.

ORLANDO.

JE vous suis très-redevable, Monsieur. Adieu! Ainsi je tombe de Carybde dans Scylla; je quitte un Duc tyran pour rentrer sous un frère tyran: mais, ô divine Rosalinde!...

SCENE XIII.

La Scène est dans un appartement du Palais.

CÉLIE & ROSALINDE.

CÉLIE.

QUOI, cousine! quoi, chère Rosalinde! — Grace, Amour, un peu de pitié. Quoi, pas un mot!

ROSALINDE.

Pas un mot, pour le perdre en vain (†).

CÉLIE.

Non; tes paroles sont trop précieuses pour être

(†) Pour le jetter aux chiens.

perdues en vain; mais daigne en accorder quelques-unes à ta cousine, à ton amie : allons, accable-moi de ta raison.

ROSALINDE.

Alors il y auroit deux cousines d'accablées; l'une qui seroit accablée par la raison, l'autre par une folie sans raison.

CÉLIE.

Mais tout ceci regarde-t-il votre père?

ROSALINDE.

Non; il y en a une partie pour l'enfant de mon père (†). — Oh! que ce monde misérable est rempli de ronces & d'épines!

CÉLIE.

Ce ne sont que des chardons, cousine, jettés sur toi par jeu, dans un jour de fête & de folie : mais si nous ne marchons pas dans les sentiers battus & frayés, ils s'attacheront à nos robes (¶).

ROSALINDE.

S'ils ne tenoient qu'à ma robe, je la secouerois, &

(†) Les anciennes copies portent, *pour le père de ma fille* : cela signifioit, comme Théobald l'explique, *pour mon futur mari. Johnson.*

(¶) Conseil au beau sexe, qu'une première imprudence entraîne souvent bien loin. *Mistriss. Griffith.*

ils tomberoient; mais ces épines sont dans mon cœur.

CÉLIE.

Fais un effort, & chasse-les de ton sein.

ROSALINDE.

J'essayerois, s'il ne falloit qu'un effort pour les en arracher.

CÉLIE.

Allons, allons, il faut lutter contre les passions.

ROSALINDE.

Oh! mes passions sont dans les intérêts d'un meilleur lutteur que moi!

CÉLIE.

Que le Ciel te protège! Tu voudras essayer de les combattre dans un tems, même au danger d'une chûte. — Mais laissons-là toutes ces plaisanteries, & parlons sérieusement: est-il possible que tu tombes aussi subitement & aussi éperduement amoureuse du plus jeune des fils du vieux Chevalier Rowland?

ROSALINDE.

Le Duc, mon père, aimoit passionnément son père.

CÉLIE.

S'ensuit-il de-là, que tu doives aimer passionné-

ment son fils ? Si je suivois cette espèce de logique, je devrois le haïr ; car mon père haïssoit passionnément (†) son père ; cependant je ne hais point Orlando.

ROSALINDE.

Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE.

Pourquoi le haïrois-je ? N'est-il pas plein de mérite ?

SCENE XIV.

Les mêmes. LE DUC *entre, avec plusieurs Seigneurs.*

ROSALINDE.

PERMETS donc que je l'aime pour cette raison ; & toi, aime-le, parce que je l'aime. — Mais regarde, voilà le Duc qui vient.

CÉLIE.

Avec des yeux pleins de courroux.

(†) Le mot Anglois est *dear*, qui signifie *cher* & *haï*, lorsqu'il est écrit *dere*. *Johnson.*

LE DUC.

Hâtez-vous, Mademoiselle, de partir, & de vous retirer de notre Cour.

ROSALINDE.

Moi, mon oncle ?

LE DUC.

Vous-même; & si dans dix jours vous vous trouvez à vingt milles de notre Cour, vous mourrez.

ROSALINDE.

Je supplie votre Altesse, de permettre que j'emporte avec moi la connoissance de ma faute. Si j'ai quelque correspondance avec mes pensées, si mes propres desirs me sont connus, si je ne suis point dans l'erreur des songes ou du délire, comme je crois avec confiance n'y pas être, alors, cher oncle, je vous proteste que jamais je n'offensai votre Altesse, pas même par une pensée à demi éclose dans mon sein.

LE DUC.

Tel est le langage de tous les traîtres; si leur justification dépendoit de leurs paroles, ils seroient aussi innocens que l'innocence même : qu'il vous suffise que je me défie de vous.

ROSALINDE.

Votre méfiance ne suffit pas seule, pour faire de

moi une perfide. Dites-moi quels sont les indices de ma trahison ?

LE DUC.

Tu es fille de ton père, & c'est assez.

ROSALINDE.

Je l'étois aussi, lorsque votre Altesse s'est emparée de son Duché; je l'étois, lorsque votre Altesse l'a banni. La trahison ne se transmet pas comme un héritage, Monseigneur; ou si elle passoit de nos parens à nous, qu'en résulteroit-il encore contre moi ? Mon père ne fut jamais un traître : ainsi, mon bon Seigneur, ne me faites pas l'injustice de croire que ma pauvreté me rende perfide.

CÉLIE.

Cher Souverain, daignez m'entendre.

LE DUC.

Oui, Célie, ce n'est que pour l'amour de vous que nous l'avons retenue ici; autrement, elle auroit suivi le sort de son père.

CÉLIE.

Je ne vous priai pas alors de la retenir ici ; vous suivîtes votre libre volonté & votre propre pitié ; j'étois trop jeune dans ce tems-là, pour apprécier tout ce qu'elle valoit; mais maintenant je la connois; si elle est une traîtresse, moi j'en suis donc une aussi ;

nous avons toujours partagé le même lit, nous nous ſommes levées au même inſtant, nous avons étudié, joué, mangé toujours enſemble, & par-tout où nous ſommes allées, nous marchions toujours comme les cygnes de Junon, formant un couple inſéparable.

LE DUC.

Elle eſt trop ruſée pour toi; ſa douceur, ſon ſilence même, & ſa patience, préviennent le peuple en ſa faveur, & on la plaint. Tu es une inſenſée; elle te vole ta renommée; tu auras plus d'éclat, & tes vertus brilleront davantage, après qu'elle ſera partie; ainſi ne réplique point; rien ne ſauroit changer l'arrêt irrévocable que j'ai prononcé contre elle; elle eſt bannie.

CÉLIE.

Prononcez donc auſſi, Monſeigneur, la même ſentence contre moi; car je ne ſaurois vivre ſéparée d'elle.

LE DUC.

Vous êtes une folle. — Vous, ma nièce, ſongez à faire vos préparatifs; ſi vous paſſez le tems que je vous ai fixé, je vous jure, ſur mon honneur & ſur ma parole ſolemnelle, que vous mourrez.

(*Le Duc ſort, avec ſa ſuite*).

SCENE XV.

CÉLIE, ROSALINDE.

CÉLIE.

O ma pauvre Rosalinde, où iras-tu? Veux-tu que nous changions de pères? Je t'abandonnerai le mien. Je t'en conjure, ne sois pas plus affligée que je le suis.

ROSALINDE.

J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE.

Tu n'en as pas davantage, chère cousine; console-toi, je t'en prie : ne sais-tu pas que le Duc m'a bannie, moi, sa fille?

ROSALINDE.

C'est ce qu'il n'a point fait.

CÉLIE.

Il ne l'a point fait, dis-tu? Rosalinde ne sent donc pas cet amour qui me dit que toi & moi ne font qu'une. Quoi! on nous arrachera l'une à l'autre? Quoi! nous nous séparerons, aimable amie? Non; que mon père cherche une autre héritière. Allons, concertons ensemble les moyens de nous enfuir;

voyons où nous irons, & ce que nous emporterons avec nous, & ne prétends pas te charger seule du fardeau, ni porter seule tes chagrins, & me laisser à l'écart : car, dis tout ce que tu voudras, je te jure, par ce Ciel sombre qui paroît triste de notre douleur, que j'irai par-tout avec toi.

ROSALINDE.

Mais, où irons-nous?

CÉLIE.

Chercher mon oncle dans la forêt des Ardennes.

ROSALINDE.

Hélas! de jeunes filles comme nous; quel danger ne courrons-nous pas en voyageant si loin? La beauté tente les voleurs, encore plus que l'or.

CÉLIE.

Je mettrai les habits simples & grossiers de la pauvreté, & avec une sorte de gros rouge (†), je me défigurerai le visage : fais-en autant, & nous passerons dans les routes sans être remarquées, & sans exciter personne à nous attaquer.

ROSALINDE.

Ne vaudroit-il pas mieux, étant d'une taille plus

(†) Terre d'ombre.

qu'ordinaire, que je m'habillasse tout-à-fait en homme? Une belle & large épée à mon côté, une lance dans ma main, & (que mon cœur cache toute la peur d'une femme déguisée) j'aurai un extérieur fanfaron & martial, aussi bien que tant d'hommes méchans (†), qui cachent leur poltronnerie sous les apparences de la bravoure.

CÉLIE.

Comment t'appellerai-je, lorsque tu seras un homme?

ROSALINDE.

Je ne veux pas porter un moindre titre, que le nom du page de Jupiter : ainsi, songe bien à m'appeller Ganymede : & toi, quel nom veux-tu avoir?

CÉLIE.

Un nom qui ait du rapport à ma situation : plus de Célie; je suis *Aliéna* (¶).

ROSALINDE.

Mais, cousine, si nous emmenions le fol de la Cour de ton père, ne nous seroit-il pas bien utile dans notre voyage?

(†) *Mannish*, signifioit anciennement méchant, & *man*, méchanceté. *Eschenburg.*

(¶) C'est-à-dire, aliénée, bannie.

CÉLIE.

CÉLIE.

Il me ſuivra, j'en réponds, au bout du monde. Laiſſe-moi le ſoin de le gagner : allons ramaſſer nos bijoux & nos richeſſes ; concertons le tems le plus propre, & les moyens les plus sûrs pour nous ſouſtraire aux pourſuites que l'on ne manquera pas de faire après mon évaſion : allons, marchons avec joie... C'eſt vers la liberté, & non vers le banniſſement !

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la forêt des Ardennes.

Le vieux DUC, AMIENS, *& deux ou trois Seigneurs vêtus en habit de Gardes-forêts.*

Le vieux DUC.

HÉ BIEN, mes compagnons d'exil, mes frères d'infortune, l'habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce pour nous, que celle que l'on paſſe dans la pompe vaine des grandeurs? Ces bois ne ſont-ils pas plus sûrs, plus exempts de dangers, que ne l'eſt une Cour remplie d'envieux? Ici, nous ne ſouffrons que la peine impoſée au père des humains; c'eſt-à-dire, les différences de la température des ſaiſons, la ſerre glacée & les brutales inſultes du vent d'hiver. Lorſqu'il ſouffle ſur mon corps, & qu'il me pénètre de ſa dent poignante, juſqu'à ce que je ſois tout tranſi de froid, il me fait dire en ſouriant : « ce n'eſt pas ici un flatteur : ce ſont là des conſeillers qui me perſuadent

par sentiment, & me convainquent de ce que je suis ». On peut retirer de doux fruits de l'adversité; telle que le crapaud horrible & venimeux, elle porte cependant dans sa tête un précieux diamant (†). Notre vie actuelle, séparée de tout commerce avec le monde, trouve dans les arbres des voix qui lui parlent, des livres instructifs dans les ruisseaux qui coulent, d'utiles morales dans les pierres mêmes, & quelque bien dans tous les êtres inanimés. Non, je ne voudrois pas en changer.

AMIENS.

Vous êtes heureux, Monseigneur, de pouvoir tourner les opiniâtres rigueurs de la Fortune en une humeur aussi paisible & aussi douce.

Le vieux DUC.

Allons, irons-nous tuer quelque venaison? C'est cependant une peine sensible pour moi, que ces pauvres créatures tachetées, habitans natifs de cette Cité déserte, se voient percer leurs flancs potelés & ronds

(†) C'étoit une opinion reçue du tems du Poëte, qu'on trouvoit dans la tête d'un vieux crapaud une pierre précieuse, ou perle, à laquelle on attribuoit de grandes vertus. On a souvent cherché cette pierre, mais on n'a jamais trouvé que des durillons accidentels ou morbifiques dans le crâne de ce reptile. *Johnson.* Pline le Naturaliste attribue de grandes propriétés à un os qu'on trouve au côté droit du crapaud, liv. 32.

avec ces pointes fourchues, & cela dans leurs propres foyers.

Ier SEIGNEUR.

Auſſi, Monſeigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques; il jure que vous êtes en cela un plus grand uſurpateur, que votre frère ne l'a été en vous banniſſant. Aujourd'hui, le Seigneur Amiens & moi, nous nous ſommes gliſſés derrière lui, au moment où il étoit couché ſous un chêne, dont l'antique racine perce les bords du ruiſſeau qui murmure ſi haut le long de ce bois; au même endroit eſt venu languir un pauvre cerf éperdu, que le trait d'un Chaſſeur avoit bleſſé; & vraiment, Monſeigneur, le malheureux animal a d'abord pouſſé de ſi profonds gémiſſemens, que dans leur effort ſes flancs ont failli à ſe briſer; enſuite des flots de groſſes larmes (†) ont commencé à rouler l'une après l'autre ſur ſon nez innocent; cela faiſoit pitié; & dans cette attitude, la pauvre bête fauve eſt reſtée immobile & penchée ſur le bord du rapide ruiſſeau, qu'elle groſſiſſoit de ſes pleurs (¶).

(†) On dit que le cerf pleure en mourant; & ces larmes ſont réputées précieuſes en Médecine. *Steevens.*

(¶) Quiconque a lu cette deſcription touchante, & mange le même jour de la venaiſon, a un appétit & un cœur dont il feroit mieux de ne pas ſe vanter. — Ces réflexions mélancoliques de Jacques ont plus de charmes pour un Lecteur ſenſible, que les plus bruyans éclats de la folie. *Miſtriſſ. Griffith.*

Le vieux DUC.

Mais qu'a dit Jacques ? N'a-t-il point moralisé à ce spectacle ?

Ier SEIGNEUR.

Oh oui, Monseigneur, il a fait cent applications différentes ; d'abord, sur les pleurs de l'animal qui tomboient dans le ruisseau, qui n'avoit pas besoin de ce superflu. « Pauvre cerf, disoit-il, tu fais là ce que font les mondains dans leurs testamens ; tu donnes à qui avoit déja trop ». Ensuite, sur ce qu'il étoit là seul, isolé, abandonné de ses compagnons veloutés : « tu as raison, dit-il ; c'est ainsi que le misérable quitte la foule & les bruyantes sociétés ». Dans le moment, un troupeau sans souci, & les flancs arrondis par une abondante pâture, bondit autour de l'infortuné, & ne s'arrête point pour le saluer : « oui, disoit Jacques, continuez, vous, gras & riches citoyens de ces lieux, continuez de tout enlever, c'est la mode : pourquoi vos regards s'arrêteroient-ils sur ce pauvre malheureux, qui est ruiné & perdu sans ressource » ? C'est ainsi que Jacques, par des traits de satyre des plus mordans, attaquoit la vie champêtre, la Ville, la Cour, & même la vie que nous menons ici, jurant que nous étions de vrais usurpateurs & de vrais tyrans, d'autant plus barbares, que nous avions la cruauté d'effrayer les animaux, & de les tuer dans le lieu même

que la Nature leur avoit assigné pour patrie & pour demeure.

Le vieux D U C.

Et l'avez-vous laissé dans cette méditation?

IIme SEIGNEUR.

Oui, Monseigneur, nous l'avons laissé pleurant & faisant des commentaires sur le cerf qui sanglottoit.

Le vieux D U C.

Montrez-moi l'endroit; j'aime à être aux prises avec lui, lorsqu'il est dans ces accès d'humeur chagrine; car alors il est plein de morale & de saillies.

IIme SEIGNEUR.

Je vais, Monseigneur, vous conduire droit à lui (†).

(†) Cette Scène est riche en sages réflexions sur le pouvoir de l'habitude, sur la préférence de la vie simple & pure des champs, à la vie frivole & corrompue des Villes, sur les avantages de l'adversité & de la méditation. *Mistriss. Griffith.*

SCENE II.

Le Théatre repréſente le Palais du Duc uſurpateur.

FRÉDÉRIC *entre, avec des* SEIGNEURS *de ſa ſuite.*

LE DUC.

Est-il poſſible que perſonne ne les ait vues? Cela ne peut pas être : quelques traîtres de ma Cour ſont d'intelligence avec elles, & dans le complot.

Ier SEIGNEUR.

Malgré toutes mes démarches, je ne puis trouver perſonne qui diſe l'avoir apperçue. Ses femmes l'ont vue le ſoir au lit, & le lendemain du grand matin, elles ont trouvé le lit; mais le tréſor qu'il renfermoit, leur maîtreſſe, n'y étoit plus.

IIme SEIGNEUR.

Monſeigneur, on ne trouve pas non plus le payſan bouffon dont votre Alteſſe avoit coutume de s'amuſer ſi ſouvent. Heſpérie, la fille d'honneur de la Princeſſe, avoue qu'elle a ſurpris ſecrétement votre fille, & ſa couſine, vantant beaucoup les bonnes qualités & les graces du lutteur qui a vaincu derniè-

rement le robuste Charles, & elle croit, qu'en quelqu'endroit que ces Dames soient allées, ce jeune hômme est sûrement avec elles.

LE DUC.

Envoyez chez son frère ; ramenez ici ce galant ; s'il n'y est pas, amenez-moi son frère, je le lui ferai bien trouver ; faites ce que je dis sur le champ, & ne vous lassez point de continuer les démarches & les perquisitions, jusqu'à ce que vous m'ayez ramené ces folles aventurières. (*Ils sortent*).

SCENE III.

Le Théatre représente la maison d'Olivier.

Entrent ORLANDO & ADAM.

ORLANDO.

HOLA, quelqu'un.

ADAM.

Quoi ! c'est vous, mon jeune maître? Oh mon cher maître ! Oh mon doux maître ! O vous, image vivante du vieux Chevalier Rowland ! Quoi ! que faites-vous ici ? Ah ! pourquoi êtes vous ver-

tueux (†) ? pourquoi le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort & vaillant? pourquoi étiez-vous ſi jaloux de vaincre le nerveux lutteur du capricieux Duc? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maiſon. Ne ſavez-vous pas, mon maître, qu'il eſt des hommes pour qui toutes les qualités qu'ils peuvent avoir, deviennent autant d'ennemis? Voilà tout le fruit que vous retirez des vôtres; vos vertus, mon cher maître, ſont pour vous autant de traîtres, ſous une forme angélique & céleſte. Oh! quel monde eſt celui-ci, où le beau & le bon ſont la perte de l'homme qui les poſsède!

ORLANDO.

Quoi donc! de quoi s'agit-il?

ADAM.

O malheureux jeune homme, ne franchiſſez pas le ſeuil; l'ennemi de votre mérite habite ſous ce toît: votre frère — (non; il n'eſt pas votre frère, mais... le fils... non... pas le fils... je ne veux pas l'appeller fils... de celui que j'allois appeller ſon père) a appris votre gloire, & cette nuit même, il ſe propoſe de brûler le logement où vous avez coûtume de coucher, & vous dedans. S'il ne réuſſit pas dans ce projet, il trouvera

(†) Les dangers de la ſupériorité & de la vertu dans un monde envieux & corrompu, ſont bien peints ici. *Miſtriſſ. Griffith.*

d'autres moyens de vous faire périr; je l'ai entendu, par hafard, méditant fon complot : ce n'eft pas ici un lieu de féjour pour vous; cette maifon n'eft qu'une boucherie; abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO.

Mais, mon cher Adam, où veux-tu que j'aille ?

ADAM.

N'importe où, pourvu que vous ne veniez pas ici.

ORLANDO.

Quoi! voudrois-tu que j'allaffe mendier mon pain; ou bien voudrois-tu qu'armé de l'infâme épée d'un affaffin, j'allaffe, comme un brigand, vivre & attaquer les paffans fur le grand chemin? Il faut que je faffe cet odieux métier, ou je ne fais que faire; & cependant je ne veux pas faire ce métier, quelque chofe qui arrive; j'aimerois mieux me livrer à la haine d'un fang dégénéré, d'un frère barbare.

ADAM.

Mais ne le faites pas (†) : j'ai cinq cens écus qui

(†) La réponfe d'Adam eft pleine de fenfibilité & d'intérêt. — On trouve auffi une defcription agréable des anciens payfans de l'Angleterre, de leur fobriété & de leur vertu, & la différence entre les tems anciens, & le fiècle moderne, eft bien remarquable. *Miftriff. Griffith.*

me viennent des épargnes que j'ai ſauvées ſur mes gages ſous votre père : j'ai amaſſé cette bourſe pour me ſervir de nourrice, lorſque mes membres vieillis & perclus me refuſeroient le ſervice, & que ma vieilleſſe mépriſée ſeroit jettée dans un coin obſcur ; prenez cela ; & que celui qui nourrit les corbeaux, & dont la Providence amaſſe la proviſion du paſſereau, ſoit le ſupport de ma vieilleſſe ! Voilà l'or ; je vous le donne tout ; recevez moi à votre ſervice : quoique je paroiſſe vieux, je ſuis encore nerveux & robuſte ; car dans ma jeuneſſe, je n'ai jamais fait uſage de ces liqueurs brûlantes, qui portent le trouble dans le ſang, & jamais je n'ai cherché, avec un front ſans pudeur, les moyens de ruiner & d'affoiblir ma conſtitution ; auſſi ma vieilleſſe eſt telle qu'un hiver ſerein & glacé, mais doux & ſain : laiſſez-moi vous ſuivre ; je ferai le ſervice d'un homme plus jeune, dans toutes vos affaires & dans tous vos beſoins.

ORLANDO.

O bon vieillard ! tu es une image fidèle de ces ſerviteurs conſtans de l'ancien tems, qui ſervoient par amour de leur devoir, & non pour le ſalaire ! Tu n'es pas de ce ſiècle, où l'eſpoir de l'avancement & de la fortune eſt le ſeul mobile qui faſſe travailler les hommes, & le moment où ils obtiennent leurs déſirs, ceſſe leur ſervice : tu n'en agis pas ainſi. Mais, pauvre vieillard, tu rajeunis un arbre mort, qui ne ſauroit

même produire une ſeule fleur, pour te payer tes peines & toute ton économie : mais viens, ſuis ton penchant; nous irons enſemble; & avant que nous ayons dépenſé les gages, qui ſont le fruit de ta jeuneſſe*, nous trouverons quelque petit établiſſement fixe où nous vivrons contens.

ADAM.

Allez, mon maître, allez, je vous ſuivrai juſqu'au dernier ſoupir avec fidélité & loyauté. J'ai vêcu ici depuis l'âge de dix-ſept ans juſqu'à près de quatre-vingt; mais de ce moment, je n'y reſte plus. Pluſieurs cherchent fortune à dix-ſept ans, mais à quatre-vingt il eſt trop tard d'une ſemaine. La Fortune ne ſauroit cependant me mieux récompenſer, qu'en me faiſant mourir en honnête-homme, & quitte de ce que je devois à mon maître.

SCENE IV.

Le Théatre repréſente la forêt des Ardennes.

ROSALINDE *paroît en habit de jeune garçon, ſous le nom de Ganimede*, CÉLIE, *habillée en Bergère, ſous le nom d'Aliéna, & le payſan* TOUCHSTONE.

ROSALINDE.

O Dieux! que mes eſprits ſont fatigués!

TOUCHSTONE.

Je m'embarraſſerois fort peu de mes eſprits, ſi mes jambes ne l'étoient pas.

ROSALINDE.

Si je me livrois au découragement de mon cœur, je courrois riſque de déshonorer l'habit d'homme que je porte, & de pleurer comme une femme; mais il faut que je ſoutienne le vaiſſeau le plus foible; c'eſt au pourpoint à montrer l'exemple du courage à la jupe; ainſi courage donc, chère Aliéna.

CÉLIE.

De grace, compâtis à ma foibleſſe; je ne ſaurois aller plus loiu.

TOUCHSTONE.

Pour moi, j'aime mieux m'arrêter avec vous, que de vous porter; je ne porterois cependant pas de *croix* (†) en vous portant; car je ne crois pas que vous ayez d'argent dans votre bourse.

ROSALINDE.

Enfin voilà donc la forêt des Ardennes.

TOUCHSTONE.

Oui, me voilà dans l'Ardenne, & je trouve que je n'en suis que plus sot; quand j'étois dans ma maison, j'étois bien mieux; mais il faut que les voyageurs apprennent à être contens de tout.

ROSALINDE.

Oui, tâche d'être content, cher Touchstone: mais qui vient ici? Un jeune homme & un vieillard, en conversation sérieuse!

(†) Espèce de monnoie marquée d'une croix, & sur laquelle Shakespear fait souvent des pointes. *Steevens.*

SCENE V.

Les mêmes, à l'écart. Entrent CORIN & SYLVIUS, *de l'autre côté du Théatre.*

CORIN.

C'EST précisément-là le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

SYLVIUS.

O Corin, si tu savois combien je l'aime!

CORIN.

Je le devine en partie; car j'ai aimé jadis.

SYLVIUS.

Non, Corin, vieux comme tu l'es (†), tu ne saurois le deviner, quand même dans ta jeunesse tu aurois été le plus tendre des amans qui ait jamais soupiré sur son oreiller dans le fond des nuits. Mais si jamais ton amour fut égal au mien (& je suis sûr qu'aucun homme n'aima jamais comme j'aime), combien d'actions ridicules ta passion ne t'a-t-elle pas fait commettre?

(†) Vive description des folies de l'amour. Il y a un joli Poëme sur le même sujet, par Miss Aikin. *Mistriss. Griffith.*

CORIN.

Plus de mille, que j'ai oubliées.

SYLVIUS.

Oh! tu n'as donc jamais aimé d'un cœur auſſi tendre que moi : ſi tu ne te rappelles pas juſqu'à la plus petite folie que l'amour t'a fait faire, tu n'as pas aimé : ſi tu ne t'es pas aſſis comme je le ſuis maintenant, & que tu n'aies pas enſuite fatigué tes auditeurs des louanges de ta maîtreſſe, tu n'as pas aimé : ſi tu n'as pas quitté bruſquement la compagnie, comme ma paſſion me fait quitter la tienne en ce moment, tu n'as pas aimé. O Phébé! Phébé! Phébé!

(*Sylvius ſort*).

SCENE VI.

Les mêmes.

ROSALINDE.

HÉLAS, pauvre berger! en te voyant ſonder ta bleſſure, un cruel haſard m'a fait ſentir la mienne.

TOUCHSTONE.

Et moi la mienne : je me ſouviens que lorſque j'étois amoureux, je briſai mon épée contre une pierre,

pierre (†) que je rencontrai dans la nuit, en lui disant: « voilà pour t'apprendre à rendre des visites nocturnes à Jeanne Smile »; & je me rappelle, que je baisois son battoir & les mamelles des vaches, que ses jolies mains gercées avoient coutume de traire; & je me souviens encore, qu'aulieu d'elle, je courtisai des cosses de pois; que je pris deux de ces cosses (¶), que je lui présentai, en lui disant, les yeux noïés de larmes (§): « portez ceci pour l'amour de moi ». Nous autres vrais amans, nous sommes sujets à d'étranges caprices; mais si tout, dans la nature, est mortel, tout être aussi, dans la nature, qui est en amour, est mortellement (*) fou.

ROSALINDE.

Tu dis des choses sensées, sans y prendre garde.

TOUCHSTONE.

Vraiment, jamais je ne prendrai garde à mon esprit, que lorsque je me serai cassé les os des jambes contre lui.

(†) Parce qu'il prit cette pierre pour un rival.

(¶) A cause de la ressemblance d'un pois à une perle. *Steevens.*

(§) Des larmes de pleurs. Trait contre cette expression ridicule de la Rosalinde de *Lodge;* nouvelle qui a servi de fondement à cette Comédie. *Warburton.*

(*) Le mot Anglois est *mortal;* mot augmentatif: par exemple, mortellement grand, pour, excessivement grand. *Johnson.*

ROSALINDE.

O Jupiter ! Jupiter ! la paſſion de ce berger reſſemble bien à la mienne.

TOUCHSTONE.

Et à la mienne auſſi : mais elle commence cependant à paſſer de mode pour moi.

CÉLIE.

Qu'un de vous, de grace, demande à cet homme-là, s'il voudroit nous donner quelque nourriture pour de l'or. Je ſuis d'une foibleſſe à mourir.

TOUCHSTONE.

Hola, vous, payſan!

ROSALINDE.

Tais-toi, ſot; il n'eſt pas ton parent.

CORIN.

Qui appelle?

TOUCHSTONE.

Des perſonnes qui valent mieux que vous, l'ami.

CORIN.

Si elles ne valoient pas mieux que moi, elles ſeroient bien miſérables.

ROSALINDE, *à Touchstone.*

Tais-toi, sot, te dis-je. (*A Corin*). Bonsoir, mon ami.

CORIN.

Bonsoir, mon joli Cavalier, bonsoir à vous tous.

ROSALINDE.

Je t'en prie, Berger, si, par amitié ou pour de l'or, l'on peut acheter quelques alimens dans ce désert, daigne nous conduire dans un endroit où nous puissions nous reposer & manger; voilà une jeune fille que le voyage a accablée de fatigue; elle est prête à défaillir de besoin.

CORIN.

Beau Cavalier, je la plains de tout mon cœur, & je souhaiterois, bien plus pour elle que pour moi, que la Fortune m'eût mis plus en état de la soulager; mais je ne suis qu'un Berger, aux gages d'un autre homme, & je ne tonds pas pour moi les moutons que je fais paître : mon maître est d'un caractère avare & dur, & il s'embarrasse fort peu de s'ouvrir le chemin du Ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs, sa cabane, ses troupeaux & ses pâturages, sont maintenant en vente, & son absence fait qu'il n'y a présentement dans notre bergerie, rien que je puisse vous offrir à manger : mais venez voir ce qui en est; & s'il

ne dépend que de mon ſuffrage, vous ſerez certainement bien reçus.

ROSALINDE.

Quel eſt l'homme qui doit acheter ſon troupeau & ſes pâturages ?

CORIN.

Ce jeune Berger que vous avez vu ici il n'y a qu'un moment, quoiqu'actuellement il s'embarraſſe fort peu d'achats.

ROSALINDE.

Si cela pouvoit ſe faire ſans bleſſer l'honnêteté, je te prierois d'acheter la cabane, les pâturages & le troupeau, & nous te donnerions de quoi payer le tout pour nous.

CÉLIE.

Et nous augmenterions tes gages. J'aime ces lieux, & j'y paſſerois volontiers ma vie.

CORIN.

Le tout eſt certainement à vendre : venez avec moi : ſi, ſur ce qu'on vous en dira, vous aimez le ſol, ſi le revenu vous ſatisfait, & que ce genre de vie vous plaiſe, j'acheterai auſſi-tôt le tout avec votre or, & je ſerai votre fidèle fermier.

(*Ils ſortent*).

SCENE VII.

AMIENS, JACQUES, *& autres*, *paroiſſent.*

AMIENS, *chantant une chanſon.*

Toi, que la Cour a rendu malheureux,
Viens avec moi, ſous cet épais feuillage,
Viens goûter l'ombre & le frais dans ces lieux :
Mêle avec moi tes chants au doux ramage
De ces oiſeaux heureux.

Ici l'on s'aime, ici tout eſt uni :
Nous jouiſſons d'un bonheur ſans nuages ;
Point d'autres maux & point d'autre ennemi,
Qu'un long hiver & ſes ſombres orages,
Bientôt mis en oubli.

JACQUES.

Continuez, continuez ; je vous en prie, continuez.

AMIENS.

Cela vous rendroit mélancolique, Monſieur Jacques.

JACQUES.

C'eſt ce que je veux. — Davantage, je vous en prie ; continuez ; je puis ſucer la mélancolie d'une

chanſon même, comme une abeille ſuce le miel des fleurs (†). Encore, je vous en prie, encore.

AMIENS.

Ma voix eſt déſagréable & enrouée; je ſais, que je ne ſaurois vous plaire.

JACQUES.

Je ne vous prie point de me plaire; je vous prie de chanter : allons, allons, une autre ſtance. Ne les appellez-vous pas *ſtances ?*

AMIENS.

Comme vous voudrez, Monſieur Jacques.

JACQUES.

Je m'embarraſſe fort peu de ſavoir leur nom; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter ?

AMIENS.

Plutôt pour vous ſatisfaire, que pour mon plaiſir.

JACQUES.

Hé bien, ſi jamais je remercie un homme, ce ſera vous que je remercierai (¶). Mais ce qu'ils appellent

(†) Dans l'original : *Comme une belette ſuce les œufs.*

(¶) Satyre contre les vains complimens de la civilité moderne, ſans pourtant blâmer les expreſſions de l'affection ou de la gratitude. *Miſtriſſ. Griffith.*

compliment, ressemble à la rencontre de deux magots. Lorsqu'un homme me remercie du cœur, il me semble que je lui ai fait l'aumône, & qu'il me fait les remercimens d'un pauvre. Allons, chantez. — Et vous qui ne voulez pas chanter, faites silence.

AMIENS.

Hé bien, je vais finir ma chanson. Messieurs, pendant ce tems-là, mettez le couvert; le Duc veut dîner sous cet arbre. Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES.

Et moi, je l'ai évité toute la journée : il aime trop la dispute pour moi (†) : je puis raisonner sur autant de sujets que lui; mais j'en rends grace au Ciel, & je ne m'en glorifie pas. Allons, chantez, allons.

CHANSON.

Si, las des Cours, de leurs vaines grandeurs,
Tu ne sens plus l'ambitieuse flamme;
Si du soleil tu crains moins les ardeurs,
Que les ennuis & le trouble de l'ame,
Viens habiter ces lieux.

Si mesurant tes désirs à ta faim,
Tu peux chercher ta sobre nourriture;

(†) Le caractère que Jacques désigne ici, est bien plus insociable que le sien. *Mistriss. Griffith.*

Content du mets que t'offre le destin,
Suivant en tout la loi de la Nature,
Viens, viens, & sois heureux.

Ici l'on s'aime, &c.

JACQUES.

Je vais vous donner sur cet air quelques vers que j'ai faits hier en dépit de ma Minerve.

AMIENS.

Et je les chanterai.

JACQUES.

Les voici. (*Il chante*).

Si par un sort inopiné,
Trouvez homme en âne changé;
Quittant son champ & son bien-être,
Pour aller ramper sous un maître,
Amenez (†), amenez-le nous,
Il trouvera de plus grands fous.

AMIENS.

Que signifie ce *duc ad me ?*

(†) Duc ad me, duc ad me, *amenez-moi*. Allusion au refrain de la chanson d'Amiens : Venez ici, venez ici. — Il n'est pas bien étonnant qu'Amiens, qui est un homme de Cour, n'entende pas le latin, ou le prenne pour du grec. *Steevens*.

JACQUES.

C'eſt une invocation grecque pour raſſembler les ſots dans un cercle. — Je vais dormir, ſi je puis; ſi je ne peux pas dormir, je me déchaînerai contre tous les premiers nés (†) de l'Égypte.

AMIENS.

Et moi, je vais chercher le Duc : ſon banquet eſt prêt.

(Ils ſortent).

SCENE VIII.

Entrent ORLANDO & ADAM.

ADAM.

MON cher maître, je ne ſaurois aller plus loin : eh ! je me meurs de beſoin ! Je vais me coucher ici, & y prendre la meſure de ma foſſe. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO.

Quoi, Adam ! comment ! tu n'as pas plus de courage que cela ? Vis encore quelques heures, conſole-

(†) Expreſſion proverbiale pour déſigner les perſonnes d'une haute naiſſance. *Johnſon.*

toi un peu, prends un peu de courage. S'il exiſte quelque bête ſauvage dans cette affreuſe forêt, ou j'en ſerai dévoré, ou je te l'apporterai à manger : ton imagination effrayée te fait voir la mort plus près de toi, qu'elle ne l'eſt en effet. Pour l'amour de moi, prends courage; repouſſe & tiens un inſtant la mort à la diſtance de ton bras : je ſuis à toi dans un moment; & ſi je ne t'apporte pas quelque nourriture à manger, alors je te permets de mourir : mais ſi tu meurs avant mon retour, je dirai que tu t'es moqué de mes peines. — Allons, fort bien, tu parois reprendre tes eſprits. Je vais revenir te joindre à l'inſtant; mais tu es là couché à l'air qui eſt glacé. Viens, je veux te porter ſous quelque abri, & tu ne mourras pas faute d'un repas, s'il eſt quelque être vivant dans ce déſert. Du courage, cher Adam.

(*Ils ſortent*).

SCENE IX.

On voit une table ſervie. Le vieux DUC *& les* SEIGNEURS.

Le vieux D U C.

JE penſe qu'il eſt métamorphoſé en bête; car je ne ſaurois le trouver en aucun lieu ſous la figure d'un homme.

Ier SEIGNEUR.

Monſeigneur, il n'y a qu'un inſtant qu'il eſt parti d'ici, où il étoit fort gai, & prenoit beaucoup de plaiſir à entendre chanter une chanſon.

Le vieux DUC.

Lui, qui eſt tout compoſé de diſſonances, s'il devient jamais Muſicien, il y aura certainement bientôt une grande diſcorde dans les ſphères : allez le chercher ; dites-lui, que je voudrois lui parler.

SCENE X.

Les mêmes. JACQUES.

Ier SEIGNEUR.

IL m'en évite la peine, en paroiſſant lui-même.

Le vieux DUC.

Mais comment, Monſieur, quelle vie menez-vous donc maintenant, qu'il faille que vos pauvres amis vous faſſent la cour & vous recherchent comme une belle dédaigneuſe? — Mais vraiment vous paroiſſez tout joyeux.

JACQUES.

Un fol! un fol!... J'ai rencontré un fol dans la

forêt, un fol en habit bigarré (†). O misérable monde! Comme il est vrai que je vis en mangeant, j'ai rencontré un fol qui s'èst couché sur la terre, & s'est chauffé au soleil, & qui a invectivé Dame Fortune de la bonne façon, mais en bons termes & bien placés, & cependant un vrai fol qui en portoit la livrée. — Bonjour, fol, lui ai-je dit. Non, Monsieur, m'a-t-il répondu, ne m'appellez pas *fol*, jusqu'à ce que le Ciel m'ait envoyé la Fortune (¶). Ensuite il a tiré un cadran de sa poche, & après l'avoir regardé d'un œil terne, il a dit très-sagement : « Il est dix heures; c'est ainsi, a-t-il continué, que nous pouvons voir comment va le monde : il n'y a qu'une heure qu'il n'en étoit que neuf, & dans une heure il en sera onze; & ainsi d'heure en heure, nous mûrissons, mûrissons, & ensuite d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, & là finit notre histoire ». Quand j'ai entendu ce fol bigarré moraliser ainsi sur le tems, mes poumons se sont mis à chanter comme le coq, à rire aux éclats, de voir des fols si profonds en morale; & j'ai ri sans relâche, pendant une heure entière à son cadran. O noble fol! un digne fol! Oh! l'habit de fol est le seul que l'on doive porter.

(†) On a déja observé plusieurs fois, que les fols ou bouffons étoient habillés comme nos arlequins. Le mot est *motley*. *Steevens.*

(¶) Allusion au proverbe : *Fortuna favet fatuis* ; la Fortune favorise les fous.

Le vieux DUC.

Quel-eſt donc ce fol?

JACQUES.

O le digne fol! un homme qui a été un courtiſan; & il dit, que ſi les Dames ſont jeunes & belles, elles ont le don de le ſavoir: & dans ſa cervelle, qui eſt auſſi ſèche que les biſcuits reſtés d'un voyage de long cours, il y a d'étranges caſes farcies d'obſervations qu'il débite par parcelles. Oh! ſi je pouvois être un fol! J'aſpire à porter l'habit des fols.

Le vieux DUC.

Tu en auras un.

JACQUES.

C'eſt le ſeul habit qui me convienne, pourvu que vous arrachiez de votre cerveau la folle idée qui y eſt enracinée, que je ſuis ſage. En outre, je veux avoir une liberté auſſi étendue que le vent, & je veux ſouffler ſur qui il me plaira, car les fols ont ce privilége; & ceux qui eſſuieront le plus de traits de ma folie, feront obligés de beaucoup rire: & pourquoi cela, Monſieur? Le *pourquoi* eſt auſſi uni que le chemin qui conduit à une Égliſe de Paroiſſe. Celui qu'un fol pique par une ſage invective, agit très-ſottement (fût-il piqué au vif), s'il ſe montre ſenſible à la

piquure : autrement, la folie de l'homme ſage s'expoſe à être anatomiſée par mille & mille alluſions d'un fol. Inveſtiſſez-moi de mon habit bigarré, donnez-moi la liberté de dire ce que je penſe, & je vous jure que, ſi l'on veut prendre ma médecine patiemment, je purgerai à fond le corps impur de ce monde infecté (†).

Le vieux D U C.

Fi, malheureux, je vois bien ce que tu voudrois.

J A C Q U E S.

Hé que diable voudriez-vous que je fiſſe, que du bien ?

Le vieux D U C.

Tu ferois, en gourmandant le péché, un péché des plus atroces ; car toi-même tu as été un libertin auſſi ſenſuel que l'aiguillon même de la brutalité, & tu voudrois aujourd'hui dégorger ſur le monde entier, tous les maux enracinés que tu as gagnés par la licence de ta jeuneſſe vagabonde & infectée à la ſource même de la contagion.

J A C Q U E S.

Quoi ! quel eſt celui qui, en cenſurant l'orgueil en général, peut être accuſé d'en taxer quelqu'un en par-

(†) Autre apologie de la ſatyre.

ticulier? Cevice ne coule-t-il pas gros comme les flots de la mer, jusqu'à ce que les vrais, les vrais moyens le refoulent? Quelle femme de la Cité nommai-je, lorsque je dis qu'une femme de la Cité porte sur ses indignes épaules la fortune des Princes? Quelle est celle qui peut se présenter & dire que j'entends parler d'elle, lorsque telle qu'est cette femme, telle est sa voisine? ou quel est l'homme, dans l'emploi le plus vil, qui ne décèle pas la folie dont je l'accuse, lorsque, pensant que j'ai voulu parler de lui, il répond que sa parure n'est point à mes dépens? Là donc: comment donc? Hé bien, laissez-moi donc voir en quoi ma langue lui a fait du tort. Si elle lui a rendu justice, alors c'est lui qui s'est fait du tort lui-même: s'il n'est pas dans le cas de l'imputation, alors ma satyre s'envole comme une oie sauvage, dans le vague des airs, sans être reclamée de personne. Mais qui vient ici?

SCENE XI.

ORLANDO *entre brusquement, l'épée nue.*

ORLANDO.

LAISSEZ cela, & cessez de manger.

JACQUES.

Quoi! je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO.

Et tu ne commenceras pas, avant que le besoin ait été satisfait (†).

JACQUES.

De quelle espèce sort donc ce coq-là ?

Le vieux DUC.

Est-ce la nécessité, jeune homme, qui te rend si audacieux? ou méprises-tu grossièrement les procédés honnêtes à tel point, que tu n'aies pas la plus légère idée de la civilité ordinaire ?

ORLANDO.

Vous avez touché mon mal du premier abord. C'est le poignant aiguillon du plus extrême besoin, qui enlève à mon procédé les douces apparences de la civilité : j'ai cependant été élevé dans l'intérieur du pays, & j'ai reçu quelque éducation : mais laissez cela, vous dis-je : il meurt, celui de vous qui touchera à ce fruit, avant que moi & mes besoins soient satisfaits.

JACQUES.

Si vous ne voulez pas que l'on vous satisfasse avec des raisons, alors il faut donc que je meure.

(†) La scène précédente d'Orlando & de son vieux domestique dans la forêt, prépare & justifie sa conduite dans celle-ci. *Mistriss. Griffith.*

Le vieux DUC,

Le vieux DUC.

Que prétendez-vous ? Votre douceur nous forcera à d'honnêtes procédés, auxquels toute votre force ne nous amènera jamais.

ORLANDO.

Je suis prêt à mourir faute de nourriture, & je vous prie de m'en donner.

Le vieux DUC.

Asseyez-vous & mangez, & soyez le bien venu à notre table.

ORLANDO.

Parlez-vous si honnêtement? En ce cas, pardonnez-moi, je vous en conjure ; j'ai cru qu'ici tout étoit sauvage ; voilà ce qui m'a fait prendre cet abord dur & ce ton de commandement. Mais qui que vous soyez, qui dans ce désert inaccessible, sous l'ombre mélancolique de ces sombres feuillages, perdez négligemment les heures fugitives de la vie ; si jamais vous vîtes des jours plus heureux, si jamais vous avez habité des lieux où le son des cloches vous invitât à vous rendre au Temple Saint ; si jamais vous vous êtes assis à la table d'un mortel honnête & bienfaisant ; si vos yeux ont laissé couler une larme généreuse ; si jamais enfin vous sûtes ce que c'est que de

ſentir la pitié, ce que c'eſt que d'en être l'objet, en ce cas, que la prière & la douceur ſoient mes ſeules armes & ma ſeule violence. Dans cet eſpoir, je rougis, & cache mon épée.

Le vieux DUC.

Oui, n'en doutez pas, nous avons vu des jours plus heureux; le ſon des cloches ſacrées nous a invités au Saint Temple; nous nous ſommes aſſis à la table d'hommes vertueux & bienfaiſans. Oui, nos yeux ont été mouillés des larmes ſacrées de la pitié: ainſi aſſeyez-vous, dans les ſentimens paiſibles de l'amitié: diſpoſez à votre gré de ce que nous pouvons avoir à offrir à vos beſoins.

ORLANDO.

Hé bien, abſtenez-vous donc encore un moment de toucher à vos mets, tandis que, comme la biche inquiète, je vais chercher mon faon pour lui donner à manger. Il y a, à quelques pas d'ici, un pauvre vieillard qui s'eſt traîné, à pas inégaux, à ma ſuite, conduit par l'amitié pure: il eſt accablé de deux maux cruels, l'âge & la faim. Je ne goûterai de rien, avant qu'il ait ſatisfait ſon beſoin.

Le vieux DUC.

Allez le chercher; nous ne toucherons à rien avant votre retour.

ORLANDO.

Je vous rends graces; que le Ciel vous donne ses bénédictions, pour les secours que vous voulez bien nous procurer!

(*Il sort*)

SCENE XII.

Le vieux DUC, JACQUES.

Le vieux DUC.

Tu vois, que nous ne sommes pas seuls malheureux: ce vaste théatre de l'Univers offre de plus tristes spectacles, que cette scène où nous jouons notre rôle.

JACQUES.

Oui, le monde entier est un théatre, & l'espèce humaine, hommes & femmes, sont de vrais acteurs; ils ont leur entrée & leur sortie. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différens rôles; & les actes de la pièce sont les sept âges (†). Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant & inondant de ses flegmes les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs,

(†) Anciennement il y avoit des pièces divisées en sept actes. *Warburton.*

le visage frais comme le Matin, & son petit sac à la main, rampe, comme le limaçon, lentement & à contre-cœur, jusqu'au seuil de l'école. Succède le jeune homme; il est amoureux; on l'entend soupirer comme une fournaise ardente, en chantant une chanson plaintive qu'il a faite pour les yeux de sa maîtresse. Bientôt soldat, prodigue de juremens étranges, & le menton hérissé de moustaches comme un léopard, il est vif, jaloux sur le point d'honneur, inflammable & prompt à la querelle, cherchant cette vaine fumée, la réputation, jusque dans la bouche du canon. Après marche gravement l'homme de robe; son ventre rond & rebondi digère un chapon succulent; son œil est sévère; sa barbe, coupée dans une forme particulière, en impose; il abonde en vieilles Sentences, en maximes vulgaires; & c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon (†) en pantoufles, avec des lunettes sur le nez, & des poches sur le côté : les bas bien conservés de sa jeunesse, se trouvent maintenant trop larges pour sa jambe retrécie, qui flotte dans leurs vastes plis; sa voix, jadis forte & mâle, aiguisée en fausset d'enfant, ne fait plus que siffler d'un ton aigre & grêle. Enfin le septième & dernier âge vient finir son histoire pleine d'étranges événemens; seconde enfance,

(†) Allusion au personnage de la Comédie Italienne, appellé *Il pantalone*, le seul qui joue son rôle en pantoufles. *Warburton.*

état d'oubli profond, où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien de tout ce qu'il a possédé (†).

SCENE XIII.

ORLANDO *revient avec* ADAM.

Le vieux DUC.

Soyez le bien-venu! Déposez votre vénérable fardeau, & qu'il prenne des alimens.

ORLANDO.

Je vous remercie de tout mon cœur pour lui.

ADAM.

Vous faites bien de remercier pour moi; car j'ai à peine la force de parler & de remercier pour moi-même.

Le vieux DUC.

Vous êtes reçus avec joie; mangez : je ne vous troublerai point en ce moment par la plus petite question sur vos aventures. — Donnez-nous un peu de musique, cher cousin; chantez-nous quelque chose.

(†) Cette description des âges de la vie de l'homme est célèbre chez les Anglois.

On joue un air. AMIENS *chante.*

CHANSON.

Hiver, souffle tes noirs frimats :
Ta dent du moins est invisible,
Et ta morsure est moins sensible,
Que n'est l'oubli des cœurs ingrats.
L'amitié n'est que perfidie ;
L'amour n'est que pure folie.
Restons dans ces climats
Jusqu'à notre trépas.
Vive la solitude,
Loin de l'ingratitude !

Sévis, sévis, Ciel rigoureux :
Durcis en fer la terre & l'onde ;
Ton atteinte est moins profonde,
Que le sentiment douloureux
Que cause la cruelle vue
De notre amitié méconnue.
Restons, &c.

Le vieux DUC.

S'il est vrai que vous soyez le fils du bon Chevalier Rowland, ainsi qu'on vous l'a entendu dire ingénument & tout bas, ainsi que tout me l'annonce ; car il respire dans tous vos traits, & votre visage est son portrait vivant ; soyez donc le très-bien-venu ici ; je suis le Duc qui aimoit votre père. Venez dans ma grotte me raconter la suite de vos aventures : & toi,

bon vieillard, nous te voyons du même œil que nous voyons ton maître. — Soutenez-le par le bras. (*A Orlando*). Donnez-moi votre main, & venez me raconter par quels événemens vous a fait passer la Fortune.

(*Ils sortent*).

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le Palais du Duc.

LE DUC, LES SEIGNEURS, & OLIVIER.

LE DUC.

Quoi! ne l'avoir point vu depuis? Monsieur; Monsieur, cela ne peut pas être; & si la clémence ne dominoit pas dans mon caractère, toi présent, je n'irois pas chercher plus loin d'autre objet de ma vengeance : mais songes-y bien; déterre ton frère, en quelque endroit qu'il soit; cherche-le aux flambeaux; je te donne un an pour me l'amener mort ou vif; sinon renonce à l'espoir de reparoître & de vivre sur notre territoire. Jusqu'à ce que tu puisses te justifier, par la bouche de ton frère, des soupçons que nous avons contre toi, nous saisissons dans nos mains tes terres & tout ce que tu peux avoir de propriétés qui vaille la peine d'être saisi.

OLIVIER.

Oh! si votre Altesse pouvoit lire dans mon cœur! Jamais je n'aimai mon frère de ma vie.

LE DUC.

Tu n'en es qu'un plus grand scélérat. Allons, chassez-le de mon Palais, & que mes Officiers préposés pour cette partie, procèdent à l'estimation de sa maison & de ses terres : qu'on le fasse sans délai, & qu'il sorte sur le champ. (*Ils sortent*).

SCENE II.

Le Théatre représente la Forêt.

ORLANDO, *gravant des vers sur l'écorce des arbres.*

SUSPENDEZ-VOUS ici, mes vers, & rendez témoignage à mon amour : & toi, Reine de la nuit, à la triple Couronne (†), du haut de ta pâle sphère,

(†) Allusion au triple caractère de Proserpine, Diane & Cynthia, donné par quelques Mythologistes à la même Déesse, & compris dans ce distique :

Terret, lustrat, agit Proserpina, Luna, Diana,
Ima, superna, feras, sceptro, fulgore, sagittis. Johnson.

abaiſſe tes chaſtes regards ſur le nom de ta belle Chaſſereſſe, qui règne ſur mon cœur & ſur ma vie. O Roſalinde ! ces arbres feront mes tablettes, & je veux graver mes penſées ſur leur écorce, afin que tous les yeux qui jetteront leurs regards ſur cette forêt, rencontrent par-tout les témoignages rendus à ta vertu. Cours, Orlando, cours graver ſur chaque arbre : *Roſalinde eſt belle, Roſalinde eſt chaſte, Roſalinde eſt une merveille ineffable.*

(*Il ſort*).

SCENE III.

CORIN & *le bouffon* TOUCHSTONE, *viennent dans le même endroit de la Forêt.*

CORIN.

ET comment trouvez-vous cette vie de Berger, Monſieur Touchſtone ?

TOUCHSTONE.

Franchement, Berger, par elle-même, c'eſt une bonne vie ; mais par rapport à ce que c'eſt une vie de Berger, c'eſt une pauvre vie. En ce qu'elle eſt ſolitaire, je l'aime beaucoup ; mais par rapport à ce qu'elle eſt retirée, c'eſt une miſérable vie : enſuite, par rapport à ce qu'on la paſſe dans les champs, elle

me plaît aſſez; mais comme ce n'eſt pas une vie que l'on paſſe à la Cour, elle eſt ennuyeuſe. Comme vie ſobre & frugale, voyez-vous, elle convient beaucoup à mon humeur; mais en voyant qu'il n'y a pas plus d'aiſance que cela, elle me répugne infiniment. — Berger, as-tu un peu de philoſophie dans l'ame ?

CORIN.

Ce que j'en ai, ſe borne à ſavoir, que plus on eſt malade, plus on eſt mal à ſon aiſe; & que celui qui n'a ni argent, ni moyens, ni contentement, manque de trois bons amis; que la propriété de la pluie eſt de mouiller, & celle du feu de brûler; que les bons pâturages engraiſſent les brebis; & qu'une des grandes cauſes de la nuit, c'eſt l'abſence du ſoleil; que celui qui n'a pas appris de l'eſprit, ni par nature, ni par art, peut ſe plaindre d'avoir reçu une mauvaiſe éducation, ou ſort de patens très-ſtupides.

TOUCHSTONE.

Un homme qui raiſonne comme toi, eſt un Philoſophe naturel. As-tu jamais vêcu à la Cour, Berger?

CORIN.

Non vraiment.

TOUCHSTONE.

Tu es donc damné ?

CORIN.

Non pas, j'espère. —

TOUCHSTONE.

Oh! tu seras sûrement damné & rôti, comme u
œuf mal cuit d'un côté (†).

CORIN.

Comment? pour n'avoir pas été à la Cour? Dite:
moi donc votre raison ?

TOUCHSTONE.

Quoi, si tu n'as jamais été à la Cour, tu n'as jama
vu les bonnes façons; si tu n'as jamais vu les bonn
façons, alors tes façons sont nécessairement ma
vaises; & ce qui est mauvais est péché, & le péc
mène à la damnation : tu es dans un état de damn
tion (¶) dangéreux, Berger.

(†) Il y a un proverbe qui dit, qu'un fol est celui qui fait
mieux cuire un œuf, parce qu'il le tourne toujours. Touchstc
semble vouloir faire entendre par-là, qu'un homme qui n'a j
vécu à la Cour, n'a qu'une demi éducation. *Steevens.*

(¶) Ce raisonnement ressemble à celui que fait frère Jea
Panurge, dans Rabelais. — Si tu es coeu, *ergò* ta femme s
belle, *ergò* tu seras bien traité d'elle, *ergò* tu auras des amis be
coup, *ergò* tu seras sauvé. *Warburton.*

CORIN.

Pas du tout, Touchſtone : les belles manières de la Cour ſont auſſi ridicules à la campagne, que les uſages de la campagne ſont riſibles à la Cour. Vous m'avez dit qu'on ne ſe ſaluoit pas à la Cour, mais qu'on ſe baiſoit les mains. Cette courtoiſie ne ſeroit pas propre, ſi les Courtiſans étoient des Bergers.

TOUCHSTONE.

Prouve-moi cela ; vîte ; allons, une preuve.

CORIN.

Quoi ! ne touchons-nous pas nos brebis à tout inſtant ? & leur toiſon, vous le ſavez, eſt graſſe.

TOUCHSTONE.

Quoi ! les mains de nos Courtiſans ne ſuent-elles pas ? & la graiſſe de mouton n'eſt-elle pas auſſi ſaine que la ſueur de l'homme ? Mauvaiſe raiſon, mauvaiſe raiſon : une meilleure ; allons.

CORIN.

D'ailleurs nos mains ſont rudes.

TOUCHSTONE.

Hé bien, vos lèvres ne les ſentiront que plutôt. Encore mauvaiſe raiſon : allons, une preuve plus ſenſée.

CORIN.

Et elles ſont ſouvent goudronnées avec les drogues de nos brebis ; & voudriez-vous que nous baiſaſſions le goudron ? Les mains des Courtiſans ſont, au contraire, parfumées de civette.

TOUCHSTONE.

Pauvre inſenſé (†). Allons, apprends du ſage, & réfléchis ; ſache que la civette eſt d'une plus baſſe extraction que le goudron : la civette n'eſt que l'impure excrétion d'un chat. Amende ta preuve, Berger.

CORIN.

Vous avez un trop grand eſprit de Cour pour moi : je veux me repoſer.

TOUCHSTONE.

Tu veux te repoſer, étant damné ? Dieu veuille t'éclairer, homme borné, car tu es bien ignorant ! Dieu veuille te faire une inciſion qui t'ouvre l'intelligence (¶) !

CORIN.

Monſieur, je ne ſuis qu'un ſimple journalier ; je

(†) Tu n'es qu'une pâture bonne pour les vers, en comparaiſon d'un bon morceau de chair.

(¶) *Dieu veuille faire une inciſion en toi !* Expreſſion proverbiale, qui ſignifie : *Dieu veuille te faire comprendre !* Warburton.

gagne ce que je mange, je gagne ce que je porte; je ne dois de haine à perſonne, je n'envie le bonheur de perſonne; je ſuis bien-aiſe de la bonne fortune des autres, & content dans ma peine; & mon plus grand orgueil, eſt de voir mes brebis paître, & mes agneaux tetter leurs mères.

TOUCHSTONE.

Voilà encore un autre péché d'imbécille dont vous vous rendez coupable, en élevant enſemble les brebis & les béliers, & en vous offrant à gagner votre vie par la copulation du bétail, en ſervant honteuſement les plaiſirs du bélier qui a la ſonnette au col, & en proſtituant la tendre brebis de douze mois, à un vieux mouton impuiſſant, dont les ans ont couvert la tête de boſſes, & qui n'eſt plus fait pour trouver un parti ſortable. Si tu n'es pas damné pour cela, c'eſt que le diable lui-même ne veut plus de Bergers; autrement, je ne vois pas comment tu pourrois échapper à l'enfer.

CORIN.

Voilà le jeune Monſieur Ganimede, le frère de ma nouvelle maîtreſſe, qui vient ici.

SCENE IV.

ROSALINDE, TOUCHSTONE.

ROSALINDE *paroît, tenant un papier, & lisant des vers, dont ce qui suit est le sens.*

Depuis l'Inde jusqu'à l'Orient,
Nul trésor n'égale Rosalinde :
Son renom en tous lieux s'étend,
Et remplit l'Univers du nom de Rosalinde.
Le chef-d'œuvre le plus vanté,
Les plus parfaites miniatures,
Ne sont que de noires peintures,
Auprès des traits de sa beauté;
Et rien n'est digne de mémoire,
Que le nom de Rosalinde & sa gloire.

TOUCHSTONE.

Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit ans entiers, en exceptant cependant les heures du dîner, du souper & du dormir : c'est précisément ainsi que riment les marchandes de beurre en allant au marché (†).

ROSALINDE.

Retire-toi, sot.

(†) Ce sont les vers cités par Horace, dont on fait deux cens, *stans pede in uno.*

TOUCHSTONE.

TOUCHSTONE.

Seulement un essai.

Jeune cerf, qui veux une biche,
Cours après Rosalinde (†).
A douce noix, écorce amère :
Cette noix-là, c'est Rosalinde.
A qui veut la plus belle rose,
Faut Rosalinde & l'épine d'amour.

Ce sont là de méchans vers, & d'une mauvaise allure. Pourquoi vous empoisonner de pareille poésie ?

ROSALINDE.

Tais-toi, sot, je les ai trouvés sur un arbre.

TOUCHSTONE.

Hé bien, c'est un arbre qui produit de mauvais fruit.

ROSALINDE.

Je veux l'enter sur toi, & il en produira de plus mauvais encore (¶).

(†) Si la chatte court après un Amant,
Rosalinde en fait tout autant.
Habit d'hiver veut être doublé,
Aussi le veut la mince Rosalinde.
Les moissonneurs doivent gerber, lier,
Puis voiturer avec Rosalinde.

(¶) Et alors il sera enté sur un indiscret, qui prétend se mêler

TOUCHSTONE.

Vous avez prononcé; mais si vous avez bien ou mal jugé, que la forêt en décide.

SCENE V.

Entre CÉLIE *avec un écrit.*

ROSALINDE.

Paix, voilà ma sœur qui vient lisant un papier ; tiens-toi à l'écart.

CÉLIE, *lisant un écrit en vers.*

« Pourquoi ce désert seroit-il silencieux ? Seroit-ce parce qu'il n'est pas habité ? N'importe; je suspendrai à chaque arbre des langues qui parleront le langage des Cités. Les unes diront, combien la courte vie de l'homme finit rapidement les erreurs de son pélerinage ; que l'espace d'une palme embrasse la somme de sa durée : d'autres montreront tous les sermens violés entre les cœurs de deux amis ; mais sur les plus beaux

de tout (§) ; & alors ce sera le fruit le plus précoce du pays; car tu seras pourri avant d'être à moitié mûr. C'est là le sort d'un homme qui veut se mêler de ce qui ne le concerne point.

(§) Équivoque sur les mots *medler* & *medlar*, dont le premier signifie *entremetteur*, & l'autre un *neffier*.

rameaux, ou à la fin de chaque ſentence, j'écrirai le nom de Roſalinde, & j'enſeignerai à tous ceux qui liront mes vers, que le Ciel voulant montrer en elle l'abrégé de toutes les perfections des anges, chargea (†) la Nature de raſſembler toutes les graces dans un ſeul objet; qu'auſſi-tôt la Nature forma les joues de roſe d'Hélène, mais ſans ſon cœur; la majeſté de Cléopatre, toutes les beautés d'Atalante, & la modeſtie de la triſte Lucrece. C'eſt ainſi que le conſeil des Dieux décida, que Roſalinde ſeroit formée de pluſieurs belles; & que de pluſieurs viſages, de pluſieurs yeux, & de pluſieurs cœurs, elle n'en auroit que les traits d'élite. Le Ciel a voulu qu'elle ait tous ces dons, & que moi, je vive & meure ſon eſclave ».

ROSALINDE.

O bon Jupiter! — Comment avez-vous pu fatiguer vos paroiſſiens d'une ſi ennuyeuſe homélie d'amour, ſans jamais crier : *Prenez patience, bon peuple?*

CÉLIE.

Hé, vous êtes-là, eſpions? Berger, retirez-vous un peu : & vous, Touchſtone, ſuivez-le.

(†) Alluſion au tableau d'Appelle, ou aux beautés de Pandore.

Πανδώρην, ὅτι πάντες Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
δῶρον ἐδώρησαν.

TOUCHSTONE.

Allons, Berger, faiſons une retraite honorable : ſi nous n'emportons pas tout le butin, nous en avons toujours quelques plumes.

(*Corin & Touchſtone ſortent*).

SCENE VI.

Les mêmes.

CÉLIE.

As-tu entendu ces vers, Roſalinde ?

ROSALINDE.

Oh ! oui, je les ai entendus, & encore davantage; car quelques-uns d'eux avoient plus de pieds que les vers n'en doivent porter (†).

CÉLIE.

Mais as-tu entendu, ſans étonnement, comment ton nom ſe trouvoit gravé ſur ces arbres ?

(†) *Célie.* Cela eſt égal; les pieds pouvoient porter les vers.

Roſalinde. Oui; mais les pieds étoient boiteux, & ne pouvoient ſe ſoutenir eux-mêmes ſans le vers, & voilà pourquoi ils boitoient dans le vers.

ROSALINDE.

J'étois plus qu'à moitié revenue de ma ſurpriſe, avant que tu vinſſes ; car vois ce que j'ai trouvé ſur un palmier : je n'ai jamais été tant rimée depuis la métempſycoſe de Pythagore ; tems auquel j'étois un rat (†) d'Irlande ; ce dont je me ſouviens à peine.

CÉLIE.

Devineriez-vous qui a fait cela ?

ROSALINDE.

Eſt-ce un homme ?

CÉLIE.

Un homme ayant à ſon col une chaîne, que vous portâtes autrefois. Vous changez de couleur ?

ROSALINDE.

Qui, je t'en prie ?

CÉLIE.

O Seigneur ! Seigneur ! Il eſt bien difficile, que des

(†) On a déja obſervé qu'on croyoit tuer les rats, en Irlande, avec une ſorte de charme en vers; d'où l'expreſſion, *rimer quelqu'un à mort*. Cela pourroit ſe dire d'un mauvais Poëte, qui aſſaſſine les Lecteurs de ſes vers. *Johnſon*.

amis se rencontrent (†); mais les montagnes peuvent être déplacées par des tremblemens de terre, & se rencontrer.

ROSALINDE.

Mais, de grace, qui est-ce ?

CÉLIE.

Est-il possible ?

ROSALINDE.

Je t'en prie avec instance, dis-moi qui c'est.

CÉLIE.

O merveille, merveille, & la plus grande merveille, & encore merveille, & merveille au-dessus de toute expression, ne me fais pas rougir !

ROSALINDE.

Penses-tu, quoique je sois caparaçonnée comme un homme, que j'aie le sang-froid d'un homme ? Une minute de délai de plus pour moi, est un voyage dans la mer du sud (¶). Je t'en prie, dis-moi qui c'est? Promptement, & parle vîte : je voudrois que tu fusses

(†) Allusion inverse du proverbe : Les amis peuvent se rencontrer, les montagnes jamais. *Steevens.* Quelquefois deux montagnes se rencontrent & se touchent par un tremblement de terre. *Voyez* l'Hist. Nat. de Pline. *Johnson.*

(¶) C'est-à-dire, fort ennuyeux. *Johnson.*

bégue, afin que le nom de cet homme caché pût échapper de ta bouche malgré toi, comme le vin ſort d'une bouteille dont le col eſt étroit : trop à la fois, ou rien du tout. Ote, je te prie, le ſceau qui eſt ſur ta bouche, pour que je puiſſe aſpirer ton ſecret (†). — Eſt-il formé de la main de Dieu ? Quelle eſpèce d'homme eſt-ce ? Sa tête eſt-elle digne de porter un caſque ? & ſon menton de porter une barbe ?

CÉLIE.

Non ; il n'a qu'une barbe très courte.

ROSALINDE.

Eh bien, Dieu lui en enverra une plus longue ; s'il eſt reconnoiſſant envers le Ciel. J'attendrai patiemment ſa croiſſance, pourvu que tu ne diffères pas de me faire connoître le menton qui en eſt décoré.

CÉLIE.

C'eſt le jeune Orlando, qui au même inſtant vainquit le lutteur de mon père, & votre cœur.

ROSALINDE.

Trève de plaiſanteries, je t'en conjure ; parle ſérieuſement, & en fille d'honneur.

(†) *Célie.* Tu te ſens donc capable d'engloutir un homme tout entier ?

CÉLIE.

De bonne-foi, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE.

Orlando ?

CÉLIE.

Oui, Orlando.

ROSALINDE.

Hélas! que va devenir mon habit d'homme? —Qu'a-t-il fait, lorsque tu l'as vu? qu'a-t-il dit? quel air avoit-il? où est-il allé? qu'est-il venu faire ici? m'a-t-il demandée? où réside-t-il? comment t'a-t-il quittée? & quand le reverras-tu? Réponds-moi en un seul mot.

CÉLIE.

Il faut donc que vous commenciez par m'emprunter la bouche de Gargantua; ce mot que vous me demandez, est d'un trop gros volume pour aucune bouche de ce siècle (†): répondre à la fois *oui* & *non* à toutes ces questions, est une tâche plus difficile, que de répondre aux demandes d'un Catéchisme.

ROSALINDE.

Mais sait-il, que je suis dans cette forêt, & que

(†) On se rappelle (dans Rabelais) que Gargantua avala cinq Pélerins, bâtons, bourdons, & tout, dans une salade.

j'y suis sous les habillemens d'un homme ? — Dis-moi : paroît-il aussi frais qu'il l'étoit le jour qu'il lutta ?

CÉLIE.

Il est aussi aisé de nombrer les atômes, que de résoudre les questions d'une amante : mais prends une idée de la manière dont je l'ai rencontré, & savoures-en bien tout le plaisir. Je l'ai trouvé sous un chêne, comme l'on y trouve un gland tombé.

ROSALINDE.

On peut bien appeller ce chêne l'arbre de Jupiter, s'il en tombe un pareil fruit.

CÉLIE.

Donnez-moi audience, ma bonne Dame.

ROSALINDE.

Continue.

CÉLIE.

Il étoit étendu là comme un Chevalier qui est blessé.

ROSALINDE.

Quoiqu'on ne puisse voir sans pitié un pareil objet, dans cette attitude il devoit être charmant.

CÉLIE.

Contiens ta langue, je t'en prie; elle fait là des

complimens qui ſont bien hors de ſaiſon. Il étoit armé en chaſſeur.

ROSALINDE.

O mauvais préſage ! Il vient pour percer mon cœur.

CÉLIE.

Je voudrois chanter ma chanſon ſans refrein, & tu me fais toujours ſortir du ton.

ROSALINDE.

Ne ſais-tu pas que je ſuis femme ? Ce que je penſe, il faut que je le diſe : pourſuis, ma chère.

CÉLIE.

Vous me faites perdre le fil de mon récit. Doucement, n'eſt-ce pas lui qui vient ici ?

ROSALINDE.

C'eſt lui-même ; ſauve-toi, & remarque-le bien.

(*Célie & Roſalinde ſe retirent*).

SCENE VII.

ORLANDO & JACQUES *entrent.*

JACQUES, *à Orlando.*

JE vous remercie de votre compagnie ; mais en vérité j'aurois autant aimé être seul.

ORLANDO.

Et moi aussi ; mais cependant, pour la forme seulement, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES.

Que Dieu soit avec vous ! Ne nous rencontrons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO.

Je souhaite que nous devenions, l'un pour l'autre, encore plus étrangers que nous ne sommes.

JACQUES.

Ne gâtez plus les arbres, je vous prie, en écrivant des chansons d'amour sur leurs écorces.

ORLANDO.

Et vous, ne gâtez plus mes vers, je vous en prie, en les lisant d'aussi mauvaise grace.

JACQUES.

Rosalinde est le nom de votre maîtresse ?

ORLANDO.

Oui, précisément.

JACQUES.

Je n'aime pas ce nom-là.

ORLANDO.

On ne songeoit guères à vous plaire, lorsqu'elle fut baptisée.

JACQUES.

De quelle taille est-elle ?

ORLANDO.

D'une hauteur à atteindre juste à mon cœur.

JACQUES.

Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas connu quelque femme d'Orfevre, & ne leur auriez vous pas escamoté ce collier ?

ORLANDO.

Pas du tout. — Mais je vous réponds en vrai style de toile peinte (†); car c'est là que vous avez étudié toutes les questions que vous me faites.

(†) Dans les édifices publics, les appartemens étoient ordinai-

JACQUES.

Vous avez un esprit bien léger ; je pense qu'il provient des talons d'Atalante (†). Voulez-vous vous asseoir avec moi, & nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde, & notre mauvaise fortune ?

ORLANDO.

Je ne veux censurer aucun être vivant dans le monde, que moi seul, dont je connois le mieux les défauts.

JACQUES.

Le plus grand défaut que vous ayez, est d'être amoureux.

ORLANDO.

C'est un défaut, que je ne changerois pas contre votre plus belle vertu. Je suis las de vous.

JACQUES.

Par ma foi, je cherchois un fol, quand je vous ai trouvé.

---

remeut tendus de ces tapisseries que Falstaff appelle *Water-work*, ouvrage à l'eau, peinture en détrempe. Il y avoit apparemment sur ces tapisseries, des sentences morales, peintes, sortant de la bouche des personnages. *Steevens.*

(†) Fille de Stheneus, Roi de l'isle de Scyros, extraordinairement belle, & légère à la course.

ORLANDO.

Il eſt noyé dans le ruiſſeau : tenez, regardez dans l'eau, & vous l'y verrez.

JACQUES.

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO.

Que je prends pour celle, ou d'un fol, ou d'un o en chiffre.

JACQUES.

Je ne reſte pas plus long-tems avec vous ; adieu, Monſieur l'*Amour*. (*Il ſort*).

ORLANDO.

Je ſuis charmé de votre départ : adieu, Monſieur la *Mélancolie*.

SCENE VIII.

ORLANDO, CÉLIE & ROSALINDE *s'avancent.*

ROSALINDE.

JE veux lui parler du ton d'un valet impertinent, & ſous cet habit jouer avec lui le rôle d'un impudent

vaurien. (*A Orlando*). Hola, garde; m'entendez-vous ?

ORLANDO.

Très-bien : que voulez-vous ?

ROSALINDE.

Quelle heure eſt-il, je vous prie ?

ORLANDO.

Vous devriez plutôt me demander à quelle portion du jour nous ſommes; car il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE.

Il n'y a donc pas de vrais amans ; autrement, les ſoupirs qu'ils pouſſeroient à chaque minute, les gémiſſemens qu'on entendroit à chaque heure, marqueroient les pas du pied pareſſeux du tems, auſſi bien qu'une horloge.

ORLANDO.

Et pourquoi ne dites-vous pas le pied léger du tems ? Cette expreſſion n'auroit-elle pas été auſſi propre?

ROSALINDE.

Point du tout : le tems chemine d'un pas différent, ſelon la différence des perſonnes : je vous dirai, moi,

avec qui le tems va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galoppe, & avec qui il s'arrête..

ORLANDO.

Voyons : dites-moi, je vous prie, avec qui il trotte ?

ROSALINDE.

Vraiment, il va le grand trot avec la jeune fille ; depuis le jour de ſon contrat de mariage, juſqu'au jour qu'il eſt célébré : quand l'intervalle ne feroit que de huit jours, le pas du tems eſt ſi dur, qu'il paroît durer ſept ans.

ORLANDO.

Et avec qui le tems va-t-il l'amble (†)?

ROSALINDE.

Avec un Prêtre qui ne ſait pas le latin, & avec un homme riche qui n'a pas la goutte : le premier dort tranquillement, parce qu'il ne ſait pas étudier ; & le ſecond mène une vie joyeuſe, parce qu'il ne ſent aucune peine : l'un eſt exemt du fardeau d'une ſtérile abondance de ſcience, & l'autre ne connoît pas le poids d'une ennuyeuſe & accablante indigence. Voilà les gens pour qui le tems va l'amble.

(†) Ce ſont l'état & les diverſes affections de notre ame, qui accélèrent ou retardent pour nous la marche du tems.

ORLANDO;

ORLANDO.

Avec qui le tems court-il le galop ?

ROSALINDE.

Avec un voleur que l'on conduit au gibet : quoiqu'il aille doucement & posant lentement un pied devant l'autre, il croit qu'il arrive toujours trop tôt.

ORLANDO.

Et avec qui le tems s'arrête-t-il ?

ROSALINDE.

Avec les Gens de Loi, lorsqu'on appelle les causes; car ils dorment entre les plaidoiries, & alors ils ne s'apperçoivent pas que le tems chemine & passe.

ORLANDO.

Où demeurez-vous, belle jeunesse ?

ROSALINDE.

Avec cette Bergère qui est ma sœur, ici sur les bords de cette forêt, comme une frange sur le pan d'une robe.

ORLANDO.

Etes-vous native de cet endroit?

ROSALINDE.

Comme le lapin que vous voyez habiter le terrier où sa mère l'enfanta. —

ORLANDO.

Il y a dans votre accent quelque chose de plus fin, que vous n'auriez pu l'acquérir dans un lieu si retiré & si sauvage.

ROSALINDE.

Plusieurs personnes me l'ont déja dit; mais, dans la vérité, j'ai appris à parler d'un vieil oncle devenu dévot, mais qui dans sa jeunesse vécut dans le monde, & qui connut trop bien la galanterie; car il devint amoureux. Je lui ai entendu faire plusieurs morales contre l'amour, & je remercie Dieu de n'être pas née femme, & de n'être pas exposée à toutes les folies & les fautes dont il accusoit tout le sexe en général.

ORLANDO.

Vous rappelleriez-vous quelques-uns des principaux défauts qu'il imputoit aux femmes?

ROSALINDE.

Il n'y en avoit point de principaux; ils se ressem bloient tous comme des pièces de deux liards; chaqu défaut d'une femme lui paroissoit monstrueux, ju qu'à ce qu'un autre défaut vînt l'égaler en tout.

ORLANDO.

Nommez-moi, je vous prie, quelques-uns de défauts.

ROSALINDE.

Non; je ne veux faire uſage de mon remède que ſur ceux qui ſont malades. Il y a un homme qui parcourt la forêt & qui s'amuſe à gâter nos jeunes arbres, en gravant *Roſalinde* ſur leur écorce; il ſuſpend des odes ſur l'aubépine, & des élégies ſur les ronces; & toutes déifient le nom de Roſalinde. Si je pouvois rencontrer ce fol, je lui donnerois quelques bons conſeils; car il paroît être attaqué du mal d'amour quotidien.

ORLANDO.

Je ſuis cet homme, ſi tourmenté par l'amour; enſeignez-moi, de grâce, votre remède.

ROSALINDE.

Je n'apperçois ſur vous aucun des ſymptômes décrits par mon oncle; il m'a appris à diſtinguer, quand un homme eſt amoureux, & je ſuis sûr que vous n'êtes point un oiſeau priſonnier dans ce trébuchet.

ORLANDO.

Quels étoient ſes ſymptômes?

ROSALINDE.

Une joue maigre & pendante, que vous n'avez pas; un œil cerné de bleu & enfoncé, que vous n'avez pas; un eſprit taciturne & ennemi des queſ-

tions, que vous n'avez pas; une barbe négligée, que vous n'avez pas; mais cela, je vous le pardonne; car ce que vous avez de barbe, n'eſt que le revenu d'un frère cadet : enſuite vos bas devroient être lâches & ſans jarretières (†), votre bonnet ſans bandeau, vos manches déboutonnées, vos ſouliers ſans nœuds; en un mot, tout ce que vous avez ſur vous devroit annoncer la négligence & l'abandon d'un cœur déſolé & indifférent à tout le reſte. Mais vous n'êtes pas un tel homme; au contraire, je vous vois très-recherché dans vos ajuſtemens; ce qui prouve, que vous vous aimez vous-même, beaucoup plus que vous ne paroiſſez amoureux d'une autre perſonne.

ORLANDO.

Beau jeune homme, je voudrois pouvoir te faire croire, que j'aime.

ROSALINDE.

Moi, le croire? Il vous eſt auſſi aiſé de le perſuader à celle que vous aimez, ce dont pourtant, j'en réponds, elle conviendra bien plus aiſément, qu'elle n'avouera qu'elle vous aime : c'eſt un de ces points ſur leſquels les femmes donnent toujours le démenti à

(†) Il paroît que c'étoient-là les ſignes caractériſtiques & convenus des ſerviteurs de l'Amour, du tems de Shakeſpear. On les retrouve dans d'autres Auteurs de ſon tems. *Steevens*.

leur conſcience. Mais, dites-moi, de bonne-foi, eſt-ce vous qui placez ſur les arbres ces vers qui font un ſi grand éloge de Roſalinde ?

ORLANDO.

Je te jure, jeune homme, par la blanche & belle main de Roſalinde, que c'eſt moi-même : oui, je ſuis cet infortuné.

ROSALINDE.

Mais êtes-vous auſſi amoureux, que le diſent vos rimes ?

ORLANDO.

Ni la rime, ni la raiſon, ne ſauroient exprimer tout mon amour.

ROSALINDE.

L'amour n'eſt qu'une pure folie, & je vous dirai qu'il mériteroit autant que les fols, l'Hôpital & le fouet : & ce qui fait qu'on n'a pas recours à ces moyens pour corriger & guérir les amoureux, c'eſt que cette phrénéſie eſt ſi commune, que les correcteurs même s'aviſent auſſi d'aimer : cependant je me fais fort de guérir cette maladie par des conſeils.

ORLANDO.

Avez-vous jamais guéri quelque amant, de cette façon-là ?

ROSALINDE.

Oui, j'en ai guéri un, & précisément de la manièr que je vous dis. Son régime étoit de s'imaginer, qu j'étois sa bien-aimée, sa maîtresse, & tous les jou je le forçois à me faire sa cour. Alors, prenant le c raćtère d'une jeune fille capricieuse, je jouois femme chagrine, langoureuse, inconstante, rempl d'humeurs & de fantaisies bizarres, fière, fantasque minaudière, légère, volage, riant & pleurant tout-tour sans sujet, affectant toutes les passions sans sentir aucune, comme font les garçons & les fille qui pour la plupart ont assez la physionomie de portrait. Tantôt je l'aimois, tantôt je le détestoi tantôt je lui faisois accueil, tantôt je le rebutois; que quefois je pleurois de tendresse pour lui, ensuite lui crachois au visage; je fis tant enfin, que je passer mon amoureux, d'un violent accès d'amour un violent accès de folie, qui lui fit détester l'Univ entier, & l'envoya finir ses jours dans un réduit vr ment monastique : c'est ainsi que je l'ai guéri, & le même régime, je me fais fort de laver votre f aussi net que l'on puisse laver le cœur d'un mouto de façon qu'il n'y restera pas la plus petite ta d'amour.

ORLANDO.

Je ne me soucie pas d'être guéri, jeune homme.

ROSALINDE.

Je vous guérirois, si vous vouliez seulement consentir à m'appeller Rosalinde, à venir tous les jours à ma cabane me faire la cour.

ORLANDO.

Oh! pour cela, je te jure, sur mon amour, que j'y consens : dis-moi où tu demeures.

ROSALINDE.

Venez avec moi, & je vous montrerai ma cabane ; & chemin faisant, vous me direz dans quel endroit de la forêt vous habitez : voulez-vous venir ?

ORLANDO.

De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE.

Non, non, il faut que vous m'appelliez Rosalinde. (*A Célie*). Allons, ma sœur, voulez-vous venir ?

SCENE IX.

Entrent le paysan TOUCHSTONE, AUDREY & JACQUES.

TOUCHSTONE.

ALLONS vîte, chère Audrey ; je vais chercher vos chèvres, Audrey : hé bien, Audrey, suis-je toujours l'homme qui vous plaît ? Etes-vous contente des traits simples de ma physionomie ?

AUDREY.

Vos traits (†), Dieu nous garde ! Quels traits ?

TOUCHSTONE.

Je suis ici avec toi & tes chèvres, comme jadis l'honnête Ovide, le plus capricieux des Poëtes, étoit parmi les Goths.

JACQUES.

O science plus déplacée, que Jupiter ne le seroit dans une chaumière !

TOUCHSTONE.

On est moins confondu d'étonnement de voir ar-

(†) Il y a ici, dans l'original, une équivoque sur le mot, qui n'est pas précieuse, entre *feats*, faits, & *features*, traits.

river le long mémoire d'un petit écot dans un petit cabaret borgne (†), qu'on ne l'est en voyant quelqu'un qui ne sauroit comprendre les vers d'un homme, & dont l'entendement (enfant précoce & vif) ne seconde pas le bon sens : vraiment, je voudrois que les Dieux t'eussent fait poétique.

AUDREY.

Je ne sais ce que c'est que *poétique* : cela est-il honnête dans le mot & dans la chose ? Cela a-t-il quelque vérité ?

TOUCHSTONE.

Non vraiment; car la vraie poésie est la plus remplie de fictions, & les amoureux sont adonnés à la poésie; & ce qu'ils jurent en poésie, comme amans, on peut dire qu'ils le feignent comme Poëtes.

AUDREY.

Comment pouvez-vous donc souhaiter, que les Dieux m'eussent fait poétique?

TOUCHSTONE.

Oui vraiment, je le souhaiterois; car tu me jures

(†) C'est-à-dire, que la chère est mince, & l'écot exorbitamment cher. Allusion à l'expression proverbiale du quart-d'heure de Rabelais, qui dit qu'il n'y a dans la vie humaine, qu'un quart-d'heure désagréable, celui qui s'écoule entre la demande de l'écot, & son paiement. *Warburton.*

que tu es honnête. Hé bien, si tu étois Poëte, je pourrois avoir quelque espoir, que tu feins.

AUDREY.

Est-ce que vous voudriez que je ne fusse pas honnête ?

TOUCHSTONE.

Non vraiment, à moins que tu ne fusses laide; car l'honnêteté accouplée avec la beauté, est de trop; c'est du miel ajouté à du sucre.

JACQUES, *à part.*

Quel sot chargé de science!

AUDREY.

Eh bien, je ne suis pas jolie; ainsi je prie les Dieux de me rendre honnête.

TOUCHSTONE.

Mais vraiment, donner de l'honnêteté à une laideron, c'est la perdre & placer une rose sur un fumier (†).

AUDREY.

Je ne suis point une malhonnête fille : ainsi je remercie les Dieux de m'avoir fait laide (¶).

(†) De la bonne viande dans un plat mal-propre.

(¶) *Touchstone.* Très-bien : que les Dieux soient loués pour ta laideur ! la malhonnêteté pourra venir après.

TOUCHSTONE.

Qu'il en ſoit ce qu'on voudra, je veux me marier avec toi ; & pour cela, j'ai vu Sir Olivier Mar-Text (†), Vicaire du Village voiſin, lequel m'a promis de ſe trouver dans cet endroit de la forêt, & de nous accoupler.

JACQUES, *à part.*

Je ſerois bien charmé de voir cette rencontre.

AUDREY.

Eh bien, que les Dieux nous donnent la joie & le bonheur!

TOUCHSTONE.

Ainſi ſoit-il ! Je fais là une entrepriſe capable de faire reculer un homme qui auroit le cœur timide ; car nous n'avons ici d'autre temple que le bois, d'autre aſſemblée que celle des bêtes à cornes. Mais qu'eſt-ce que cela fait? Courage : ſi les cornes ſont odieuſes, elles ſont néceſſaires. Beaucoup d'hommes n'en connoiſſent pas l'avantage. — Oui : bien des maris en ont de bonnes & belles, & n'en connoiſſent pas la propriété. Eh bien, c'eſt le douaire de leurs femmes ; ce n'eſt pas un bien qui vienne du mari & de ſes propres acquêts. — Des cornes! Oui, des cornes. — N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient? Non, non. Le

(†) Gâte-Texte.

plus noble cerf les porte aussi grandes que le cerf le plus chétif. — L'homme qui vit seul est-il donc heureux? Non. Comme une Ville entourée de murailles vaut mieux qu'un Village, de même le front couronné d'un homme marié est bien plus honorable, que le front raz & nud d'un jeune garçon. Et si l'escrime & l'arme valent mieux que l'impuissance & l'incapacité, il vaut donc mieux porter corne, que de n'en pas avoir.

SCENE X.

Les mêmes. Sir OLIVIER *Mar-Text entre.*

TOUCHSTONE.

VOILA Sir (†) Olivier. — Sir Olivier Mar-Text, vous êtes le bien venu. Voulez-vous nous expédier ici sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre Chapelle?

Sir OLIVIER.

N'y a-t-il personne ici pour présenter la femme (¶).

(†) Celui qui a pris son premier degré dans l'Université, est, en style d'école, appellé *Dominus ;* & en langue vulgaire, *Sir.* Ce n'étoit pas toujours un terme de mépris. Les gradués le prennent dans leurs écrits. L'Historien Trévisa se qualifie, dans les siens, Sir Jean de Trévisa. *Johnson.*

(¶) Suivant la Liturgie Angloise, le père ou un ami de la

TOUCHSTONE.

Je ne veux la recevoir en don de la main d'aucun homme.

Sir OLIVIER.

Vraiment il faut bien que quelqu'un la présente; autrement le mariage seroit irrégulier.

JACQUES, *se découvre & s'avance.*

Continuez, continuez! Je la présenterai.

TOUCHSTONE.

Bonsoir, mon bon Monsieur..... comme vous voudrez. Comment vous portez-vous, Monsieur? Je suis charmé de vous avoir rencontré : je remercie Dieu de nous avoir procuré votre nouvelle compagnie. Je suis vraiment enchanté de vous voir. Que faites-vous de ce jouet de fol à la main, Monsieur? Allons, couvrez-vous, je vous prie.

JACQUES.

Voulez-vous être marié, fol?

TOUCHSTONE.

De même, Monsieur, qu'un bœuf à son joug, un cheval son frein, & le faucon ses grezillons (†); de

fiancée, doit la conduire à son époux. Il y avoit une formule expresse pour cela. *Gray.*

(†) Grelots.

même un homme a ſes envies ; & de même que les pigeons s'entre-baiſent, de même un couple d'époux voudroit auſſi ſe béqueter.

JACQUES.

Quoi! un homme de votre ſorte voudroit ſe marier ſous un buiſſon, comme un mendiant? Allez à l'Égliſe, & prenez un Prêtre capable, qui puiſſe vous dire ce que c'eſt que le mariage. Cet homme-ci ne vous joindra enſemble, qu'à-peu-près comme un Menuiſier joint de la boiſerie : bientôt l'un de vous deux ſe trouvera être un panneau gerſé, & ſe tourmentera comme un bois de charpente trop vert.

TOUCHSTONE.

J'ai dans l'idée qu'il me vaudroit mieux être marié par lui, plutôt que par un autre ; car il ne me paroît pas en état de me bien marier ; & n'étant pas bien marié, ce ſera une bonne excuſe pour moi dans la ſuite, pour laiſſer là ma femme.

JACQUES.

Viens avec moi, & laiſſe-toi gouverner par mes conſeils.

TOUCHSTONE.

Allons, chère Audrey, il faut nous marier, ou il nous faut vivre dans le libertinage. Adieu, bon Monſieur Olivier : non. — *O doux Olivier! ô brave*

Olivier (†)! *ne me laisse pas derrière toi ; mais pars, va-t'en, te dis-je, je ne veux pas aller aux épousailles avec toi.*

Sir OLIVIER.

Cela est égal ; mais jamais aucun de tous ces coquins fantasques, ne se moquera ainsi de mon état.

(*Ils sortent*).

SCÈNE XI.

On voit une cabane dans le bois.

Entrent ROSALINDE & CÉLIE.

ROSALINDE.

Non, ne me parle (¶) point ; je veux pleurer.

CÉLIE.

Contente-toi, je t'en prie... Mais cependant fais-

(†) Le paysan congédie Sir Olivier, parce que Jacques avoit piqué sa vanité, & éveillé ses doutes sur la validité d'un mariage célébré par un Prêtre qui paroît n'être qu'un prôneur de campagne. Il se propose de s'adresser à quelque Ecclésiastique d'un degré plus élevé. La répétition des mots, *doux Olivier*, &c. n'est qu'un emprunt de quelque ancienne balade. *Steevens.*

(¶) Le brusque début de ce Dialogue, annonce qu'il n'est que la continuation d'un entretien précédent, dans lequel Célie avoit

moi la grace de considérer que les pleurs ne siéent guères à un homme.

ROSALINDE.

Mais n'ai-je pas sujet de pleurer ?

CÉLIE.

Autant de sujet qu'on puisse en avoir : ainsi pleure.

ROSALINDE.

Jusqu'à ses cheveux sont d'une couleur fausse.

CÉLIE.

Ils ont quelque chose de plus foncé, que les cheveux de Judas (†) : vraiment ses baisers sont des baisers de traître.

ROSALINDE.

Dans le vrai, ses cheveux sont d'une bonne couleur (¶).

---

tâché de calmer les craintes de Rosalinde, sur ce que son Amant avoit manqué au rendez-vous & à sa promesse. *Mistriss. Griffith.*

(†) On a vu, dans une note des *Commeres de Windsor*, que Judas étoit peint les cheveux & la barbe roux, dans les anciennes tapisseries. *Steevens.*

(¶) Cette petite malice de Rosalinde est dans la nature. Elle trouve des défauts à son Amant, dans l'espoir qu'elle sera démentie par Célie : & quand elle voit que Célie se fait un jeu d'être de son avis, elle se contredit elle-même, pour justifier son Amant. *Johnson.*

CÉLIE.

CÉLIE.

Une charmante couleur! Châtains! ce fut toujours votre couleur favorite.

ROSALINDE.

Et ses baisers sont aussi saints, aussi chastes, que le toucher de la barbe sacrée d'un Hermite (†).

CÉLIE.

Il s'est procuré une bouche exactement moulée sur celle de Diane : une froide Nonne, dévouée au stérile hiver, ne donne pas des baisers plus innocens; ils ont toute la glace de la chasteté même.

ROSALINDE.

Mais pourquoi a-t-il juré, qu'il viendroit ce matin, & ne vient-il pas?

CÉLIE.

Non certainement, il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE.

Penses-tu ainsi?

CÉLIE.

Oui: je ne crois pas, qu'il soit un filou ni un voleur

(†) Allusion aux *baisers de charité* que donnent les Hermites, &c.

de chevaux ; mais quant à sa sincérité en amour, je pense, qu'il est aussi vuide & aussi creux qu'un gobelet couvert (†), ou qu'une noix rongée par le ver.

ROSALINDE.

Il n'est pas sincère en amour ?

CÉLIE.

Il peut l'être, lorsqu'il est amoureux ; mais je ne pense pas, qu'il le soit.

ROSALINDE.

Tu l'as entendu jurer sans hésiter, qu'il l'étoit.

CÉLIE.

Il étoit, n'est pas, il est : d'ailleurs, le serment d'un amoureux ne vaut pas mieux que la parole d'un garçon de cabaret ; l'un & l'autre affirment de faux comptes. — Il est ici dans la forêt, à la suite du Duc votre père.

ROSALINDE.

J'ai rencontré hier le Duc, avec qui je causai longtems : il me demanda quelle étoit ma famille ; je lui répondis, qu'elle étoit aussi bonne que la sienne : il se mit à rire, & me laissa aller. Mais pourquoi parlons-nous de pères & d'aïeux, lorsqu'il y a un homme dans le monde tel qu'Orlando ?

(†) Un gobelet est couvert, quand il est vuide. *Warburton.*

CÉLIE.

Oh! c'est un galant à la mode; il fait des vers à la mode, il se sert d'expressions à la mode, il fait des sermens à la mode, & il les rompt de même; Amant faux & mal-adroit, il ne fait jamais qu'effleurer le cœur de sa Maîtresse, tel qu'un jeune Cavalier qui ne pique son cheval que d'un côté, & brise sa lance (†) obliquement & de travers, comme un insigne (¶) étourdi : mais tout ce que la jeunesse monte, & ce que la folie guide, est toujours bien & à la mode. — Qui vient ici ?

SCENE XII.

Les mêmes. CORIN *entre.*

CORIN.

MAÎTRESSE & Maître, vous avez souvent fait des questions sur ce Berger qui se plaignoit de l'Amour,

(†) Dans une joûte, l'honneur étoit de briser sa lance, en ligne directe, contre la poitrine de son adversaire : la honte, de la briser de côté & en ligne oblique : ainsi on reproche ici à Orlando de ne savoir pas faire l'amour, & de se conduire comme un joûteur mal-adroit ou craintif. *Warburton.*

(¶) Comme un oison, à qui on a passé une de ses plumes par les narines. Allusion à la Fauconnerie. *Farmer.*

ce Berger que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière & dédaigneuse Bergère, qui est sa Maîtresse.

CÉLIE.

Eh bien, qu'as-tu à nous dire de lui ?

CORIN.

Si vous voulez voir jouer une vraie Comédie entre la pâle couleur d'un amour sincère & la rougeur ardente du mépris & de l'orgueil dédaigneux, suivez-moi un peu, & je vous y conduirai, si vous êtes d'humeur de jouir de ce spectacle.

ROSALINDE.

Oh ! venez ; partons sur le champ ; la vue des Amoureux nourrit ceux qui le sont. Conduis-nous à ce spectacle ; vous verrez, que je jouerai le rôle d'un principal Acteur intéressé dans leur Comédie.

(*Ils sortent*).

SCENE XIII.

La scène représente un autre canton de la forêt.

SYLVIUS & PHÉBÉ *paroissent.*

SYLVIUS.

CHARMANTE Phébé, ne me méprisez pas : non, ne me dédaignez pas, Phébé ; dites, que vous ne m'aimez pas ; mais ne le dites pas avec cette aigreur : le bourreau même, dont le cœur est endurci par la vue familière de la mort, ne laisse jamais tomber sa hache sur le col soumis à sa main, avant de demander pardon au patient : voudriez-vous être plus dure que l'homme qui vit & fait métier de répandre le sang ?

SCENE XIV.

Les mêmes. ROSALINDE, CELIE & CORIN, *entrent.*

PHÉBÉ.

JE ne voudrois pas être ton bourreau : je te quitte ; car je ne voudrois pas t'offenser. Tu me dis, que mes yeux sont assassins ; cela est bien galant & fort pro-

bable, que les yeux, qui ſont la choſe la plus fragile & la plus douce, à qui le moindre atôme fait fermer leurs portes timides, ſoient appellés des tyrans, des bouchers, des meurtriers. C'eſt maintenant que je te regarde de tout mon cœur d'un œil d'indignation; & ſi mes yeux peuvent bleſſer, hé bien, puiſſent-ils te tuer dans ce moment! Feins donc maintenant de tomber en foibleſſe; allons, tombe. — Si tu ne peux contrefaire le mort : oh! fi, fi, ne mens donc pas, en diſant, que mes yeux ſont des meurtriers. Montre la bleſſure que mes yeux t'ont faite. Egratigne-toi ſeulement avec une épingle, & tu verras s'il n'y reſtera pas quelques déchirures; appuie-toi ſeulement ſur un jonc, & tu verras, ſi la marque & l'empreinte profonde n'en feront pas formées ſur ta main : mais mes yeux, que je viens de lancer ſur toi, ne te bleſſent pas; & j'en ſuis bien ſûre, il n'y a pas dans les yeux une force capable de faire aucun mal.

SYLVIUS.

O ma chère Phébé! ſi jamais (comme ce *jamais* peut être très-prochain), ſi jamais, dis-je, vous éprouvez de la part de quelques joues fraîches & vermeilles le pouvoir de l'Amour, vous ſaurez alors, que les flèches aiguës de l'Amour peuvent faire des bleſſures inviſibles.

PHÉBÉ.

Mais juſqu'à ce que ce moment arrive, ne m'ap-

proche pas ; & quand il viendra, accable-moi de tes railleries, n'aie aucune pitié de moi ; comme moi, jusqu'à ce moment, je n'aurai aucune pitié de toi.

ROSALINDE.

Et pourquoi, je vous prie ? De quelle mère êtes-vous donc née, pour insulter & tyranniser ainsi les malheureux ? Parce que vous avez quelque beauté, quoique je n'en voie cependant en vous pas plus qu'on n'en voit en allant se coucher sans lumière, faut-il pour cela que vous soyez si fière & si barbare ? — Quoi ? Que veut dire ceci ? Pourquoi me fixez-vous ? Je ne vois rien de plus en vous, qu'un de ces ouvrages de la Nature fait à la douzaine & des plus communs (†). Eh ! mais vraiment, la petite créature ; je pense qu'elle a aussi envie de m'éblouir. Non, sur ma foi, ma fière Demoiselle, ne vous flattez pas de cet espoir : ce ne sont point vos sourcils noircis d'encre, vos cheveux de couleur de soie noire, vos prunelles de bœuf, ni vos joues de crême, qui peuvent me faire impression & me forcer à vous adorer. Et vous, sot Berger, pourquoi la suivez-vous toujours dans les larmes & les soupirs, comme le midi nébuleux qui souffle le vent & la pluie ? Vous êtes mille fois

(†) Allusion à la différence de perfection qui se trouve entre les ouvrages commandés & ceux qui sont faits pour être vendus au hasard. *Warburton.*

plus bel homme, qu'elle n'eſt belle femme. Ce ſont des imbécilles tels que vous, qui par un choix mal aſſorti, rempliſſent le monde de laids enfans : ce n'eſt point ſon miroir, c'eſt vous-même qui la flattez, & c'eſt par vous qu'elle ſe voit plus belle, qu'aucun de ſes traits ne puiſſe la repréſenter. Mais, Mademoiſelle, apprenez à vous connoître vous-même; mettez-vous à genoux, & remerciez le Ciel, à jeun, d'avoir gagné l'amitié d'un honnête homme : il faut que je vous le diſe amicalement à l'oreille, vendez-vous, quand vous pourrez, car vous n'êtes pas une marchandiſe préſentable à tous les marchés. Demandez pardon au pauvre Sylvius, aimez-le, acceptez ſes offres; la laideur s'enlaidit encore, quand elle veut humilier les autres (†) : ainſi, Berger, prends-la pour ta femme; adieu.

PHÉBÉ.

Charmant jeune homme, grondez-moi pendant un an entier, je vous prie; j'aime mieux entendre vos invectives, que les douceurs de cet homme qui me recherche.

(†) Cette réflexion eſt d'une grande juſteſſe. On n'a pas droit de cenſurer les autres, quand on n'eſt pas ſoi-même exempt de reproche. On a pourtant remarqué, que les plus vicieux étoient les premiers à reprocher aux autres leurs défauts. Le Ciel eſt plus indulgent, que l'homme. *Miſtriſſ. Griffith.*

ROSALINDE.

Il eſt devenu amoureux des défauts de cette Bergère, & elle veut, je crois, devenir amoureuſe de ma colère. (*A Sylvius*). Si cela eſt ainſi, auſſi ſouvent qu'elle te répondra par des regards menaçans, je la régalerai des paroles les plus piquantes, je lui dirai les plus grandes duretés. (*A Phébé*). Pourquoi me regardez-vous ainſi ?

PHÉBÉ.

Ce n'eſt pas que je vous veuille aucun mal.

ROSALINDE.

Ne devenez pas amoureuſe de moi, je vous prie ; car je ſuis plus faux, que les ſermens que l'on fait dans le vin ; d'ailleurs, je ne vous aime pas. Si vous voulez ſavoir ma demeure, c'eſt à la touffe d'oliviers, ici proche. (*A Célie*). Voulez-vous venir, ma ſœur? — Berger, ſerre-la de près. — Allons, ma ſœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, & ne ſoyez pas ſi fière; quoique tout le monde puiſſe vous voir telle que vous êtes, perſonne n'a cependant la vue plus trouble que lui pour vous. Allons rejoindre notre troupeau.

(*Roſalinde, Célie & Corin ſortent*).

SCENE XV.

PHÉBÉ, SYLVIUS.

PHÉBÉ.

EN vérité, Berger, je trouve maintenant, que ta vue a beaucoup de pouvoir. « Quiconque aima, aima toujours à la première vue ».

SYLVIUS.

Charmante Phébé!

PHÉBÉ.

Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

Plains-moi, chère Phébé.

PHÉBÉ.

Quoi? Mais je suis vraiment fâchée de ton état, gentil Sylvius.

SYLVIUS.

Lorſqu'on eſt fâché des peines d'une perſonne, on devroit les ſoulager. Si vous êtes chagrine de la douleur que me cauſe ma tendreſſe, donnez-moi votre amour, & alors vous n'aurez plus de chagrin, & moi, je n'aurai plus de douleur.

PHÉBÉ.

Tu as mon amour. Eh bien, es-tu content? N'es-tu pas bien agréablement surpris de cet aveu? Ne te joué-je pas là un tour de bon voisin?

SYLVIUS.

J'aspire aussi au bonheur de vous posséder.

PHÉBÉ.

Mais c'est être par trop avide. Il fut un tems, Sylvius, où je te haïssois : ce n'est pas cependant que je t'aime maintenant; mais puisque tu peux si bien discourir sur l'amour, je veux bien souffrir ta compagnie, qui m'étoit autrefois à charge; & aussi je saurai t'employer : mais ne demande pas d'autre récompense, que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS.

Mon amour est si pur, si parfait, & si accoutumé aux privations de toutes faveurs, que je croirai faire la plus abondante moisson, en ramassant seulement les épis après ceux qui auront fait la récolte : ne me refusez pas de tems en tems un sourire, & je vivrai de cela.

PHÉBÉ.

Connois-tu le jeune homme qui m'a parlé il y a un instant?

SYLVIUS.

Pas trop, mais je l'ai rencontré très-souvent; c'est lui qui a acheté la cabane & les terres qui appartenoient au vieux Carlot.

PHÉBÉ.

Ne va pas t'imaginer que je l'aime, quoique je te fasse des questions sur lui : ce n'est qu'un jeune impertinent. Cependant il parle très-bien; mais qu'est-ce que je m'embarrasse des paroles? Cependant les paroles font bien, sur-tout quand celui qui les dit, plaît à ceux qui les entendent : c'est un joli jeune homme; pas autrement joli; mais il est bien fier, & cependant sa fierté lui sied à merveille; il fera un bel homme; ce qu'il y a de mieux chez lui, c'est sa carnation; & si sa langue blesse, ses yeux guérissent aussi-tôt: il n'est pas grand; cependant il est grand pour son âge; sa jambe est comme-ça, & pourtant pas mal. Le joli vermillon qui coloroit ses lèvres! un rouge un peu plus mûr & plus foncé que celui qui coloroit ses joues; c'étoit précisément la nuance qu'il y a entre une étoffe toute rouge & le damas mêlangé. S'il y avoit eu là, Sylvius, quelques femmes qui l'eussent détaillé comme j'ai fait, elles auroient été bien près de devenir amoureuses de lui : pour moi, je ne l'aime ni ne le hais; & cependant j'ai plus de sujet de le haïr, que de l'aimer : car quelle raison avoit-il de m'invectiver?

Il a dit, que mes yeux étoient noirs, que mes cheveux étoient noirs ; &, maintenant que je m'en fouviens, il m'a méprifée. Je fuis étonnée de ce que je ne lui ai pas répondu fur le même ton ; mais c'eft la même chofe ; erreur n'eft pas compte. Je veux lui écrire une lettre bien piquante, & tu la porteras : veux-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ.

Je veux l'écrire tout de fuite ; le fujet eft dans ma tête & dans mon cœur ; ma lettre fera très-courte, mais bien mordante : viens avec moi, Sylvius.

(*Ils fortent*).

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente toujours la forêt.

ROSALINDE, CÉLIE & JACQUES.

JACQUES.

JE t'en prie, joli jeune homme, lions ensemble une plus étroite connoissance.

ROSALINDE.

On dit, que vous êtes un homme mélancolique.

JACQUES.

Je le suis, il est vrai; j'aime mieux cela que de rire.

ROSALINDE.

Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre extrême, sont des gens détestables, & s'exposent, plus qu'un homme ivre, à être la risée de tout le monde.

JACQUES.

Quoi! mais il est bon d'être mélancolique & de ne rien dire.

ROSALINDE.

Il eſt donc bon alors d'être comme un pôteau.

JACQUES.

Je n'ai pas la mélancolie d'un écolier, qui vient d'une émulation puérile; ni la mélancolie d'un Muſicien, qui eſt celle d'un fantaſque; ni celle d'un Courtiſan, qui eſt la vanité; ni celle d'un ſoldat, qui eſt l'ambition; ni celle d'un homme de robe, qui rêve à la ruſe & à la chicane; ni celle d'une petite maîtreſſe, qui eſt remplie de minuties; ni celle d'un amoureux, qui eſt un compoſé de toutes les autres: mais j'ai une mélancolie à moi, une mélancolie formée de pluſieurs ingrédiens, extraite de pluſieurs objets, une mélancolie née des obſervations multipliées de mes voyages, & de mes continuelles rêveries, qui m'enveloppent l'ame d'une triſteſſe originale & plaiſante (†).

ROSALINDE.

Vous, un voyageur! Par ma foi, vous avez grande raiſon d'être triſte : je crains bien, que vous n'ayez vendu vos terres, pour avoir le plaiſir de voir celles des autres : alors, avoir beaucoup vu, & n'avoir rien, c'eſt avoir les yeux riches & les mains pauvres.

(†) Un excellent Critique François a dit :

Un eſprit né chagrin, plaît par ſon chagrin même.

JACQUES.

Oui, j'ai acquis de l'expérience.

SCENE II.

Les mêmes. ORLANDO.

ROSALINDE.

ET le fruit de votre expérience, eſt la triſteſſe : j'aimerois mieux avoir un fol pour m'égayer, que de l'expérience pour m'attriſter, & encore être obligé de voyager & de ſe donner bien de la peine, pour acquérir cette expérience !

ORLANDO.

Je vous ſouhaite le bonjour & le bonheur, chère Roſalinde.

JACQUES, *voyant Orlando.*

Allons, que Dieu ſoit avec vous, puiſque vous parlez en vers blancs !

(*Il ſort*).

SCENE III.

SCENE III.

Les mêmes.

ROSALINDE, *à Jacques qui s'éloigne.*

ADIEU, Monsieur le voyageur : songez à grasseyer & à être bizarrement vêtu ; dépréciez toutes les belles productions de votre pays natal ; haïssez votre propre existence, & grondez presque le Créateur de vous avoir fait ce que vous êtes ; autrement, j'aurai de la peine à croire que vous ayez voyagé, même dans une gondole (†). — Quoi, vous arrivez à présent, Orlando ? Où avez-vous été tout ce tems ? Vous, un amoureux ? Lorsqu'il vous arrivera de me jouer encore un semblable tour, ne vous présentez jamais devant moi.

(†) C'est à-dire, *que vous ayez été à Venise*, qui alors étoit le séjour de la licence en tout genre. Les jeunes Anglois alloient y ruiner leur fortune, y corrompre leurs mœurs, & perdre quelquefois leur Religion. Cette mode des voyages étoit regardée, par les hommes sensés, comme la principale cause de la corruption des Anglois ; & les Poëtes en avoient fait l'objet de leurs satyres. *Johnson.* Venise étoit alors ce qu'est aujourd'hui Paris ; & nager dans la gondole, équivaloit à monter dans un vis-à-vis. *Mistriss. Griffith.*

ORLANDO (†).

Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près de ma parole.

ROSALINDE.

En amour manquer d'une heure à sa parole! Qu'un homme divise une minute en mille parties, & qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole qu'une partie de la millième partie d'une minute, je soutiendrai alors que Cupidon l'a seulement frappé sur l'épaule; mais au cœur, pas du tout.

ORLANDO.

Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Non, point de pardon; puisque vous êtes si lent, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerois autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO.

Par un limaçon?

(†) On se souvient de la scène précédente, où Orlando est convenu de faire sa cour à Rosalinde, comme s'il la reconnoissoit pour être Rosalinde même, sa Maîtresse, quoiqu'il la prenne réellement pour un garçon.

ROSALINDE.

Oui, par un limaçon; car s'il vient lentement, c'eſt qu'il traîne ſa maiſon ſur ſon dos : meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en puiſſiez aſſigner à une femme; d'ailleurs, il porte ſa deſtinée avec lui (†).

ORLANDO.

La vertu n'amène pas cette deſtinée, & ma Roſalinde eſt vertueuſe.

ROSALINDE.

Et je ſuis votre Roſalinde?

CÉLIE.

Il lui plaît de vous appeller ainſi; mais il a une Roſalinde, dont les yeux ſont plus doux que les vôtres.

ROSALINDE.

Allons, faites-moi l'amour, faites-moi l'amour; car je ſuis maintenant dans mon humeur des Dimanches, & aſſez diſpoſée à conſentir à tout. Que me

(†) *Orlando.* Quelle deſtinée?

Roſalinde. Quoi? des cornes, dont des hommes tels que vous ſont charmés d'être redevables à leurs femmes; mais le limaçon vient armé dès le premier abord, & par-là il prévient toute médiſance ſur le compte de ſa femme.

diriez-vous à présent, si j'étois vraiment votre vraie Rosalinde?

ORLANDO.

Je voudrois vous donner un baiser, avant de parler.

ROSALINDE.

Non ; vous feriez mieux de parler d'abord, & ensuite, lorsque vous vous trouverez embarrassé, faute de matière, vous pourrez alors profiter de cette occasion, pour donner un baiser. On voit tous les jours de très-bons Orateurs cracher & se moucher, lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux Amoureux, lorsqu'ils ne savent plus que dire, le meilleur expédient pour eux, Dieu veuille nous en prévenir ! c'est d'embrasser.

ORLANDO.

Et si le baiser est refusé, que faire alors?

ROSALINDE.

En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, & alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO.

Qui pourroit rester court en présence d'une maîtresse chérie?

ROSALINDE.

Vraiment, vous-même, si j'étois votre Maîtresse:

autrement, j'aurois plus mauvaise idée de ma vertu, que de mon esprit.

ORLANDO.

Comment trouvez-vous mon habillement?

ROSALINDE.

Il a assez d'éclat, mais il ne vous va pas. — Ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO.

J'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes, parce que je voudrois parler d'elle.

ROSALINDE.

Hé bien, je vous dis en sa personne, que je ne veux point de vous.

ORLANDO.

Alors il faut que je meure en personne.

ROSALINDE.

Non, vraiment, mourez par procuration: le pauvre monde est presque âgé de six mille ans, & pendant tout ce tems, il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne; pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque, & cependant il avoit fait tout ce qu'il avoit pu aupara-

vant, pour mourir d'amour, & il eſt un des principaux modèles des Amoureux. Léandre, ſans l'accident d'une très-chaude nuit d'été, auroit encore vêcu pluſieurs belles années, & même fort agréablement, quand même Héro ſe fût fait Religieuſe; car ſachez, aimable jeune homme, que Léandre ne vouloit que ſe baigner dans l'Helleſpont, mais qu'il y fut ſurpris par une crampe, & s'y noya; & les ſots Hiſtoriens de ce ſiècle dirent, que c'étoit pour Héro de Seſtos. Mais tout cela n'eſt que menſonge; il eſt bien vrai que les hommes moururent dans tous les tems, & que les vers les ont toujours mangés; mais jamais ils ne ſont morts d'amour.

ORLANDO.

Je ne voudrois pas, que ma vraie Roſalinde eût cette façon de penſer; car je proteſte, qu'un ſeul de ſes regards ſévères ſeroit capable de me faire mourir.

ROSALINDE.

Je jure par cette main, qu'un tel regard de Roſalinde ne feroit pas mourir une mouche : mais allons; je veux être maintenant votre Roſalinde, votre Roſalinde plus complaiſante : demandez-moi ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai.

ORLANDO.

Hé bien, Roſalinde, aimez-moi.

ROSALINDE.

Oui, en vérité, je le veux bien ; les Vendredis, les Samedis, & tous les jours.

ORLANDO.

Et voulez-vous m'avoir ?

ROSALINDE.

Oui, & vingt comme vous.

ORLANDO.

Que dites-vous ?

ROSALINDE.

N'êtes-vous pas bon à avoir ?

ORLANDO.

Je m'en flatte.

ROSALINDE.

Hé bien, peut-on trop désirer d'une bonne chose ? (*A Célie*). Allons, ma sœur, vous serez le Prêtre, & vous nous marierez. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dites-vous, petite sœur ?

ORLANDO, *à Célie.*

Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE.

Je ne saurois dire les paroles.

ROSALINDE.

Il faut que vous commenciez ainsi : *Voulez-vous, Orlando.* —

CÉLIE.

— Voyons : voulez-vous, Orlando, prendre cette Rosalinde pour votre épouse ?

ORLANDO.

Oui.

ROSALINDE.

Oui... Mais... quand ?

ORLANDO.

Tout-à-l'heure ; aussi-tôt qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE.

Alors il faut que vous disiez : *je te prends toi, Rosalinde, pour épouse.*

ORLANDO.

Rosalinde, je te prends pour épouse.

ROSALINDE.

Je pourrois vous demander vos pouvoirs ; mais, passons. — Je vous prends, Orlando, pour mon

mari. Je ſuis une fille qui devance le Prêtre, & la penſée d'une femme devance toujours ſes actions.

ORLANDO.

Ainſi ſont toutes les penſées; elles ont des aîles.

ROSALINDE.

Dites-moi maintenant combien de tems vous voudrez l'avoir, lorſqu'une fois elle ſera en votre poſſeſſion ?

ORLANDO.

Une éternité & un jour.

ROSALINDE.

Dites un jour, ſans l'éternité. Non, non, Orlando: les hommes ſont en Avril, lorſqu'ils font l'amour, & en Décembre, lorſqu'ils ſe marient : les filles ſont en Mai, lorſqu'elles ſont vierges; mais l'atmoſphère & la ſaiſon changent, lorſqu'elles ſont femmes. Je ſerai plus jalouſe de vous, qu'un pigeon de Barbarie ne l'eſt de ſa colombe; plus babillarde que ne l'eſt un perroquet à l'approche de la pluie ; j'aurai plus de griffes qu'un ſinge; plus de caprices dans mes déſirs, que ſa femelle ; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine, & cela lorſque vous ſerez le plus diſpoſé à la gaîté; je rirai aux éclats comme une Hyène(†), à l'inſtant où vous ſerez prêt à vous endormir.

(†) Le cri de la Hyène reſſemble beaucoup à de grands éclats de rire. *Steevens.*

ORLANDO.

Mais ma Rofalinde fera-t-elle tout ce qu'elle dit-là ?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Oh! mais elle eft fage & fenfée.

ROSALINDE.

Sans doute; autrement, elle n'auroit pas l'efprit de faire tout cela : plus une femme a d'efprit, plus elle a de caprices : fermez la porte fur l'efprit d'une femme, & il fe fera jour par la fenêtre; mettez-le fous la clef, & il paffera par le trou de la ferrure; bouchez la ferrure, & il s'envolera par la cheminée avec la fumée.

ORLANDO.

Un homme qui auroit une femme avec cet efprit, pourroit dire : *Efprit, où vas-tu* (†)?

ROSALINDE.

Non, vous pourriez lui réferver cette réprimande, pour le moment où vous verriez l'Efprit de votre femme aller dans le lit de votre voifin.

(†) C'étoit une exclamation fort en ufage, quand quelqu'un, ou déraifonnoit, ou s'emparoit trop de la converfation. *Steevens.*

ORLANDO.

Et quel Esprit alors pourroit avoir l'esprit de se justifier d'une telle démarche?

ROSALINDE.

Vraiment, la femme diroit, qu'elle venoit vous y chercher : vous ne la trouverez jamais sans avoir sa réponse prête, à moins que vous ne la trouviez sans langue. Qu'une femme, qui n'est pas capable de prouver que sa faute vient toujours du tort de son mari, ne prétende pas nourrir elle-même son enfant; car elle l'éleveroit comme un sot.

ORLANDO.

Je vais vous quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE.

Hélas, cher Amant, je ne saurois rester deux heures sans toi.

ORLANDO.

Il faut que je me trouve au dîner du Duc; je vous rejoindrai dans deux heures.

ROSALINDE.

Oui, âllez, partez; je savois comment tourneroient toutes vos belles protestations; mes amis m'en avoient bien prévenu, & je n'en pensois pas moins

qu'eux. Vous m'avez gagné avec votre langue flatteuse ; vous m'abandonnez; ce n'est qu'une femme de mise de côté : bon ! — Viens, ô mort ! — Vous serez de retour dans deux heures, dites-vous?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Sur ma parole, & très-férieusement, & que Dieu me rende meilleure, & par tous les jolis sermens qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou si vous venez une minute plus tard que l'heure que vous fixez, je vous prendrai pour le parjure le plus insigne, pour l'Amant le plus fourbe & le plus indigne de celle que vous appellez Rosalinde, que l'on puisse trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi songez bien à éviter mes reproches, & tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi scrupuleusement, que si vous étiez vraiment ma Rosalinde : ainsi, adieu.

ROSALINDE.

Allons, le tems est l'antique & vénérable juge, qui connoît des délits d'amour ; le tems vous jugera. Adieu. (*Orlando sort*).

SCENE IV.

ROSALINDE & CÉLIE, *demeurent.*

CÉLIE.

Vous avez eu la sottise de déchirer notre sexe dans votre caquet amoureux : il faut que nous relevions votre pourpoint par-dessus votre tête, & que nous montrions à tout le monde l'injure que l'oiseau a faite à son propre nid.

ROSALINDE.

O cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savois à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'abîme de l'amour ; mais ma plaie ne sauroit être sondée : ma passion a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIE.

Dis plutôt que la tendresse n'a point de fond ; dis que tu as beau l'épancher dans le cœur de ton infidèle, elle s'en écoule aussi-tôt.

ROSALINDE.

Non, prenons pour juge de la profondeur de mon amour, ce malin bâtard de Vénus, enfant conçu d'une pensée, formé de fiel, & né de la folie. Que ce petit vaurien d'aveugle, qui trompe tous les yeux,

parce qu'il a perdu les ſiens, prononce. — Je te dirai, chère Aliéna, que je ne ſaurois vivre ſans voir Orlando : je vais chercher un ombrage, & ſoupirer juſqu'à ſon retour.

CÉLIE.

Et moi, je vais dormir.

(*Elles ſortent*).

SCENE V.

JACQUES, LES SEIGNEURS, *& les* GARDES-FORÉTS.

JACQUES.

Quel eſt celui qui a tué le daim ?

UN SEIGNEUR.

Monſieur, c'eſt moi.

JACQUES.

Préſentons-le au Duc comme un Conquérant Romain ; & il feroit bon de placer ſur ſa tête les cornes du daim, pour guirlande de ſa victoire. Garde, n'auriez-vous pas quelque chanſon qui revînt à cette idée ?

LE GARDE.

Oui, Monſieur.

JACQUES.

Chantez-la : n'importe fur quel air, pourvu que vous faffiez du bruit.

(*Mufique*). CHANSON.

Que donnerons-nous à celui qui à tué le daim?
Nous lui ferons porter fa peau & fon bois;
Enfuite conduifons-le chez lui en chantant.
Ne dédaignez point de porter l'aigrette, la grande aigrette:
Elle fervit de crête, avant que vous fuffiez né.
Le père de ton père la porta,
Et ton propre père l'a portée auffi.
L'aigrette, l'aigrette, la grande aigrette,
N'eft pas une chofe à dédaigner (†).

(*Ils fortent*).

(†) Shakefpear paroît avoir compofé cette chanfon d'après un paffage qui eft dans la Nouvelle, où il a pris fon fujet. « Quelles nouvelles, Garde? As-tu bleffé quelque daim, que tu auras perdu à fa chûte? Ne t'embarraffe pas, ami, d'une fi mince perte : tes honoraires n'auroient été que la peau, les épaules, & les cornes». *Steevens.*

Cette Scène bruyante n'a été introduite, que pour remplir un intervalle, qui doit repréfenter deux heures. On pourroit imputer à l'impatience de Rofalinde d'abréger ainfi le tems, fi, quelques minutes après, Orlando n'envoyoit pas lui faire fes excufes. *Johnfon.*

SCENE VI.

ROSALINDE & CÉLIE.

ROSALINDE.

Qu'en pensez-vous maintenant? N'est il pas deux heures passées ? & vous voyez comme Orlando se trouve au rendez-vous !

CÉLIE.

Je vous assûre qu'avec l'amour le plus pur & la cervelle la plus troublée, il a pris son arc & ses flèches, & qu'il est allé tout d'abord... dormir. Mais qui vient ici ?

SCENE VII.

Les mêmes. SYLVIUS.

SYLVIUS, *à Rosalinde.*

J'apporte un message pour vous, beau jeune homme. Ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre cette lettre ; je n'en sais pas le contenu ; mais à en juger par l'air piqué & l'humeur vindicative qu'elle avoit en l'écrivant, elle est sûrement d'un style plein de colère & de ressentiment. Pardonnez-moi,

je

je vous prie, car je ne ſuis, dans cette affaire, qu'un meſſager très-innocent.

ROSALINDE, *après avoir lu la lettre.*

La patience elle-même treſſailliroit à cette lecture, & feroit de ceci une querelle d'honneur : ſi on ſouffre cela, il faudra tout ſouffrir. Elle dit, que je ne ſuis pas beau, que je manque aux uſages du monde, que je ſuis fier, & qu'elle ne pourroit m'aimer, les hommes fuſſent-ils auſſi rares que le phénix. Par les élémens ! ſon amour n'eſt pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écriroit-elle ſur ce ton-là ? Allons, Berger, allons, cette lettre eſt de votre invention.

SYLVIUS.

Non ; je vous proteſte que je n'en ſais pas le contenu ; c'eſt Phébé qui l'a écrite.

ROSALINDE.

Allons, allons, vous êtes un ſot à qui un excès d'amour fait perdre la tête. J'ai vu ſa main ; elle a une main de cuir, une main couleur de pierre de taille ; j'ai vraiment cru qu'elle avoit mis ſes vieux gants, mais c'étoient ſes mains : elle a la main d'une femme de ménage ; mais n'importe, je dis qu'elle n'inventa jamais cette lettre ; cette lettre eſt de l'invention & de l'écriture d'un homme.

SYLVIUS.

Elle est certainement d'elle.

ROSALINDE.

Quoi! c'est un style emporté & sanglant, un style de cartel, bon pour des querelleurs. Quoi! elle me défie, comme un Turc défieroit un Chrétien? Non, non, cette invention de Centaure féroce, ni ces mots Éthiopiens, plus noirs encore dans leur effet, que dans leur apparence, ne peuvent partir du cerveau doux & foible d'une femme. Voulez-vous que je vous la lise, cette lettre?

SYLVIUS.

Oui, s'il vous plaît; car je ne l'ai pas encore entendu lire; mais je ne connois que trop d'exemples de la cruauté de Phébé.

ROSALINDE.

Elle me *Phébéïse*. Remarquez le style dont écrit ce tyran femelle. (*Elle lit*).

Serois-tu un Dieu changé en berger,
Toi qui as brûlé le cœur d'une jeune fille?

Une femme diroit-elle de pareilles injures?

SYLVIUS.

Appellez-vous cela des injures?

(*Elle continue de lire*).

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,
Fais-tu la guerre au cœur d'une femme ?

Avez-vous jamais entendu pareilles invectives ?

(*Elle lit encore*).

Jusqu'ici les yeux qui m'ont parlé d'amour,
N'ont jamais pu me faire aucun mal.

Elle veut dire que je suis une bête.

(*Elle continue de lire*).

Si les dédains de tes yeux brillans
Ont le pouvoir d'allumer tant d'amour dans mon sein :
Hélas ! quel seroit donc leur étrange effet sur moi,
S'ils me faisoient sentir l'impression d'un regard doux & tendre !
Lors même que tu me grondois, je t'aimois :
A quel point serois-je donc émue de tes prières ?
Celui qui te porte cet aveu de mon amour,
Ne sait pas que je sens tant d'amour pour toi.
Sers-toi de lui pour m'ouvrir ton ame,
Si ta jeunesse & ta bonté native veulent accepter de moi l'offre d'un cœur fidèle,
Et tout ce qui est en ma puissance ;
Ou bien envoie-moi par lui le refus de mon amour,
Et alors je ne chercherai plus qu'à mourir.

SYLVIUS.

Appellez-vous cela des duretés ?

CÉLIE.

Hélas ! pauvre Berger !

ROSALINDE.

Le plaignez-vous? Non ; il ne mérite aucune pitié. (*A Sylvius*). Veux-tu donc aimer une pareille femme? Quoi! pour faire de toi un inſtrument paſſif, objet de ſa perfidie & de ſes traits railleurs? Cela n'eſt pas tolérable. Eh bien, va donc la joindre ; car je vois que l'Amour a fait de toi un reptile apprivoiſé, & dis-lui de ma part, que ſi elle m'aime, je la charge de t'aimer ; que ſi elle ne veut pas t'aimer, je ne veux point d'elle, à moins que tu ne me ſupplies pour elle. Si tu es un véritable Amant, pars, & ne réplique pas un mot ; car voici de la compagnie qui vient.

(*Sylvius ſort*).

SCENE VII.

Entre OLIVIER, *frère aîné d'Orlando.*

OLIVIER.

Bonjour, belle jeuneſſe : ſauriez-vous, je vous prie, dans quel endroit de cette forêt eſt ſituée la cabane de Berger, qui eſt entourée d'oliviers?

CÉLIE.

Au couchant du lieu où nous ſommes, au bas de la vallée que vous voyez; laiſſez à droite cette rangée d'oliviers qui eſt auprès du ruiſſeau dont vous entendez le doux murmure, & vous arriverez droit à la cabane que vous demandez. Mais en ce moment la maiſon ſe garde elle-même; vous n'y trouverez perſonne.

OLIVIER.

Si ma vue peut s'aider du témoignage de la voix, je devrois vous reconnoître ſur la deſcription que l'on m'a faite... Mêmes habillemens... & même âge... Le jeune homme eſt blond, il a les traits délicats d'une femme, & il ſe donne pour une ſœur d'un âge mûr : mais c'eſt une fille d'une petite ſtature, & plus brune que ſon frère. N'êtes-vous point le propriétaire de la maiſon qui fait l'objet de mes recherches?

CÉLIE.

Puiſque vous nous le demandez, il n'y a pas de vanité à dire qu'elle nous appartient.

OLIVIER.

Orlando m'a chargé de vous ſaluer tous deux de ſa part, & il envoie ce voile enſanglanté à ce jeune homme qu'il appelle ſa Roſalinde : eſt ce vous?

ROSALINDE, *émue.*

Oui, c'eſt moi : que devons-nous conjecturer de ceci ?

OLIVIER.

Quelque choſe à ma honte, ſi vous voulez que je vous diſe qui je ſuis, & comment, & pourquoi, & où ce voile a été enſanglanté.

ROSALINDE.

Dites-nous tout cela, je vous prie.

OLIVIER.

La dernière fois que le jeune Orlando vous a quitté, il vous a promis de vous rejoindre dans une heure. Comme il alloit à travers la forêt, roulant dans ſon eſprit mille idées, tantôt riantes & tantôt fâcheuſes, voici ce qui arriva. Il jette ſes regards de côté, & remarquez ce qui ſe préſenta à ſa vue. Sous un chêne, dont l'âge avoit couvert les rameaux d'une mouſſe épaiſſe, & dont la tête étoit chauve & ſèche de vieilleſſe, un malheureux mortel, couvert de haillons, enveloppé d'une longue chevelure, dormoit couché ſur le dos; un ſerpent verd & doré s'étoit entortillé autour de ſon col, & avançant ſa tête active & menaçante, il s'approchoit de la bouche ouverte de l'homme, quand tout-à-coup appercevant Orlando, il ſe dégage & ſe gliſſe, en replis tortueux, à travers

un buiſſon, à l'ombre duquel une lionne, les mamelles toutes ſèches & épuiſées de lait, repoſoit ſa tête ſur la terre, épiant, d'un œil étincelant, le moment où l'homme endormi feroit un mouvement; car tel eſt le généreux naturel de ce Roi des animaux, qu'il dédaigne toute proie qui lui ſemble morte. A ſa vue, Orlando s'eſt approché de l'homme, & il a reconnu ſon frère, ſon frère aîné!

CÉLIE.

Oh! je lui ai entendu parler quelquefois de ce frère; & il le peignoit comme le frère le plus dénaturé, qui jamais ait vêcu parmi les hommes.

OLIVIER.

Et il avoit bien raiſon; car je le ſai, moi, combien il étoit dénaturé.

ROSALINDE.

Mais, revenons à Orlando. — L'a-t-il laiſſé dans ce péril, en proie à la lionne preſſée par la faim & le beſoin de ſes petits?

OLIVIER.

Deux fois il a reculé & tourné le dos pour ſe retirer: mais la tendreſſe & la nature, plus fortes que la vengeance & que ſon juſte reſſentiment, lui ont fait livrer combat à la lionne, qui bientôt eſt

tombée devant lui ; & c'eſt au bruit de cet aſſaut terrible, que je me ſuis réveillé de mon dangereux ſommeil.

CÉLIE.

Êtes vous ſon frère ?

ROSALINDE.

Eſt-ce vous qu'il a ſauvé ?

CÉLIE.

Eſt-ce bien vous, qui aviez tant de fois complotté de le faire périr ?

OLIVIER.

C'étoit moi ; mais ce n'eſt plus moi. Je ne rougis point de vous avouer ce que je fus, depuis que mon cœur changé me fait trouver tant de douceur à être ce que je ſuis à préſent.

ROSALINDE.

Mais... & le voile ſanglant ?

OLIVIER.

Tout-à-l'heure. Après que nos larmes de tendreſſe eurent coulé ſur nos récits mutuels de nos aventures, depuis la première juſqu'à la dernière, & que j'eus dit quel haſard avoit guidé mes pas dans cette forêt déſerte. — Pour abréger, il me conduiſit au noble Duc, qui me donna des habits & des rafraîchiſſe-

mens, & me recommanda aux ſoins de la tendreſſe fraternelle. Mon frère, auſſi-tôt, me mena dans ſa grotte : & là, venant à ſe dépouiller, nous vîmes qu'ici, ſous le bras, la lionne lui avoit enlevé un lambeau de chair, dont la plaie avoit toujours ſaigné depuis ce moment. Auſſi-tôt il ſe trouva foible, & demanda, en s'évanouiſſant, Roſalinde. Enfin, je vins à bout de le ranimer. Je bandai ſa bleſſure; & après un peu de tems, ſon cœur s'étant remis, il m'a envoyé ici, quelqu'étranger que je fuſſe en ces lieux, pour vous informer de cette aventure, s'excuſer auprès de vous d'avoir manqué à ſa promeſſe, me chargeant de donner ce mouchoir, teint de ſon ſang, au jeune Berger qu'il a coutume d'appeller, par jeu, du nom de Roſalinde.

CÉLIE, *à Roſalinde, qui pâlit & s'évanouit.*

Quoi, quoi, cher Ganymède? mon cher Ganymède!

OLIVIER.

Bien des perſonnes s'évanouiſſent à la vue du ſang.

CÉLIE.

Il y a plus que cela ici. — Chère couſine (†)! — Ganymède!

(†) Célie, dans ſa première frayeur, oublie le déguiſement de

OLIVIER.

Vóyez ; il revient à lui.

ROSALINDE, *rouvrant les yeux.*

Je voudrois bien être dans ma cabane.

CÉLIE.

Nous allons vous y mener. (*A Olivier*). Voudriez-vous, je vous prie, lui prendre le bras ?

OLIVIER.

Rassûrez-vous, jeune homme. — Mais êtes-vous bien un homme ? Vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE.

Non, je ne l'ai pas ; j'en fais l'aveu. — Ah! mon ami, on pourroit croire que cet évanouissement n'est qu'une feinte bien jouée : je vous en prie, dites à votre frère, combien cette feinte ressembloit à la vérité. (*Elle pousse un soupir*). Hélas !

OLIVIER.

Il n'y avoit là nulle feinte : il n'est que trop visible dans tous vos traits, que c'étoit une affection bien sérieuse.

Rosalinde & son travestissement en garçon, & l'appelle cousine ; mais bientôt elle se reprend, & la nomme *Ganymède*.

ROSALINDE.

Ce n'eſt qu'une feinte, je vous le proteſte.

OLIVIER.

Allons donc; prenez un cœur ferme, & tâchez d'imiter le courage d'un homme.

ROSALINDE.

C'eſt ce que je fais : mais, en vérité, j'aurois dû naître femme.

CÉLIE.

Allons; vous pâliſſez de plus en plus : je vous en prie, entrons dans la cabane. — Vous, digne ami, venez avec nous.

OLIVIER.

Très-volontiers; car il faut, Roſalinde, que je rapporte à mon frère l'aſſurance que vous l'excuſez.

ROSALINDE.

Je ſongerai à quelque choſe... Mais, je vous prie, ne manquez pas de lui dire avec quelle vérité j'ai joué mon rôle. — Voulez-vous venir?

(*Tous ſortent*).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente toujours la forêt.

Le bouffon TOUCHSTONE, AUDREY.

TOUCHSTONE.

Nous trouverons le moment, Audrey. Patience, chère Audrey.

AUDREY.

En bonne foi, ce Prêtre étoit bon aſſez, quoiqu'en ait pu dire le vieillard.

TOUCHSTONE.

Un des plus grands miſérables, Audrey, un méchant homme, que cet Olivier Gâte-Texte! Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme, qui a des prétentions ſur vous.

AUDREY.

Oui, je ſai qui : il ne m'intéreſſe en rien au monde : tenez, le voilà, l'homme dont vous parlez.

SCENE II.

Les mêmes. Le payſan WILLIAM.

TOUCHSTONE.

C'EST boire & manger pour moi, que de voir un payſan. Sur ma foi, nous, qui avons du bon ſens, nous avons un grand compte à rendre. Nous allons rire & nous moquer de lui ; on n'y peut pas tenir.

WILLIAM.

Bonſoir, Audrey.

AUDREY.

Dieu vous donne le bonſoir, William.

WILLIAM, *à Touchſtone.*

Et bonſoir à vous auſſi, Monſieur.

TOUCHSTONE.

Bonſoir, ami. Couvre ta tête, couvre ta tête : allons, je t'en prie, reſte couvert. Quel âge avez-vous, mon ami ?

WILLIAM.

Vingt-cinq, Monſieur.

TOUCHSTONE.

C'eſt un âge mur. William eſt-il ton nom ?

WILLIAM.

Oui, Monſieur, William.

TOUCHSTONE.

Un beau nom! Es-tu né dans cette forêt?

WILLIAM.

Oui, Monſieur, & j'en remercie Dieu.

TOUCHSTONE.

Tu en remercies Dieu? Voilà une belle réponſe. — Es-tu riche?

WILLIAM.

Oui, Monſieur; oui, oui.

TOUCHSTONE.

Oui, oui : cela eſt bon, très-bon, excellent. — Et pourtant non; car, *oui, oui* (†), ne veut dire que *la, la, paſſablement.* — As-tu du ſens?

WILLIAM.

Oui, Monſieur; j'ai aſſez d'eſprit.

TOUCHSTONE.

Tu réponds à merveille. Je me ſouviens, en ce moment, d'un proverbe : Le fol ſe croit ſage; mais le

(†) En Anglois, *ſo, ſo.*

ſage ſait qu'il n'eſt qu'un fou. — Le Philoſophe payen (†), lorſqu'il avoit envie de manger une grappe, ouvroit les lèvres, quand il mettoit la grappe dans ſa bouche, voulant nous faire entendre par-là, que les grappes étoient faites pour être mangées, & les lèvres pour s'ouvrir. — Vous aimez cette jeune pucelle ?

WILLIAM.

Je l'aime, Monſieur.

TOUCHSTONE.

Donnez-moi votre main. Êtes-vous ſavant?

WILLIAM.

Non, Monſieur.

TOUCHSTONE.

Hé bien, apprenez de moi ceci : avoir, c'eſt avoir. Car c'eſt une figure de réthorique, que la boiſſon, étant verſée d'une coupe dans un verre, en rempliſſant l'un, vuide l'autre. Tous vos Écrivains ſont d'accord que *ipſe* (¶) c'eſt *lui :* ainſi vous n'êtes pas *ipſe ;* car c'eſt moi qui ſuis *lui.*

(†) Alluſion à un livre intitulé : *Les dits & maximes des Philoſophes*, imprimé en 1477, traduit du François en Anglois, par Lord Rivers, & dont ſe moque Shakeſpear. *Steevens.* Ou bien à la pédanterie de citer ces maximes à tort & à travers. *Eſchemburg.*

(¶) *Ipſe*, pronom latin, qui ſignifie, *lui-même.*

WILLIAM.

Quel *lui*, Monſieur?

TOUCHSTONE.

Le *lui*, Monſieur, qui doit épouſer cette fille: ainſi, vous, payſan, *abandonnez;* c'eſt-à-dire, en langage vulgaire, laiſſez... *la ſociété*, — qui, en ſtyle de campagne, eſt la compagnie, *de cette femelle*; — qui, en langage commun, eſt une femme: & le tout enſemble ſe réduit à dire: Renonce au plus vîte à la ſociété de cette femelle; ou, payſan, tu péris; ou, pour te faire mieux comprendre, tu meurs; ou, ſi tu l'aime mieux, je te tue, je te congédie de ce monde, je traduis ta vie en mort, ta liberté en eſclavage, & je t'arrangerai avec le poiſon, ou la baſtonnade, ou le fer; je me ferai ton adverſaire, & je fondrai ſur toi avec ruſe & politique; je te tuerai de cent cinquante manières: ainſi, tremble, & déloge.

AUDREY.

Va-t-en, bon William.

WILLIAM.

Dieu vous tienne en joie, Monſieur!

(*Il ſort*).

SCENE III.

SCENE III.

Les mêmes. CORIN.

CORIN.

NOTRE Maître & notre Maîtresse vous cherchent; allons, partez, partez.

TOUCHSTONE.

Trotte, Audrey, trotte, Audrey. Je te suis, je te suis. (*Ils sortent*).

SCENE IV.

ORLANDO, OLIVIER.

ORLANDO.

EST-IL possible (†), que la connoissant à peine vous ayez sitôt pris du goût pour elle ? qu'en ne fai-

(†) Shakespear, en mettant cette question dans la bouche d'Orlando, semble avoir senti l'invraisemblance qu'il avoit commise en abandonnant ici son original. Dans la nouvelle de *Lodge*, le frère aîné sert à sauver Aliéna d'une bande de scélérats, qui vouloient l'enlever & la donner au Roi en présent, espérant que ce don leur feroit pardonner leurs crimes par le Roi. Sans l'intervention de cette circonstance, la passion d'Aliéna paroît un peu soudaine. *Steevens*.

ſant que la voir, vous en ſoyez devenu amoureux, & que, dès le premier ſentiment d'amour, vous lui ayez fait votre déclaration ; & que, ſur cette déclaration, elle ait conſenti, & que vous perſiſtiez à vouloir la poſſéder?

OLIVIER.

Ne me parlez point de l'ivreſſe de cette paſſion ſoudaine, de l'indigence de ma Maîtreſſe, du peu de tems qu'a duré la connoiſſance, de ma déclaration précipitée, ni de ſon rapide conſentement; mais dites avec moi, que j'aime Aliéna : dites avec elle, qu'elle m'aime : donnez-nous à tous deux votre agrément à notre poſſeſſion mutuelle : ce ſera un avantage pour vous ; car la maiſon de mon père, & tous les revenus qu'a laiſſés le vieux Chevalier Rowland, je veux les faire paſſer ſur votre tête, & moi, vivre & mourir ici Berger.

SCENE V.

Les mêmes. ROSALINDE.

ORLANDO.

Vous avez mon conſentement : que vos nôces ſe faſſent demain. J'y inviterai le Duc & toute ſa Cour joyeuſe : allez, & diſpoſez Aliéna ; car voici ma Roſalinde que j'apperçois.

ROSALINDE.

Dieu vous conserve, digne frère!

OLIVIER.

Et vous aussi, aimable sœur (†).

ROSALINDE.

O mon cher Orlando, combien je souffre de vous voir ainsi votre cœur en écharpe!

ORLANDO.

Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE.

J'avois cru votre cœur blessé par les dents de la lionne.

ORLANDO.

Il est blessé, mais c'est par les yeux d'une Dame.

ROSALINDE.

Votre frère vous a-t-il dit, comme j'ai fait semblant de m'évanouir, lorsqu'il m'a montré votre mouchoir?

(†) Johnson veut qu'on lise, *& vous, & votre aimable sœur;* parce qu'Olivier ne connoît que Rosalinde pour un jeune homme : mais Olivier peut aussi la nommer ainsi, d'après le rôle qu'elle avoit pris d'une femme courtisée par son frère Orlando. *Hanmer.*

ORLANDO.

Oui; & d'autres prodiges plus étonnans que celui-là.

ROSALINDE.

Oh! je vois où vous en voulez venir... En effet, cela est très-vrai. Il n'y a jamais rien eu de si soudain, si ce n'est le combat de deux béliers qui se rencontrent, & la fameuse fanfaronnade de César: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Car votre frère & ma sœur ne se sont pas plutôt rencontrés, qu'ils se sont envisagés; pas plutôt envisagés, qu'ils se sont aimés; pas plutôt aimés, qu'ils ont soupiré mutuellement; pas plutôt soupiré, qu'ils s'en sont demandé l'un à l'autre la cause; pas plutôt su la cause, qu'ils ont cherché le remède: & dans cette rapide gradation, il faut qu'ils montent ensemble à l'autel de l'hymen, & qu'on les unisse bien vîte, si l'on ne veut pas qu'il arrive quelque malheur avant le mariage (†): ils sont vraiment dans la rage d'amour, & il faut qu'ils s'unissent. Le bras d'Hercule (¶) ne les sépareroit pas.

ORLANDO.

Ils seront mariés demain, & je veux inviter le Duc

(†) Mot à mot. Ils ont fait une échelle de mariage, où il faut qu'ils montent incontinent, si l'on ne veut pas qu'ils soient incontinens avant le mariage.

(¶) *Des coups de massue.* Allusion à la manière de séparer deux chiens en fureur. *Johnson.*

à la nôce. Mais, hélas ! qu'il eſt amer de ne voir le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain, plus je croirai mon frère heureux de poſſéder l'objet de ſes déſirs, plus la triſteſſe de mon cœur ſera profonde.

ROSALINDE.

Quoi donc ! ne puis-je demain faire avec vous le rôle de Roſalinde ?

ORLANDO.

Non, je ne puis plus me nourrir d'illuſion.

ROSALINDE.

Hé bien, je ne veux plus vous fatiguer de vains diſcours. Apprenez donc (& maintenant je parle un peu férieuſement) que je ſais que vous êtes un Cavalier du plus grand mérite. — Je ne dis pas cela pour vous donner une idée avantageuſe de ma ſcience.. mais je dis ſeulement, que je ſais que vous êtes tel. — Et je ne cherche point à uſurper plus d'eſtime qu'il n'en faut, pour vous inſpirer quelque confiance en moi ; c'eſt uniquement dans la vue de vous faire du bien, & non de flatter ma vanité. Croyez donc, ſi vous voulez, que je peux opérer d'étranges choſes : depuis l'âge de trois ans, j'ai eu des liaiſons avec un Magicien très-profond dans ſon art, & qui n'en abuſoit pas pour le mal. Si votre amour pour Roſalinde tient d'auſſi près à votre cœur, que l'annoncent vos dé-

monſtrations, vous l'épouſerez au moment même où votre frère épouſera Aliéna. Je ſai à quelles extrêmités la fortune a réduit Roſalinde; il ne m'eſt pas impoſſible, ſi cela pourtant peut vous convenir, de la placer demain devant vos yeux, elle-même en perſonne, & cela ſans aucun des dangers où peut expoſer la magie.

ORLANDO.

Parlez-vous ici le langage de la vérité & de la raiſon?

ROSALINDE.

Oui, je le proteſte ſur ma vie, à laquelle je ſuis tendrement attaché, quoique je me diſe Magicien (†): ainſi, mettez votre plus belle parure, invitez vos amis; car ſi vous voulez décidément être marié demain, vous le ferez, & à Roſalinde, ſi vous le voulez.

(†) Il paroît par là, que cette Pièce a été écrite du tems du Roi Jacques, où l'on fit des pourſuites rigoureuſes contre les Sorcières & les Magiciens. *Warburton.*

SCENE VI.

Les mêmes. SYLVIUS & PHÉBÉ.

ROSALINDE, *à Orlando.*

Voyez : voici une Bergère qui m'aime, & un Berger qui eſt amoureux d'elle.

PHÉBÉ, *à Roſalinde.*

Jeune homme, vous en avez bien mal agi avec moi, en montrant la lettre que je vous avois écrite.

ROSALINDE.

Si je vous ai manqué, je ne m'en embarraſſe guères. C'eſt mon plaiſir & mon goût, de me montrer dédaigneux & ſans égards pour vous. Vous traînez là à votre ſuite un Berger fidèle : tournez vos regards ſur lui ; aimez-le : il vous adore.

PHÉBÉ, *à Sylvius.*

Bon Berger, dis à ce jeune homme ce que c'eſt que l'amour.

SYLVIUS.

Aimer, c'eſt être toujours plein de larmes & de ſoupirs ; & voilà comme je ſuis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne suis tel pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être tout fidélité & dévouement.

PHÉBÉ.

Et je suis ainsi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être tout rempli d'illusions, de passion, de vœux & de désirs : c'est être tout adoration, respect & obéissance : c'est être plein d'humilité, de patience & d'impatience : l'amour est un sentiment toujours pur, résigné à toute épreuve, à tous les sacrifices ; & je suis tout cela pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi pour aucune femme.

PHÉBÉ, *à Rosalinde.*

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ORLANDO.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ROSALINDE.

A qui adressez-vous ces mots : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?*

ORLANDO.

A celle, hélas ! qui n'est point ici, & qui ne m'entend pas.

ROSALINDE.

De grace, ne parlez plus de cela : c'est perdre ses paroles, comme les loups d'Irlande perdent en vain leurs abois contre la lune. (*A Sylvius*). Je vous secourerai, si je puis. (*A Phébé*). Je vous aimerois, si je le pouvois. — Demain, venez me trouver tous ensemble. (*A Phébé*). Je vous épouserai, si jamais j'épouse une femme, & je veux être marié demain.

(*A Orlando*). Je vous satisferai, si jamais j'ai satisfait un homme ; & vous serez marié demain. (*A Sylvius*). Je vous rendrai content, si l'objet qui vous plaît peut vous rendre content, & vous serez marié demain. (*A Orlando*). Si vous aimez Rosalinde, venez me trouver. (*A Sylvius*). Si vous aimez Phébé, venez me trouver. — Et comme il est vrai, que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. Adieu, tous : je vous ai laissé mes intentions.

SYLVIUS.

Je n'y manquerai pas, si je vis.

PHÉBÉ.

Ni moi.

ORLANDO.

Ni moi. (*Ils sortent*).

SCENE VII.

TOUCHSTONE & AUDREY.

TOUCHSTONE.

Demain est le jour de notre bonheur, Audrey : demain, nous serons mariés.

AUDREY.

Je le désire de tout mon cœur ; & j'espère que ce

n'eſt pas un déſir malhonnête, que de déſirer d'être une femme établie. — Voici deux Pages du Duc exilé, qui viennent.

SCENE VIII.

Les mêmes. Deux PAGES *du Duc.*

Ier PAGE.

CHARMÉ de la rencontre, honnête humain.

TOUCHSTONE.

Et moi de même, ſur ma parole : allons, venez; aſſeyons-nous, aſſeyons-nous; &... une chanſon.

IIme PAGE.

Nous ſommes à vos ordres : aſſeyez-vous dans le milieu.

Ier PAGE.

L'entonnerons-nous ſur le champ, ſans cracher ni touſſer, ſans dire que nous ſommes enroués, & ſans toutes ces formalités, qui ſont les préludes d'une méchante voix?

IIme PAGE.

Oui, oui, & tous deux ſur un même ton, comme deux Bohémiennes ſur un même cheval.

CHANSON.

C'étoit un Amant & sa Bergère,
Qui vinrent sur la verte fougère ;
Dans la belle saison du printems ;
Dans la saison propre au mariage ;
Où l'oiseau commence son ramage.
Le printems plaît aux tendres Amans.

Sur la fleur tout fraîchement éclose ;
Ce couple fidèle se repose,
Dans la belle saison, &c.

Voici l'heure de ce doux mystère ;
La vie est une fleur éphémère,
Dans la belle saison, &c.

Profitez des jours que le sort donne ;
De jeunes fleurs Amour se couronne ;
Dans la belle saison, &c.

TOUCHSTONE.

En vérité, jeunes gens, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, cependant l'air étoit fort discordant.

Ier PAGE.

Vous vous trompez, Monsieur : nous avons gardé la mesure, nous n'avons pas perdu la mesure ni les *tems*.

TOUCHSTONE.

Si, fur ma parole. Je regarde comme un *tems* perdu, celui qu'on paffe à entendre une fi fotte chanfon. Dieu foit avec vous! & Dieu veuille amender vos voix! — Venez, Audrey.

(*Ils fortent*).

SCENE VIII.

Le Théâtre repréfente une autre partie de la forêt.

Le vieux DUC, AMIENS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER & CÉLIE.

Le vieux DUC.

CROYEZ-VOUS, Orlando, que le jeune homme puiffe faire tout ce qu'il a promis?

ORLANDO.

Tantôt je le crois, & tantôt je ne le crois plus; comme tous ceux qui craignent en efpérant, & qui en craignant efpèrent.

SCENE IX.

Les mêmes. ROSALINDE; SYLVIUS; PHÉBÉ.

ROSALINDE.

Encore un peu de patience, tandis que notre plan se prépare & s'arrange. (*Au Duc*). Vous dites, que si je vous présente votre chère Rosalinde, vous en ferez ici même le don à Orlando?

Le vieux DUC.

Oui, je le ferois, quand j'aurois des Royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE, *à Orlando.*

Et vous, vous assurez, que vous accepterez sa main, à l'instant où je vous la présenterai?

ORLANDO.

Oui, fussé-je le Roi de tous les Empires de la terre.

ROSALINDE, *à Phébé.*

Vous dites, que vous m'épouserez, si j'y veux consentir?

PHÉBÉ.

Oui, dussé-je mourir une heure après.

ROSALINDE.

Mais, s'il arrive que vous me refusiez, vous donnerez-vous alors à ce Berger, des Bergers le plus fidèle ?

PHÉBÉ.

Telle est la convention.

ROSALINDE, *à Sylvius.*

Vous dites, que vous épouserez Phébé, si elle veut vous accepter ?

SYLVIUS.

Oui, quand l'instant de la posséder, & celui de mourir, ne seroient qu'un seul & même instant.

ROSALINDE.

J'ai promis d'applanir toutes ces difficultés. — Duc, songez à tenir votre promesse de donner votre fille. — Et vous, Orlando, tenez votre promesse de l'accepter. — Tenez la vôtre, Phébé, que vous m'épouserez, ou, qu'en me refusant, vous vous unirez à ce Berger. — Et vous la vôtre, Sylvius, que vous épouserez Phébé, si elle me refuse. — Et je vous quitte à l'instant, pour aller préparer la solution de tous ces doutes.

(*Rosalinde & Célie sortent*).

SCENE X.

Les mêmes.

Le vieux DUC.

MA mémoire me fait retrouver dans ce jeune Berger quelques traits frappans du visage de ma fille.

ORLANDO.

Seigneur, la première fois que je l'ai vu, j'ai cru que c'étoit un frère de votre fille : mais, mon digne Seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois ; il a été instruit dans les secrets de plusieurs sciences profondes & dangereuses, par son oncle, qu'il nous donne pour être un grand Magicien, caché dans l'enceinte de cette forêt.

SCENE XI.

Les mêmes. TOUCHSTONE & AUDREY.

JACQUES.

IL y a sûrement un second déluge en l'air : & ces couples viennent tous se rendre à l'arche ! (*Voyant venir Touchstone & Audrey*). Voici encore une paire d'animaux

d'animaux étranges, qui dans toutes les langues seront appellés des fous.

TOUCHSTONE.

Salut & complimens à tous!

JACQUES, *au Duc.*

Mon bon Seigneur, faites-lui accueil : c'est cet esprit fou, que j'ai si souvent rencontré dans la forêt : il jure qu'il a été jadis homme de Cour.

TOUCHSTONE.

Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'épreuve. J'ai dansé en mesure, j'ai cajolé une Dame, j'ai été double avec mon ami, j'ai caressé mon ennemi, j'ai ruiné trois Marchands d'étoffes (†), j'ai eu quatre querelles, & j'ai été à la veille d'en vuider une l'épée à la main.

JACQUES.

Et comment s'est-elle terminée?

TOUCHSTONE.

D'honneur, nous nous sommes joints au rendez-vous, & nous avons trouvé que la querelle n'en n'étoit pas à la *septième cause.*

(†) Trois Tailleurs.

JACQUES.

Que voulez-vous dire par la *ſeptième cauſe?* — Mon bon Seigneur, comment goûtez-vous ce drôle d'original?

Le vieux DUC.

Il me plaît ſingulièrement.

TOUCHSTONE.

Dieu veuille vous en récompenſer, Monſieur! Je déſire la même choſe de vous, & que vous me plaiſiez auſſi. — J'accours ici en hâte, Monſieur, au milieu de tous ces couples, pour jurer, comme le mariage l'ordonne, & me parjurer après, quand la chaleur du ſang le veut. Une pauvre jeune fille, Monſieur, un minois aſſez laid, Monſieur; mais un cœur qui eſt à moi: une pauvre fantaiſie à moi, Monſieur, de prendre ce dont nul autre homme ne veut. La riche honnêteté ſe loge comme un avare, Monſieur, dans une pauvre chaumière (†); comme votre perle, dans votre vilaine huître.

Le vieux DUC.

Sur ma parole, il a l'eſprit ſententieux & vif.

(†) Si l'on cherche l'honnêteté, c'eſt dans les claſſes mitoyennes de la Société, entre les Grands & la populace, qu'on la trouvera. *Miſtriſſ. Griffith.*

TOUCHSTONE.

Comme le trait que lance le fou, Monſieur (†).

JACQUES.

Mais revenons à la *ſeptième cauſe*. Comment avez-vous trouvé que la querelle étoit près de monter à la ſeptième cauſe?

TOUCHSTONE.

Par un démenti ſept fois repouſſé (¶). — Audrey, donnez à votre corps un maintien plus gracieux. — A-peu-près comme ceci, Monſieur. J'ai déſapprouvé la manière dont certain Courtiſan s'étoit coupé la barbe : il m'envoya dire, que ſi je ne trouvois pas ſa barbe bien faite, lui il penſoit qu'elle l'étoit très-bien. C'eſt ce qu'on appelle la *réponſe de Cour*. Si je lui ſoutenois encore, qu'elle étoit mal coupée, il me répondroit, qu'il l'a coupée ainſi, parce qu'elle lui plaiſoit ainſi. C'eſt ce qu'on appelle, *reponſe cauſtique*.

(†) Il y a ici une alluſion licentieuſe, qu'il faut ſupprimer, & que les Commentateurs ſemblent n'avoir pas ſaiſie.

(¶) Vive ſatyre contre les duels de l'ancienne Chevalerie. Le Roman de Dom Quichotte parut du tems de Shakeſpear, & il pourroit bien avoir emprunté de lui l'idée de jetter du ridicule ſur cette mode féroce. Malte eſt aujourd'hui le ſeul endroit, où la vieille Chevalerie conſerve ſa force, & où le duel eſt établi par la Loi. *Miſtriſſ. Griffith.*

Si je prétendois encore, qu'elle est mal coupée, il me taxeroit de manquer de jugement. C'est ce qu'on appelle la *réplique grossière.* Si je persistois encore à dire, qu'elle n'étoit pas bien coupée, il me répondroit, *cela n'est pas vrai.* C'est ce qu'on appelle la *riposte vaillante.* Si j'insistois encore à dire, qu'elle n'est pas bien coupée, il me diroit, que j'en ai menti. C'est ce qu'on appelle la *riposte querelleuse.* Et ainsi jusqu'au démenti conditionel, & au démenti direct.

JACQUES.

Et combien de fois avez-vous dit, que sa barbe étoit mal faite ?

TOUCHSTONE.

Je n'ai pas osé passer le démenti conditionnel, & lui n'a pas osé non plus me donner le démenti direct; & comme cela, nous avons mesuré nos épées, & nous nous sommes séparés.

JACQUES.

Pourriez-vous maintenant nous nommer, par ordre, les différentes gradations d'un démenti ?

TOUCHSTONE.

Oh, Monsieur, nous querellons d'après l'imprimé (2), suivant le livre; comme nous avons aussi

des livres pour les belles manières (†). Je vais vous nommer les degrés d'un démenti. Le premier, est la réponse de Cour; le second, la réponse caustique; le troisième, la réponse grossière; le quatrième, la riposte vaillante; la cinquième, la contradiction querelleuse; la sixième, le démenti conditionnel; & la septième, le démenti direct. Vous pouvez éviter le duel dans tous les degrés, excepté au démenti direct; & même vous le pouvez encore dans celui-ci, au moyen d'un *si*. J'ai vu des cas, où sept Juges ensemble, ne feroient pas venus à bout de pacifier une querelle; & lorsque les deux Adversaires vénoient à se joindre, l'un des deux s'avisoit seulement d'un *si*; par exemple, *si vous avez dit cela, moi j'ai donc dit cela;* & ils se serroient les mains, & se juroient une amitié de frères. Votre *si* est le seul arbitre qui fasse la paix: il y a beaucoup de vertu dans le *si*!

JACQUES, *au Duc.*

N'est-ce pas là, Seigneur, un rare original? Il est bon à tout, & cependant c'est un fol.

Le vieux DUC.

Sa folie lui sert comme un cheval de chasse à la tonnelle; & sous son abri, son esprit lance ses traits malins.

SCENE XII.

L'HYMEN (†). ROSALINDE *en habits de femme*, & CÉLIE. *Une musique douce.*

L'HYMEN, *chante.*

LE Ciel est dans l'allégresse,
Quand la paix & la tendresse
Unissent les humains.

Bon Duc, reçois ta fille chérie;
Avec elle oubliant ta Patrie,
Goûte des jours sereins.

L'Hymen vient de la voûte immortelle;
Pour l'unir à cet époux fidelle,
Qu'ont nommé les Destins.

ROSALINDE, *au Duc.*

Je me donne à vous; car je suis à vous.

(*A Orlando*).

Je me donne à vous; car je suis à vous.

(†) Tout le reste de la compagnie s'imagine que Rosalinde a été amenée au milieu d'eux par enchantement; & voilà pourquoi elle est introduite par un Etre Aérien, sous le caractère de l'Hymen. *Johnson.*

Le vieux DUC, *à Rosalinde.*

Si mes yeux voyent la vérité, vous êtes ma fille.

ORLANDO.

Si mes yeux voyent la vérité, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ.

Si sa présence & sa forme sont réelles... adieu mon amour.

ROSALINDE, *au Duc.*

Je n'aurai plus de père, si vous n'êtes pas le mien.

(*A Orlando*).

Je n'aurai point d'époux, si vous n'êtes pas le mien.

(*A Phébé*).

Et si jamais j'épouse une femme, ce sera vous.

L'HYMEN.

Silence : des débats je défends le désordre ;
C'est moi, moi seul, qui dois dénouer avec ordre
De ces événemens, le tissu merveilleux.
Bientôt la vérité va briller sous vos yeux,
Et de votre bonheur réaliser le songe :
Et si mon art divin n'est point un vain mensonge,
Quatre couples ici, en enlassant leurs mains,
Vont unir sous mes loix leurs cœurs & leurs destins.

(*A Orlando & Rosalinde*).

Vous serez tous les deux un couple inséparable.

(*A Olivier & Célie*).

Vos deux cœurs confondus ne forment plus qu'un cœur.

(*A Phébe*).

Ou couronnez les feux de sa flamme durable,
Ou d'un époux femelle attendez le bonheur.

(*A Touchstone & Audrey*).

Par la loi qui marie & l'hiver & l'orage,
Vous devez être unis ensemble tous les deux.

Tandis que nous chantons l'hymne du mariage,
Nourrissez de récits vos désirs curieux;
Et que la vérité développe à vos yeux,
De ces événemens l'étonnant assemblage.

AIR.

Le mariage est la couronne,
Que l'auguste Junon donne
Aux Amans vertueux.
Doux accord, lien heureux,
Dont jour & nuit deux ames sont liées.
Le Dieu d'Hymen est le Dieu des Cités;
Il change les déserts en villes habitées:
Gloire à l'Hymen, Dieu des sociétés!

Le vieux DUC, *à Célie.*

O ma chère nièce, avec quel plaisir je te revois! Non, tu ne m'es pas moins chère, que ma fille même.

PHÉBÉ, *à Sylvius.*

Je ne retirerai pas ma parole : de ce moment tu es à moi. Voilà ma main ; ta fidélité triomphe & te soumet mes caprices.

SCENE XIII.

Les mêmes. JACQUES DE BOYS.

JACQUES DE BOYS, *au Duc.*

DAIGNEZ m'accorder audience un moment. — Je suis le second fils du vieux Chevalier Rowland, & voici les nouvelles que j'apporte à cette illustre assemblée. — Le Duc Frédéric (†), fatigué d'entendre raconter tous les jours combien de personnes de marque & de distinction se rendoient à cette forêt, leva une forte armée : il marcha lui-même à la tête de ses troupes, résolu de s'emparer ici de son frère, & de le faire périr par le fer ; & déja il touchoit à la ceinture de ce bois sauvage : mais là, il a rencontré un

(†) Dans la nouvelle de *Lodge*, le Duc usurpateur n'est pas détourné de son projet par les pieux conseils d'un Hermite ; mais il est vaincu & tué par les douze Pairs de France, qui avoient été appellés par le troisième frère de Rosader (l'Orlando de la Nouvelle), pour l'aider à reconquérir ses droits. *Steevens.*

vieux & Saint Hermite, qui après quelques momens d'entretien, l'a fait renoncer à son entreprise, & même au monde. Le Duc a abdiqué sur le champ, léguant sa Couronne au frère qu'il avoit banni, & restituant à ceux qui l'avoient suivi dans son exil, tous leurs domaines. J'engage ma vie sur la vérité de ce récit.

Le vieux D U C.

Soyez le bienvenu, jeune homme. Vous venez offrir un beau présent de nôces à vos deux frères; à l'un, le patrimoine dont on l'avoit dépouillé, & à l'autre, une terre immense, un puissant Duché. Mais d'abord, achevons dans cette forêt l'ouvrage que nous y avons si heureusement commencé, & après, chacun des dignes & fortunés compagnons de notre exil, qui ont supporté ici avec nous tant de tristes jours & de sombres nuits, partageront l'avantage de la fortune qui revient à nous, selon la mesure de leur condition & de leur état. En attendant, oublions cette dignité inespérée qui nous survient, & livrons-nous à nos divertissemens rustiques. — Jouez, Musiciens. Et vous, époux & épouses de ce jour, suivez en cadence les mouvemens de la musique, dans une mesure inspirée par la joie.

J A C Q U E S, *à Jacques de Boys.*

Monsieur, avec votre permission. — Si je vous ai

bien entendu, le Duc a embrassé la vie Religieuse, & abjuré avec dédain le faste des Cours?

JACQUES DE BOYS.

Rien n'est plus vrai.

JACQUES.

Je veux aller le trouver. Il y a beaucoup à apprendre & à profiter avec ces convertis. (*Au Duc*). Je vous légue, à vous, vos anciennes dignités : votre patience & vos vertus les méritent. (*A Orlando*). A vous, l'amour que mérite votre foi sincère & constante. (*A Olivier*). A vous, vos terres, la tendresse d'une épouse, & des alliés illustres. (*A Sylvius*). A vous, une possession bien acquise par tant de soupirs; qu'elle soit long-tems heureuse & fidèle! (*A Touchstone*). Et vous, je vous livre aux querelles d'un ménage fâcheux; car vous n'avez pour votre voyage d'amour, de provisions que pour deux mois. — Ainsi, allez à vos plaisirs. Pour moi, il m'en faut d'autres que celui de la danse.

Le vieux DUC.

Arrête, Jacques; reste avec nous.

JACQUES.

Moi, je ne reste point, pour voir de frivoles passe-

tems (†). Pourquoi voudriez-vous que je restasse? Qu'apprendrois-je de plus dans votre grotte abandonnée? (*Il sort*).

Le vieux DUC, *aux Musiciens.*

Poursuivez, poursuivez : nous allons commencer ces rites dans les transports d'une joie vive & pure, avec la confiance qu'ils finiront dans les plaisirs & le bonheur.

ÉPILOGUE.

ROSALINDE.

Vous n'avez pas coutume de voir l'*Épilogue* habillé en Lady ; mais cela n'est pas plus mal-séant, que de voir le Prologue en habit de Lord. Si le proverbe est

(†) Parmi la fête & la joie générale, le Lecteur peut être fâché de voir Jacques faire ses adieux, sans vouloir y prendre aucune part, & rester dans son aversion pour la société : il n'en a pas moins rempli l'espace qu'il occupe dans la Pièce, d'une sensibilité sombre & mélancolique, & il se maintient, jusqu'à la fin, dans le respect qui lui est dû comme à un caractère conséquent, & à un moraliste aimable, quoique solitaire. On est fâché que Shakespear ait oublié Adam, ce vieux & bon serviteur d'Orlando, qui, par sa rare fidélité, méritoit bien qu'il fût fait mention de lui à la fin de la Pièce, & de goûter le bonheur qu'il auroit senti en voyant son maître rétabli dans sa fortune. *Steevens.* Et cet oubli est d'autant plus remarquable, que *Lodge*, à la fin de sa Nouvelle, le fait Capitaine des Gardes du Roi. *Farmer.*

vrai, que le bon vin n'a pas besoin d'enseigne (†), il est également vrai, qu'une bonne Pièce n'a pas besoin d'Épilogue. Cependant on annonce le bon vin par des enseignes attrayantes; & les bonnes Pièces paroissent encore meilleures avec le secours de bons Épilogues. Dans quelle position embarrassante suis-je donc placée, moi, qui ne suis point un bon Épilogue, & qui ne peux pas non plus vous captiver en faveur d'une bonne Pièce? Je ne suis point équippée en mendiant; il ne me conviendroit donc pas de vous supplier : le seul parti qui me reste, est de vous commander avec l'autorité d'un enchanteur. Femmes, je vous somme, par l'amour que vous portez aux hommes, d'approuver dans cette Pièce tout ce qui leur en plaît. Et vous, hommes, je vous somme, au nom de l'amour que vous portez aux femmes (car je m'apperçois à votre sourire, que nul de vous ne les hait), d'approuver de cette Pièce ce qui en plaît aux Dames; ensorte qu'entre elles & vous, vous partagiez la tâche de son succès. Si j'étois une femme (¶), j'embrasserois tous ceux qui, parmi vous, auroient des barbes qui me plairoient, des physionomies à

(†) Il paroît qu'anciennement l'usage étoit de suspendre une touffe de lierre à la porte d'un Marchand de vin. *Steevens.*

(¶) On se rappelle que dans ce tems-là, les rôles de femme étoient toujours joués par des hommes ou de jeunes garçons. *Hanmer.*

mon goût, & des haleines qui ne me rebuteroient pas; & je ſuis ſûr, que tous ceux d'entre vous, qui ont de belles barbes, des faces joyeuſes, & de douces haleines, ne manqueront pas, en reconnoiſſance de mon offre gracieuſe, de m'adreſſer un galant adieu, quand je vous ferai la révérence.

(*Tous ſortent*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(1) LA fable de cette Pièce est romanesque & amusante. J'ignore comment le beau sexe prendra la facilité avec laquelle Rosalinde & Célie donnent leurs cœurs. On peut bien la pardonner à Célie en faveur de l'héroïsme de son amitié. — Le caractère de Jacques est dans la nature, & bien soutenu. Le Dialogue comique est très-animé, & moins gâté par le mélange d'une basse bouffonnerie, que dans quelques autres Pièces. La partie sérieuse est élégante & harmonieuse. En se hâtant vers le dénouement de l'ouvrage, Shakespear a supprimé le Dialogue entre l'usurpateur & l'Hermite, & perdu l'occasion de présenter une leçon de morale, qui lui auroit fourni un sujet digne de son génie. *Johnson.*

(1) Shakespear a suivi plus exactement la Nouvelle de Lodge dans cette Pièce, qu'il n'a coutume de faire ordinairement, lorsqu'il puise dans des originaux d'aussi peu de valeur : il a esquissé quelques uns de ses principaux caractères, & emprunté de lui quelques expressions. Ses imitations néanmoins se réduisent à si peu de chose, qu'elles ne valent pas la peine d'être indiquées. On remarquera que le caractère de Jacques, celui du Paysan, & Audrey, sont entièrement de l'invention du Poëte. *Steevens.*

D'autres prétendent qu'il a pris son sujet dans un Conte de Chaucer.

ACTE V.

Scène XI, page 196.

(2) Le Poëte se mocque ici de la mode du duel en forme, qui dominoit tant de son tems; & il le fait avec beaucoup de gaîté & d'adresse : il ne pouvoit pas la traiter avec plus de mépris, qu'en montrant un manant si bien instruit dans les formes & les préliminaires du duel. Le livre auquel il fait allusion ici, est un traité fort ridicule d'un certain Vincentio Saviolo, intitulé : *De l'honneur & des querelles honorables, in-4.* imprimé par Wolf, en 1594. La première partie de ce traité porte : *Discours très-nécessaire à tous les Cavaliers qui font cas de leur honneur, concernant la manière de donner & de recevoir le démenti, d'où s'ensuivent le duel & le combat en diverses formes; & beaucoup d'autres inconvéniens faute de bien savoir la science de l'honneur, & le juste sens des termes, qui sont ici expliqués.* Voici les titres des Chapitres.

I. Quelle est la raison pour laquelle la Partie à qui on donne le démenti, doit devenir l'aggresseur au défi, & de la nature des démentis.

II. De la méthode & de la diversité des démentis.

III. Du démenti certain ou direct.

IV. Des démentis conditionnels, ou du démenti circonstanciel.

V. Du démenti en général.

VI. Du démenti en particulier.

VII. Des démentis fous.

VIII. Conclusion sur la manière d'arracher ou de rendre le démenti; ou la contradiction querelleuse.

Dans le Chapitre du démenti conditionnel, l'Auteur dit, en parlant de la particule *si* : « Les démentis conditionnels sont ceux qui sont donnés conditionnellement de cette manière. — Si vous avez dit cela ou cela, alors vous mentez ». De ces sortes de démentis, donnés dans cette forme, naissent souvent de grandes disputes,

putes, qui ne peuvent aboutir à une issue décidée. L'Auteur entend par-là, que les deux Parties ne peuvent procéder à se couper la gorge, tant qu'il y a un *si* entre deux. Voilà pourquoi Shakespear fait dire à son Paysan « J'ai vu des cas où sept Juges ensemble ne pouvoient parvenir à pacifier une querelle; mais lorsque les Parties venoient à se joindre, l'une d'elles ne faisoit que s'aviser d'un *si*, comme, *si vous avez dit cela, alors moi j'ai dit cela*; & ils finissoient par se serrer la main & à être amis comme frères. Votre *si* est le seul Juge de paix : il y a beaucoup de vertu dans le *si* ». Caranza étoit encore un Auteur qui a écrit dans ce goût-là sur le duel, & dont on consultoit l'autorité.

Fin des Notes.

Remarques de M. Eschemburg, sur la Comédie, comme vous l'aimez, *ou* comme vous voudrez.

On cite ordinairement un Conte de Chaucer, intitulé *The Coke's tale of Gamelyn*, comme la source où Shakespear a puisé la plus grande partie de cette Comédie. On y trouve en effet trois Freres, dont le plus jeune, Gamelyn, est opprimé par l'aîné; l'histoire d'un jeu de bague, où Gamelyn terrassa un Athlete très-exercé & très-fanfaron, sur lequel il remporta le prix. On y voit aussi les nouvelles cruautés que l'aîné exerça dans la suite contre son cadet; & enfin un fidele serviteur, Adam, qui mit celui-ci en sûreté & l'accompagna dans sa suite. A la fin il trouva l'occasion de se venger de son Tyran, & de tuer son frere avec tous ceux qui l'avoient vexé.

On ne peut nier que plusieurs circonstances de cette histoire n'aient une ressemblance frappante avec quelques événemens de cette pièce de Shakespear; mais il est vraisemblable, qu'il y avoit une troisieme source où les deux Poëtes ont puisé : car Farmer observe que cet ouvrage de Chaucer n'a été imprimé que cent ans après cette pièce, dans l'édition de *John Urry*, qui parut en 1721. (Voyez la courte préface de cet Editeur). On ne sauroit fixer exactement le tems où cette Comédie a été composée; la premiere copie qui en soit connue, se trouve dans l'Edition *in-folio* de 1623.) Et il n'est pas vraisemblable, que Shakespear l'ait tirée d'un manuscrit. Il existoit une autre source. C'étoit un ancien Roman Pastoral de *Thomas Lodge*. Dans la pièce, la fiction du Roman est assez exactement suivie; on y rencontre les traits principaux de quelques personnages, & même quelques expressions peu remarquables, qui étoient peut-être restées

dans la mémoire du Poëte, y ont été conservées. La rareté de cet ancien Livre met hors d'état de faire une comparaison plus rapprochée.

On met ordinairement cette Comédie au rang des Pastorales de notre Poëte; mais le Lecteur voit bien, soit par l'ensemble, soit par quelques scènes particulieres, qu'elle n'est pas de ce genre de Poësie. Et ici, comme par-tout, Shakespear est encore original. Combien sa maniere n'est-elle pas différente du ton ordinaire des Pastorales, sur-tout chez les Italiens, où elles sont si peu animées, si monotones & si froides! Combien il est ici fidèle à la nature! Comme il en est l'interprete littéral! Malgré tout le romanesque de cette pièce, elle est pleine d'intérêt. La force des caractères, la distribution nouvelle & heureuse de tant de situations se font sentir d'abord. De tous les caractères, aucun n'a plus d'*originalité* que celui du plaisant, du contemplatif *Jacques*; & aucun n'intéresse plus que celui du fidèle, de l'honnête Adam.

Shakespéar, dit un critique Anglois très-éclairé, (*The Actor*; p. 43,) a beaucoup d'endroits où l'Acteur n'a besoin que d'avoir de l'ame & du sentiment; il peut se passer d'une voix forte ou d'une belle figure; & s'il sent lui-même, il est sûr de remuer suffisamment le spectateur. Tel est le caractère du vieux serviteur Adam, dans lequel M. *Barry* s'est avantageusement montré. Quand nous voyons paroître sur le Théatre ce vénérable Vieillard, la bassesse de son état ne nous promet pas l'éloquence. Tout ce que nous exigeons d'un pareil caractere, c'est la vérité & la nature; & son plus grand mérite est fondé sur une sensibilité vive dans l'Acteur. Nous n'avons jamais mieux su avec quelle force nous pouvions être émus à la simple vue d'un Acteur ému lui-même, avant que ce serviteur parût sur la Scene avec son jeune maître, l'avertissant d'éviter la maison de son tyran, de son perfide frere; & lui disant, combien il est dangereux d'avoir

trop de mérite parmi des hommes corrompus. Cette probité & cette affection nous émeuvent déja singuliérement; mais à quel point notre cœur n'est-il pas ébranlé, quand il répond à son maître; que l'idée de devenir la proie du besoin & de la misère rend inconsolable : *Non, mon cher Maître*, &c. (Acte II, Sc. III.) Les larmes sincères qui couloient des yeux de l'Acteur, en prononçant ce discours noble & généreux, furent accompagnées de celles des spectateurs; & l'applaudissement général qui suivit, montroit assez l'émotion des auditeurs, & étoit en même tems un éloge éloquent de cette sensibilité vive & profonde, que nous recommandons tant aux Comédiens.

Réflexions de Richardson, sur le caractère du mélancholique Jacques.

JACQUES est peint dans cette Pièce, dans des circonstances extraordinaires, & dans une situation très-romantique.

Le Lord. « Aujourd'hui le Lord Amiens & moi nous nous » sommes doucement approchés de lui par derriere, comme il » étoit couché sous un chêne, &c.

D'après cette description, une extrême sensibilité forme la partie la plus frappante du caractère de Jacques. Il découvre un cœur fortement enclin à la compassion, & susceptible des plus tendres impressions de l'amitié : car celui qui peut déplorer avec un regret si vif le défaut de bienfaisance & d'humanité, doit être capable de goûter vivement les délices attachées à l'exercice de ces deux rares vertus. La sensibilité est le sol où la nature a planté les affections douces & sociales, que cette même sensibilité nourrit & entretient. Les affections sociales produisent toutes ces aimables & charmantes liaisons qui adoucissent les chagrins de la vie humaine, qui en font l'ornement & le bonheur. Jacques, en fuyant la Société, & en s'enterrant lui-même dans une forêt solitaire, paroît agir d'une façon toute opposée à sa constitution. Il est sensible ; la sensibilité engendre l'affection ; & de l'affection naît l'amour de la société. Mais Jacques n'est point sociable. Comment concilier ces qualités incompatibles ? Ou bien Shakespear a-t-il composé un caractère de parties discordantes & mal assorties ? Comment se fait-il qu'un homme disposé à la bienfaisance, & qui aime les douceurs de la Société, devienne si morose & si solitaire ? Des changemens de ce genre sont assez fréquens dans l'espece humaine ; & il est important en morale de rechercher

l'origine & la cauſe d'un mal, ſi ces recherches peuvent ſervir à découvrir le préſervatif ou le remede. Peut-être eſt-ce l'excès même & l'abondance de cette ſenſibilité bienfaiſante, corrompue par la dureté & l'ingratitude des hommes, qui ſont la cauſe qu'au lieu de nous faire goûter les doux fruits de la complaiſance ſociale & de l'amitié, elles nous abreuvent de toute l'amertume de la miſanthropie.

L'averſion pour la Société provient d'un dégoût pour les hommes, & de l'opinion qu'on prend de l'inſuffiſance & de la nullité des plaiſirs du monde. Conſidérons ces idées ſéparément; traçons les progrès qu'elles ont fait dans l'eſprit de Jacques; & voyons comment elles ont dénaturé ſon caractère primitif.

L'amour de la Société ſuppoſe de l'amitié & de l'eſtime pour les autres; & ces diſpoſitions ſuppoſent, dans leur objet, des vertus analogues: car chacun fait cas de ſa propre opinion, & penſe que la perſonne à qui il témoigne de l'eſtime, en eſt réellement digne. Si un penchant violent & exceſſif à la bienfaiſance nous domine & gouverne nos opinions, alors nous entrons dans le monde, fortement prévenus en faveur du genre humain; & par une conduite généreuſe & déſintéreſſée nous nous efforçons de mériter les égards de tout le monde. L'ame entiere eſt pleine de cet eſprit de bonté univerſelle, que la douce & perſuaſive philoſophie recommande ſi fort, mais ſans ſuccès, aux hommes engagés dans le commerce du monde. Tout acte d'injuſtice fait palpiter le cœur d'étonnement & d'indignation; & nos entrailles s'émeuvent pour voler au ſecours des malheureux. Notre bienfaiſance eſt pure; nous ſommes exemts de tout ſoupçon; on recherche ardemment notre amitié, parce qu'elle eſt vive & ſincère. Les autres ſont intéreſſés à flatter, un tems, cette conduite; ils exagèrent des actes ordinaires de complaiſances, & les veulent faire paſſer pour des témoignages de la plus haute eſtime; & ainſi trompés par des apparences illuſoires,

nous devenons de plus en plus crédules & prodigues. Mais bientôt la vision séduisante s'évanouira; & le novice, qui se reposoit mal-à-propos sur la bienveillance du genre humain, se trouvera dans peu seul & ruiné au milieu d'un monde égoïste & trompeur; ainsi un voyageur enchanté s'imagine traverser une région de délices, jusqu'à ce que venant à boire à une fontaine amere, aussi-tôt, au lieu de champs & de prairies parsemés de fleurs, il se voit dénué & abandonné au milieu des horreurs d'un affreux désert.

C'est une loi invariable dans la conduite de nos passions, qu'indépendamment de l'objet qu'elles poursuivent, elles nous donnent aussi un plaisir dans leur exercice & leurs opérations mêmes. L'expérience nous apprend que la peine que nous ressentons de n'avoir pu satisfaire une passion, ne vient pas seulement de la privation de l'objet desiré, mais aussi du désagrément de nous voir traversés & contrariés dans notre penchant, de sorte que cette passion plus irritée par la contradiction, se serre, & recule contre le cœur avec plus d'aigreur & de violence. Séneque exprime l'angoisse de cette situation d'une façon très-énergique: « *In angusto inclusæ cupiditates sine exitu se-ipsas strangulant* ». On ne sauroit douter que la colère, la malice & toutes les passions déréglées, & qui tendent à faire du mal, outre leurs fatales conséquences, jettent encore l'esprit dans un état de perplexité & de désordre pénible. Conséquemment on doit convenir que l'on éprouveroit une grande satisfaction, dès qu'on seroit parvenu à les étouffer, & que les hommes se féliciteroient du plaisir de recouvrer le repos de l'ame. La raison & l'amour propre peuvent nous empêcher de nous plaindre; mais le cœur est secrettement abattu, & un soupir échappé malgré nous nous trahit. Le nuage est cependant bientôt dissipé; mais c'est-là une preuve que l'esprit souffre plus, quand ses opérations sont soudainement suspendues, que lorsqu'il languit dans un état d'inaction & d'apa-

thie. Ainsi, nos affections bienfaisantes, considérées purement comme des principes d'action, partageant la nature commune des autres passions & des autres facultés, nous jettent dans le trouble & dans la perplexité, dès que leur cours est interrompu. Mais le caractère particulier de ces dispositions est de rendre plus violente l'angoisse occasionnée par leur suspension. Elles sont d'une nature douce & gaie; elles échauffent & étendent nos conceptions; elles épurent nos sentimens; elles animent notre sensibilité, & aiguillonnent notre amour du plaisir; elles répandent la joie & la sérénité dans l'ame; &, par une illusion ravissante, elles donnent à tout ce qui nous environne un aspect riant & animé. Jusqu'aux objets inanimés, les beautés de la nature, le ciel, les bocages & les fontaines donnent à un caractère doux & bienfaisant un plaisir extraordinaire, & d'une qualité trop épurée pour être goûté par les esprits vulgaires & méchans. Mais en revanche, la peine causée par la suspension des affections sociales est proportionuée à la joie qui est attachée à leur exercice.

Elles donnent le bonheur par les sentimens qu'elles excitent en nous, & aussi en nous procurant l'amitié & l'estime des autres. Des retours égaux de tendresse sont essentiels à leur existence. Le dédain & l'indifférence les font languir; elles nous inquiétent & alors nous découragent.

D'autres avantages moins immédiats, & qui intéressent notre fortune & notre existence extérieure, dépendent souvent de la bienveillance & de la sincérité de nos amis. Car, quoiqu'il soit contre les regles de la prudence & les maximes du monde de placer dans la vertu des hommes une confiance si aveugle, qu'elle leur donne la possibilité de nous nuire ou de nous ruiner, il y a cependant des cas qui doivent être absolument exceptés; & il y a beaucoup d'exemples que des hommes trop peu défians ou trop peu prévoyans, se sont laissé duper & ruiner par une trop grande facilité.

Les traverses que l'on éprouve dans le penchant de ses affections sociales, peuvent nous donner encore un chagrin d'une autre espece. Elles peuvent affecter la bonne opinion que nous sommes disposés à avoir de nous-mêmes; principe gravé dans notre constitution, principe utile & nécessaire en soi, mais sujet à être corrompu, en nous disposant à prendre de nous-mêmes des sentimens trop présomptueux.

La peine & l'inquiétude sont la source du chagrin; & le chagrin varie suivant les sources d'où il découle; ou il est doux & languissant, ou il est actif, plein de fiel & d'animosité.

Quand l'inquiétude provient de la suspension soudaine de nos émotions, ou de l'obstacle qui nous a traversés dans la jouissance de quelque ardente affection, l'inquiétude alors est d'une nature douce & languissante; elle nous dispose à faire des remontrances & non à nous emporter, elle est modeste & sans prétention; elle nous porte même à penser d'une façon indifférente sur notre compte, & à excuser l'inattention ou le dédain des autres, en mettant toute la faute sur notre peu de mérite.

> Peut-être avois-je en ce moment perdu la raison ;
> Peut-être étoit-il bien aisé de prévoir,
> Qu'une Nymphe si parfaite seroit courtisée
> Par un Berger plus aimable que moi.

Un chagrin de cette nature douce & paisible, qui nous porte à la plainte & non aux accusations, & qui trouve que les remontrances & les plaintes sont inutiles, se retire de la Société, & porte son malheur en secret.

> Vous, sombres bois, épaississez vos ombres ;
> Je fuis dans vos plus profondes retraites :
> Je voudrois me cacher dans les antres de vos animaux ;
> Je voudrois disparoître à tous les yeux.

Orlando exprime avec une sensibilité tendre & avec simplicité, l'état où ces émotions mettent l'ame.

« Si je suis vaincu, il n'y aura de déshonneur que pour un homme qui n'a jamais eu de gloire, &c. »

Mais quand il s'agit d'ambition, d'avarice ou de vanité, notre chagrin alors est violent, & va même jusqu'à la colère. Si, en nous fiant à l'intégrité & à la bienfaisance des autres, notre fortune se trouve diminuée; ou si nous ne sommes pas avancés & honorés selon nos désirs, & d'après l'idée que nous nous étions formée de notre propre mérite, nous pensons alors qu'on nous a fait une injustice. L'injure excite le ressentiment, nous porte à chercher notre revanche. Nous la prenons; nous déclamons contre tout le genre humain; nous l'accusons d'envie, de perfidie & d'injustice; nous nous croyons les apôtres & les champions de la vertu, & nous nous présentons pour combattre & confondre ses antagonistes. Le célébre Swift, qui posséda des talens rares, animé par l'ambition, se flatta de l'espoir d'être avancé & d'obtenir de plus grands honneurs; trompé dans son attente, il fit des satyres contre toute la nature humaine. On voit des hommes qui déclament avec un chagrin éclatant, & des redites fastidieuses contre la corruption & le déréglement des hommes, qui chargent la peinture de la fragilité humaine, & s'imaginent être les élus, les héros de la vraie religion, tandis qu'ils ne font que satisfaire leur humeur atrabilaire.

En comparant le chagrin que cause une affection traversée, mais paisible & modérée, avec celui qui provient de la douleur d'échouer dans les passions de l'intérêt & de l'amour propre, il paroît que le premier mène à la mélancolie, & que le second produit la misanthropie. L'une & l'autre nous rendent insociables; mais la mélancolie nous porte à la plainte, & la misanthropie à l'invective. L'une fait des remontrances & se retire; l'autre injurie & se retire, mais continue d'injurier. L'une est adoucie par le regret; l'autre est aigrie & envenimée par le fiel & la rancune. La mélancolie est honnête & bienfaisante; elle

fait même des vœux pour la réforme du genre humain : la misanthropie est méchante, & ne respire que vengeance. L'une est un objet qui excite la compassion ; l'autre excite le mépris & la pitié.

Quoique la mélancolie domine dans l'humeur de Jacques, il a néanmoins sa part du levain de la nature humaine. Excité par le ressentiment de l'injure, & par les contradictions qu'il a essuyées, « Il lance les traits de sa satyre contre tout l'univers, les campagnes, les cités, les cours, &c. »

Animé par les sentimens du respect qu'il a pour soi, si ce n'est pas l'orgueil même, il déclame contre la condition de l'humanité & les objets des désirs des hommes, en disant que tout y est incertain & sans réalité. Aussi ses invectives sont-elles mêlées de dédain & exprimées avec humeur. Il donne en même tems des preuves évidentes d'un naturel bienveillant. Il s'intéresse à la perfection du genre humain, & il invective, non pas uniquement pour satisfaire son ressentiment, mais dans l'intention aussi de corriger la dépravation des hommes.

Le Duc. Vous me semblez bien gai?

Jacques. Un fol, un fol, &c.

Ce mêlange de mélancolie & de misanthropie dans le caractère de Jacques est mieux assorti à la nature humaine, que la peinture isolée de l'un de ces deux extrêmes ; car un parfait misanthrope est un être aussi rare, qu'un homme qui souffre l'injure sans aucun ressentiment. Les hommes tiennent une sorte de milieu ; & en général ils sont trop bons pour donner dans l'un de ces extrêmes, & trop méchans pour donner dans l'autre. Comme la bienveillance & la sensibilité sont manifestes dans le caractère de Jacques, nous ne sommes pas offensés de sa sévérité. La singularité de son humeur, la finesse de ses remarques, & la justesse de ses observations nous amusent en nous instruisant.

Il eſt préciſément ce qu'il nous dit lui-même : *Souvent enveloppé dans la triſteſſe la plus humoriſte & la plus originale.*

Sa triſteſſe, étant d'une nature douce & paiſible, attire nos égards ; & ſon humeur nous divertit. Une peinture de ce genre prouve la fertilité du génie de Shakeſpear, ſa connoiſſance de la nature humaine & l'exactitude de ſon pinceau, beaucoup mieux que s'il eût peint, avec des couleurs tranchantes, une ſeule partie de cet enſemble. En les mêlant l'une avec l'autre, & en eſquiſſant les nuances & les ombres où elles ſe fondent par degrés & preſque imperceptiblement l'une avec l'autre, il prouve évidemment l'étendue & la délicateſſe de ſon génie, & ſon talent extraordinaire pour l'exécution. Les paſſions violentes & impétueuſes ſont communes ; leurs couleurs ſont vives, leurs traits ſont fortement prononcés ; on peut les diſtinguer & les copier aiſément. Mais la ſenſibilité de l'ame ſe ramifie en une variété d'émotions & de ſentimens, dont les impulſions ſont moins apparentes, & dont les progrès & les opérations peuvent échapper à l'œil d'un obſervateur ſuperficiel ; & cependant elles influent ſur la conduite des hommes & ſur la modification de leur caractère, beaucoup plus que nous ne pourrions l'imaginer. Les affections & les paſſions qui prennent un aſcendant ſur l'ame, en s'y gliſſant en ſilence & ſans être obſervées, qui ſéduiſent au lieu de contraindre, & reſtent imperceptibles juſqu'à ce qu'elles aient formé une habitude ou un caractère particulier, ne ſe trouvent que dans ceux que la nature a diſtingués de la foule, & qu'elle a rendus ou extrêmement heureux ou extrêmement malheureux, en les douant d'une parfaite ſuſceptibilité de tous les ſentimens. Les émotions & les affections de l'ame les plus délicates ſe ſoumettent au pinceau des hommes de ce caractère, qui ont reçu une imagination vive, & le talent de s'exprimer avec une extrême facilité ; & elles ſouffrent qu'ils copient leurs véritables traits, & qu'ils les repréſentent pour l'inſtruction &

le plaisir du genre humain; semblables à ces agens aëriens, aux Sylphes, aux Fées, & autres Divinités des Poëtes, qui président aux saisons, & réglent les progrès de la végétation, mais qui ne sauroient être rendus visibles que par les caractères magiques, & à la voix d'un habile enchanteur.

II. Jacques ayant éprouvé des traverses dans l'amitié, il est dans la nature qu'il devienne réservé & satyrique. Mais est-il naturel qu'il abjure le plaisir, & qu'il regarde le monde & toutes ses jouissances comme frivoles & inutiles? N'auroit il pas plutôt dû y recourir pour se consoler, & chercher dans ce monde & dans ces jouissances les moyens de se soulager & de s'égayer? Au contraire, il s'étend avec satisfaction sur l'insuffisance du bonheur de la vie, & sur le néant des objets de nos désirs.

Le monde est un théatre, &c.

On a souvent observé qu'un cœur chagrin & abattu par le mauvais succès d'une passion ardente, abhorre le plaisir, de quelque espece qu'il soit. L'esprit, qui se trouve dans un état ravissant de gaieté & de santé, reçoit de tous les objets qui l'environnent, l'espoir & la jouissance. Si nous languissons, si nous perdons courage, nous ne jettons plus sur ces mêmes objets qu'un œil de dégoût ou d'indifférence. » Quel est de tous les » sentiers de la vie celui que vous voudriez suivre? » disoit Posidippe, que sa situation rendoit bourru & plein d'humeur: » En » public, vous êtes accablé d'affaires & de disputes; chez-vous, » vous êtes excédé de soins & de soucis; à la campagne, le travail » vous fatigne; sur mer, vous êtes exposé à mille dangers; dans » un pays étranger, si vous êtes riche, vous êtes inquiet & » craintif; si vous êtes pauvre, vous êtes négligé. Avez-vous » une femme, attendez-vous aux chagrins: célibataire, votre » vie est insipide; êtes-vous pere, vos enfans vous donnent de » l'inquiétude; êtes-vous sans enfans, vous êtes isolé; la jeunesse

» eſt folle ; la foibleſſe ſuit les cheveux gris. En un mot, le » ſage choiſiroit ou de n'avoir jamais exiſté, ou d'être mort au » moment qu'il eſt né. » Choiſiſſez tel ſentier qu'il vous plaira, répliqua l'enjoué Métrodore : » Dans le Barreau, il y a des profits » honnêtes & de ſavans débats ; chez vous, ſont le délaſſement » & le repos ; à la campagne, vous admirez la généreuſe bonté » de la nature ; le marin trouve la fortune ſur les mers ; Dans » un pays étranger, ſi vous êtes riche, on vous reſpecte ; ſi vous » êtes pauvre, on l'ignore ; marié, votre maiſon eſt riante & » gaie ; célibataire, vous vivez ſans ſouci ; avez-vous des enfans, » vous goûtez mille délices ; ſi vous n'en avez point, ils ne vous » donnent point de chagrin ; la jeuneſſe eſt vigoureuſe, & la » vieilleſſe eſt vénérable ; ainſi le ſage ſeroit bien fâché de ne pas » exiſter. » Les momens d'humeur bourrue & atrabilaire ſont paſſagers ; l'ame en revient comme d'une léthargie ; elle reprend ſon activité, & court après la jouiſſance. Mais dans le caractère de Jacques, l'humeur moroſe eſt devenue habituelle ; il abandonne le monde, il mépriſe ſes plaiſirs, & s'enterre dans une ſolitude. La cauſe de cette exceſſive rigueur demande une explication particuliere.

Parmi les penchans divers que la nature a mis dans la conſtitution de chaque individu, il eſt toujours une paſſion qui, ſoit par ſa force originelle & ſupérieure, ſoit par les actes d'une indulgence répétée, prend un aſcendant dans l'ame, & ſubjugue tous les principes contraires ; elle s'unit avec les déſirs & les goûts, qui ne lui ſont pas directement oppoſés ; elle les plie à ſon gré, & en les ſatisfaiſant, elle cherche à ſe ſatisfaire elle-même. L'homme, dont la paſſion dominante eſt l'orgueil, peut être ſociable & bienfaiſant ; il peut aimer ſes amis & ſe réjouir de leur bonne fortune ; mais le déſir importun, qui le ſuit toujours, même dans leur compagnie, de leur imprimer une haute idée de ſon importance, produit, à la fin, en lui le dégoût & l'aver-

sion. La passion dominante, mêlée avec d'autres, augmente leur véhémence & conséquemment exalte leurs plaisirs; car le plaisir qui vient d'une passion satisfaite, est proportionné à la force de cette passion. D'ailleurs les sensations qui proviennent de la réussite de la passion dominante, seront nécessairement combinées avec les sensations qui naissent de la satisfaction d'autres penchans accessoires, & si intimement combinées avec elles, qu'il n'y a que ceux qui sont accoutumés à réfléchir sur eux-mêmes, qui puissent discerner aisément leur union. Cependant par leur union elles affectent l'esprit avec bien plus de force, que si elles étoient excitées séparément. Supposons que la passion dominante soit traversée; elle cesse d'agir avec succès; la force qu'elle communiquoit aux autres passions, est anéantie; conséquemment elles perdent leur véhémence, & languissent; & avec elles languit le plaisir qu'elles faisoient éprouver. Par une conséquence évidente, si les affections sociales & bienfaisantes ont augmenté toutes les autres jouissances, en gagnant une supériorité dans la constitution de l'homme; & si leur exercice vient à être suspendu tout-à-coup par un obstacle invincible, tous les plaisirs des sens ou de l'ambition, qui contribuoient à notre félicité, quoiqu'en eux-mêmes ils soient toujours absolument les mêmes, se trouvant cependant abandonnés de l'esprit qui les animoit, frappent l'imagination si foiblement, qu'ils ne font que rappeller la perte qu'elle a essuyée; & au lieu de donner de la consolation, ils augmentent le sentiment de notre infortune. Nous estimons les plaisirs, non pas à raison de ce qu'ils sont réellement, mais à raison de la maniere dont ils nous affectent dans notre état présent; dès lors nous n'en faisons plus aucun cas, & nous les dédaignons.

> Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil,
> Annonce à l'Univers le retour du Soleil;
> Et que devant son char ses légères Suivantes,
> Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;

Depuis que ma Bergère a quitté ces beaux lieux,
Le Ciel n'a plus ni jour, ni clarté pour mes yeux.

SÉGRAIS.

Nous devons encore obſerver, que les affections ſociales & bienfaiſantes ſont par leur nature vives & gaies; & qu'en étendant leur influence ſur d'autres paſſions, qui ne leur ſont pas oppoſées, elles accélérent leurs mouvemens & augmentent leur vivacité. Elles animent, & même elles enflamment les penchans ſubalternes; & ſi la raiſon & les autres principes ſolides & ſérieux ne tiennent pas le ſceptre ſouverain dans l'empire de l'ame, elles nous expoſent à l'anarchie des paſſions illicites. On a vu plus d'une fois l'influence des affections ſociales faire contracter à certains hommes, des habitudes de débauche & de diſſipation. Ces hommes, las & ennuyés du monde, & conſéquemment de tous les plaiſirs dont l'amour de la Société augmente l'énergie, voient toutes les autres jouiſſances, non pas telles qu'elles ſont réellement, quand elles ſont gouvernées & guidées par la raiſon, mais comme immodérées & pernicieuſes d'après leur propre expérience. Les débauchés convertis ſont en général les maîtres les plus éloquens, pour enſeigner l'abſtinence & l'abnégation de ſoi-même. Polémon, converti par Xénocrate, qui le retira d'un abîme de folles extravagances, ſe diſtingua infiniment dans l'école de Platon. La ſageſſe de Salomon fut de même, fille de ſa folie. Et le mélancolique Jacques ne ſeroit point devenu un moraliſte ſi auſtere & ſi profond, s'il n'eût été un diſſipateur & un libertin ſenſuel, comme on l'annonce dans la Comédie.

On peut objecter contre les obſervations précédentes, & comme une incohérence dans le caractere de Jacques, qu'il aime la muſique. Certainement la muſique eſt une jouiſſance des ſens; elle donne du plaiſir; elle eſt admiſe dans toutes les ſcènes joyeuſes, dont elle augmente encore la gaieté. Comment expliquer cette contradiction apparente?

Quoique

Quoique l'activité paroiſſe eſſentielle à notre bonheur, l'eſprit n'agit jamais, qu'il ne ſoit animé par quelque paſſion ou deſir. L'action de penſer paroît néceſſaire à ſon exiſtence : ſans elle l'objet ne ſauroit être conçu ; mais l'exercice de la faculté de penſer dépend des idées : & conſéquemment, ſoit que l'eſprit ſoit actif ou non, les idées ſont préſentes à la faculté penſante. Les mouvemens & les loix obſervées par nos penſées, dans l'impreſſion qu'elles font ſur nous, varient ſuivant l'influence que différentes paſſions peuvent avoir ſur l'ame. Quelquefois elles ſe meuvent avec une célérité incroyable ; elles paroiſſent fondre ſur nous dans un déſordre extravagant ; & les penſées les plus oppoſées par leur nature ſe mêlent & s'uniſſent dans le même aſſemblage. D'autrefois elles ſont lentes, régulieres & uniformes. Il eſt clair que leur rapidité doit être occaſionnée par la violence d'une paſſion impérieuſe, & que leur déſordre provient de l'énergie & de la fougue des différentes paſſions qui opèrent toutes à la fois, ou l'une après l'autre. Les paſſions, les penchans & les déſirs ſont les principes, & gouvernent l'action & les mouvemens de nos penſées. Ils dépendent cependant eux-mêmes de notre humeur préſente, ou de l'état de notre eſprit, & de notre capacité actuelle de recevoir du plaiſir ou de la peine. C'eſt toujours pour obtenir quelque jouiſſance, ou pour éviter quelque peine ou chagrin, que nous nous abandonnons à la violence du déſir, & que nous nous livrons avec ardeur au déſordre des penſées & de leur action. Mais, ſi nous languiſſons, ſi nous perdons courage, ſi la mélancolie s'empare de notre ame, nous ne chériſſons plus les riantes illuſions de l'eſpoir ; aucun plaiſir ne paroît digne de notre attention ; nous rejettons toute conſolation, & nous avons toujours ſous les yeux les images de nos adverſités. Dans cet état de l'ame nous ne ſommes animés par aucune paſſion énergique & vive ; nos penſées ne ſont excitées par aucune violente impulſion ; elles ſe reſſemblent toutes ; nous

retournons fréquemment aux mêmes images; le ton de notre esprit continue d'être le même, à moins qu'un désir ou un souhait ne survienne, & qu'il ne se fasse quelque changement dans notre condition; & comme il en naît une suite de circonstances & d'événemens très-différens de ceux que nous éprouvons, le contraste augmente notre affliction, & nous tombons dans un plus noir chagrin. Le caractere d'une musique mélancolique est précisément conforme à cette description. Les sons, c'est-à-dire, les idées qu'une musique de ce genre donne à l'esprit, se meuvent lentement; elles sont peu variées, ou si elles le sont beaucoup, c'est par un contraste qui augmente l'expressiou. L'idée d'un son n'a certainement aucune ressemblance avec l'idée d'une infortune. Comme elles peuvent cependant nous affecter de la même maniere, il est probable qu'elles ont quelques qualités, quelques rapports communs; & celles que nous nous sommes efforcés de montrer, consistent dans la maniere dont elles entrent dans l'esprit. Des sons lents, de doux zéphirs, des ruisseaux murmurans sont agréables à l'amant désolé; & les affreux sifflemens d'un vent de minuit, à travers les crevasses d'un cloître ténébreux, entretiennent la mélancolie de la tremblante Nonne, & la disposent à une sombre & austère dévotion. Ainsi le desir de Jacques paroît parfaitement convenir à son caractère; car la musique, qu'il demande, est précisément conforme à l'état présent de son ame.

Souffle, vent d'hiver, &c. page.

Voilà, d'après notre idée, comme il arrive que les dispositions sociales, étant excessives, & venant à éprouver des obstacles violens, peuvent nous rendre insociables & bourrus.

Si ces raisonnemens ont quelque fondement dans la nature, ils nous menent à des conséquences qui méritent attention. L'habitude de juger la conduite des autres, & de faire des observations sur l'instabilité des jouissances humaines, peut nous aider à discipliner notre ame, & à corriger l'excès de notre orgueil &

de nos désirs; mais c'est agir contre les intentions de la bonne Nature, que de se permettre habituellement des réflexions de cette espece, & de les faire dominer dans notre ame. Ainsi, pour nous garantir de tomber dans une disposition si pénible pour nous-mêmes, & si désagréable aux autres, avant de nous engager dans le commerce du monde, nous devons apprendre ce que nous pouvons espérer de la Société en général, & de chaque individu (†) en particulier. Mais si, faute d'expérience, nous sommes incapables de former de justes jugemens de nous-mêmes & des autres, nous devons du moins songer à ne pas perdre courage, & à ne pas prendre des opinions injurieuses à la nature humaine. Rappellons-nous toujours, que tous les hommes ont des intérêts particuliers à suivre; que chaque individu doit se montrer avec vigueur dans son propre emploi; & que si nous sommes utiles & irréprochables, nous aurons l'estime & la faveur de nos concitoyens. Aimons le genre humain, mais châtions nos affections comme il convient. Soyez indépendant, si vous le pouvez; mais ne devenez pas Stoïcien.

(†) La Bruyere.

FIN.

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers.